

GENERAL
LANGUAGE
A 260
QUE

Glasgow
University Library



GEN. LANG.
A 260
QUE

Glasgow University Library

18. JUN 77 

GUL 68.18

GUL

012571026

ESSAIS DE
CRITIQUE TEXTUELLE

ESSAIS
DE
CRITIQUE TEXTUELLE
(ECDOTIQUE)

PAR

DOM HENRI QUENTIN

MOINE BÉNÉDICTIN DE L'ABBAYE DE SOLESMES

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD

82, RUE BONAPARTE, 82

1926

Nihil obstat:

Romae, 20 junii 1925,

† Ambr. M. Amelli O. S. B.

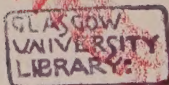
Vice-Praeses Commiss. Pont. de Vulg. em.

Imprimatur:

Parisiis, die nativitatis Domini, anno 1925.

Car. DELABAR,

Vic. gen.



A
LA SAINTE MÉMOIRE
DE
MONSIEUR BERRUÉ
PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

PRÉFACE

L'ecdotique est la partie de la critique relative à l'établissement et à l'édition des textes. On n'y voit généralement qu'un art exercé avec plus ou moins de virtuosité par l'éditeur, suivant que celui-ci possède plus ou moins de connaissances, de flair et d'habileté technique. Le but des présents Essais est de donner une méthode plus positive et, si j'ose dire, plus scientifique, à ses premières phases : classement des manuscrits et reconstitution du texte de l'archétype. L'art vient ensuite, lorsque l'état de l'archétype est tel que des corrections y sont nécessaires pour rejoindre le texte présumé de l'original. Ou plutôt, c'est la place d'une autre science : celle des fautes et de leur genèse, à laquelle Louis Havet a consacré son Manuel de critique verbale. Mes Essais, beaucoup plus modestes, ne font pas double emploi avec ce dernier ouvrage : leur tâche finit exactement où celle du Manuel commence.

Ce volume est issu des discussions provoquées par mon Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate. En m'appuyant sur une méthode nouvelle, à la vérité, mais raisonnée et positive, j'ai abouti dans ce Mémoire à un classement des manuscrits de la Vulgate, dont j'ai tiré une règle claire pour l'établissement du texte. On a critiqué méthode, classement et règle, mais on n'a pas proposé une autre méthode, (car celle de Stählin, à laquelle quelqu'un a cru devoir me renvoyer est vraiment un peu sommaire et j'eusse mieux compris qu'on m'alléguât le Manuel de Th. Birt, malgré son insuffisance pour un cas aussi compliqué que celui de la Vulgate). On n'a pas davantage proposé un autre classement, ni une autre règle. Bien plus, on a donné à entendre que le classement, cette opération essentielle, était impossible, précisément à cause de la complication du cas. Au fond, je me demande si, en discreditant ainsi le classement, on ne cherche pas surtout à échapper

à la règle pratique qui en découle et si le but que l'on poursuit n'est pas tout simplement d'avoir les mains libres pour l'établissement du texte. Trois des Essais qui suivent sont des réponses au cours desquelles j'ai cherché surtout à donner des éclaircissements sur mes principes de critique.

Mais j'ai moins en vue ici de convaincre mes adversaires sur le terrain particulier de la Vulgate, que d'ouvrir quelques horizons nouveaux aux éditeurs futurs. Les questions traitées dans ces pages sont, en effet, d'un intérêt général et elles se posent pour la critique de tous les textes. Qu'il s'agisse d'un livre sacré ou d'un auteur profane, dès lors qu'ils sont anciens, l'éditeur en demande le texte aux manuscrits qui nous les ont conservés. Or ces manuscrits ne sont ni exactement semblables les uns aux autres, ni d'égale valeur. Quels sont ceux qu'il faut suivre de préférence? Le classement les fait connaître; c'est lui, en effet, qui distribue l'ensemble de la tradition en un tableau généalogique partant de l'archétype pour s'épanouir en une série de rameaux divergents dont, en règle générale, la valeur critique diminue à mesure qu'ils vont s'éloignant de la source commune.

La méthode proposée ici est, avant tout, une méthode de classement. Je reproche aux procédés aujourd'hui en usage de confondre, dans cette opération, la recherche de l'archétype avec celle de l'original, de mettre, à la base des groupements, de prétendues « fautes communes », d'édifier sur ces fautes des généalogies presque fatalement dichotomiques et d'aboutir ainsi à ces perpétuels classements en deux familles, qui sont un fait d'expérience, et dont M. Joseph Bédier a si justement et si spirituellement fait le procès.

L'archétype des manuscrits conservés d'une œuvre quelconque n'est pas nécessairement de tout point conforme à l'original de cette œuvre. Par ailleurs, la comparaison des manuscrits ne peut logiquement et matériellement aboutir qu'à la reconstitution de l'archétype dont ils dérivent. Il y a donc lieu de distinguer soigneusement entre original et archétype et de ne viser d'abord que ce dernier.

Par quelle méthode, ensuite, établir les groupements de manuscrits en vue de leur classement général et pour la reconstitution

de l'archétype? On comparera entre elles les leçons qu'ils nous donnent. Mais on se gardera bien d'appeler certaines de ces leçons « bonnes » et certaines autres « mauvaises ». Une leçon n'est bonne ou mauvaise qu'au regard de l'original, et ce que nous avons à atteindre d'abord c'est l'archétype qui, dans certains cas, peut n'être qu'un tissu de fautes et d'erreurs. Considérées au point de vue de l'archétype deux leçons diverses données par deux manuscrits ne sont que deux leçons diverses, et rien de plus. Par elles les manuscrits se distinguent, comme par leurs leçons communes ils se rapprochent. Que faut-il donc pour découvrir les rapports des manuscrits entre eux? Etablir la liste de toutes les formes qu'ils donnent, en dehors de celles sur lesquelles ils sont tous d'accord, et traiter les données de cette liste par des procédés de comparaison et de statistique analogues à ceux dont font usage les sciences expérimentales. Naturellement on n'aura pas manqué de se souvenir que la transcription des manuscrits est un acte humain et on aura fait, parmi les formes à comparer, certaines éliminations dictées non par l'arbitraire, mais par l'expérience et la logique. Ainsi préparée la statistique donnera des résultats qu'il n'y aura plus qu'à interpréter.

L'interprétation, on le verra au cours de ce volume, offre parfois certaines difficultés; mais c'est le cas de toutes les sciences d'expérimentation. Il y faut souvent tâtonner, et essayer des hypothèses diverses, avant de trouver la formule qui s'adapte à l'ensemble des observations recueillies. Mais lorsque cette formule est trouvée, on peut lui faire confiance, surtout après que l'usage l'a éprouvée: elle est forte de toute l'exactitude et de toute la rigueur des opérations de statistique dont elle est la résultante.

Que l'on veuille bien expérimenter cette méthode; je suis persuadé qu'on en retirera toujours quelque avantage. Plus encore, par elle, si je ne me trompe, la critique et l'édition des textes pourront, en bien des cas, être complètement renouvelées.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE DE LA VULGATE ET LE PROBLÈME CRITIQUE ⁽¹⁾

La langue primitive de l'Église fut le grec. C'est en grec que Saint Paul écrivit son Epître aux Romains. C'est en grec que se faisaient, dans les assemblées des fidèles, les lectures de la Sainte Écriture. On employait, pour le Nouveau Testament, les textes originaux, mais, pour la plus grande partie de l'Ancien, écrit en hébreu, on devait avoir recours à une traduction grecque, celle des Septante, pour laquelle on avait d'ailleurs un si grand respect qu'on la considérait comme inspirée.

Cette situation dut forcément changer lorsque l'élément latin, en Occident, fut devenu prédominant dans les assemblées chrétiennes : il fallut, dès lors, pour que la Bible fût comprise de tous, la traduire en latin. On fit la traduction sur le grec, et on la fit sans système bien arrêté : un peu partout, en Afrique et en Italie surtout, des traducteurs sans autorité officielle et parfois sans compétence, firent passer dans la langue vulgaire le texte du Nouveau Testament et la Version grecque de l'Ancien. « On peut, écrit saint Augustin dans son *Traité de la Doctrine chrétienne*, on peut compter ceux qui ont traduit les Écritures de l'hébreu en grec ; mais, pour le latin, c'est impossible. Aux temps primitifs de la foi, le premier venu qui avait en mains un exemplaire du texte grec et croyait connaître suffisamment les deux langues latine et grecque, se permettait d'entreprendre une version nouvelle. »

Cette multiplicité des versions, et la variété qui en résultait, n'étaient pas sans présenter de graves inconvénients pour l'usage

(1) Conférence donnée le 10 mars 1925 à l'Université de Strasbourg.

d'un texte comme celui de la Bible, dont les moindres particularités étaient considérées avec une attention intense et dont l'interprétation avait et conserve une importance pratique sans égale. On ne s'étonne donc pas qu'à Rome le pape saint Damase se soit ému de cette situation et ait cherché à y remédier. Il avait sous la main, dans la personne de saint Jérôme un prêtre savant et pieux, un fin littérateur, un bon connaisseur du grec : il le chargea, vers 380, d'un travail de révision qui devait procurer à l'Église romaine, pour son usage quotidien, une traduction plus exacte, sans toutefois dérouter les fidèles par sa nouveauté. Jérôme entra parfaitement dans les vues du pape : il explique dans la lettre qui sert de préface à son édition des Évangiles, parue en 383, qu'il a collationné le texte latin en usage, — évidemment la version dont on se servait de préférence à Rome, — avec les manuscrits grecs et qu'il l'a légèrement retouchée, en se bornant à y modifier les passages manifestement fautifs. Le succès de ce premier essai fut complet : c'est l'édition de saint Jérôme que nous lisons encore aujourd'hui dans la Vulgate. L'année suivante (384-385) Jérôme révisait le reste du Nouveau Testament et faisait sur le Psautier le premier travail de retouche qui nous a été conservé sous le nom de Psautier Romain, puis, en 387, il donnait sa seconde révision du Psautier sur le grec : c'est le Psautier Gallican d'un usage universel aujourd'hui encore. En 388 commençait la révision de l'Ancien Testament, toujours sur le grec des Septante et ce grand travail devait durer jusque vers 391. Il ne nous est parvenu qu'en très faible partie, car avant même qu'il ne fût terminé, Jérôme en avait entrepris un autre bien plus important encore et qui devait éclipser toutes les autres versions de la Bible.

Tout en reconnaissant en droit et en fait le caractère officiel du texte des Septante auquel il demeura fidèle jusqu'à sa mort, saint Jérôme professait la plus grande estime pour le texte hébreu, la *veritas hebraica*, comme il dit, — estime justifiée, puisque l'hébreu est la langue originale de la sainte Écriture. — Non seulement il y saisissait mieux la pensée des auteurs inspirés, mais en maint passage important il l'y trouvait plus entière,

plus probante pour notre doctrine, plus apte à éclairer et à convaincre les Juifs eux-mêmes, plus messianique, en un mot. Il avait singulièrement pris goût à la science des Écritures, il s'était perfectionné, grâce à un travail acharné, dans la connaissance de la langue hébraïque; cédant aux instances d'amis auxquels il avait communiqué sa propre ardeur, il entreprit de mettre à la portée de tous les ressources apologétiques du texte hébreu et se mit à traduire sur ce texte, d'abord les Livres des Rois, puis Job, puis les Psaumes, les Prophètes, les Livres d'Esdras, les Paralipomènes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique. Peu à peu tout l'Ancien Testament, ou à peu près, y passa : la Genèse, le reste du Pentateuque, Josué, les Juges, Ruth, Esther, Tobie, Judith, devaient venir en dernier lieu, de 401 à 405.

Naturellement la grande nouveauté de cette version d'après l'hébreu ne manqua pas de soulever de nombreuses critiques. Saint Jérôme n'avait pas que des amis. Il se défend avec vivacité, dans ses Préfaces, du reproche d'avoir voulu supplanter l'ancienne version exécutée sur le grec et, de fait, il est sincère; il n'avait d'autre but que de fournir des armes aux apologistes et un instrument de travail aux hommes d'étude. Mais il se trouva que ce but fut vite dépassé. De très bonne heure la version hiéronymienne du texte hébreu fut jugée bien supérieure aux anciennes versions de la traduction grecque des Septante; moins de cent ans après saint Jérôme, elle avait déjà pénétré un peu partout; au septième siècle, elle devint d'un usage général; c'est elle que nous employons encore aujourd'hui sous le nom de Vulgate.

Le succès même de la Vulgate a été l'une des causes des fautes qui s'y sont introduites : plus un texte est souvent copié, plus il se déforme. Les anciennes versions qu'elle a évincées, de leur côté, se sont en quelque sorte vengées d'elle. Au temps où ces versions circulaient encore dans des manuscrits anciens et, partant, vénérables, on s'est souvent servi d'elles pour faire au texte hiéronymien des corrections malheureuses. Trois ou quatre générations de copistes et de correcteurs malencontreux

et, déjà, la Vulgate avait besoin des soins d'un savant comme Cassiodore qui, avec l'aide de ses amis, la revoyait sur les meilleurs exemplaires qu'il avait pu trouver. A la fin du huitième siècle, l'influence de Charlemagne se faisait sentir sur le texte sacré comme sur toutes choses; il chargeait Alcuin d'en donner une édition qui fût correcte, au moins au point de vue grammatical. A la même époque Théodulphe, évêque d'Orléans, entreprenait, de son propre chef, une révision plus critique d'esprit, mais avec des moyens nécessairement restreints. Le texte alcuinien eut une diffusion infiniment plus large que le sien : on le copie partout au IX^e siècle et aux siècles suivants. Naturellement ce texte se corrompait à son tour : on constate au milieu du XII^e siècle, à Cîteaux, un essai d'amélioration dû à saint Etienne Harding, mais ce n'est qu'un fait isolé et sans influence sur l'activité des nombreux libraires de l'époque dont la production alimentait églises, monastères, écoles et universités.

On imagine facilement l'embarras dans lequel les innombrables variantes que présentaient entre eux les manuscrits, au début du XIII^e siècle, devaient mettre les professeurs d'une Université comme celle de Paris où la Bible fournissait la trame d'une grande partie de l'enseignement. Les étudiants venus de tous les points de l'Europe avaient entre les mains des exemplaires qui ne concordaient pas entre eux, et il résultait de ces différences un malaise dont les professeurs se plaignaient vivement. Les libraires de l'Université résolurent de mettre un terme à cette situation : ils choisirent un type de texte et décidèrent de ne plus faire copier que celui-là : bientôt l'unité désirée par le corps professoral fut réalisée; malheureusement ce n'était pas au profit d'une bonne édition : le type de l'Université de Paris n'est qu'une forme très inférieure de la recension alcuinienne; les mauvaises leçons y abondent. Aussi bien Franciscains et Dominicains rivalisèrent-ils de zèle pour le corriger, mais les corrections ne s'inscrivirent plus qu'en marge, ou dans des volumes spéciaux nommés *Correctoria* ; le texte demeura fixé pour plusieurs siècles : c'est lui qui dominait encore lorsque la

découverte de l'imprimerie vint ouvrir des voies nouvelles à la production littéraire et à la critique. Le premier grand ouvrage imprimé fut précisément une Bible et le texte qu'elle reproduisait n'était au fond que celui de l'Université de Paris. Quelques années après cette édition princeps, vos presses de Strasbourg, à ce qu'il semble bien vers 1466, en donnaient une réimpression : c'est le cas de toutes les éditions antérieures à l'an 1500, une centaine environ : elles ne sont que des reproductions du texte de 1452 et, par suite, du type de l'Université de Paris ; une seule fait exception : imprimée à Vicence, en 1476, elle donne une recension très répandue en Italie au Moyen-Age, et dont il existe de nombreux manuscrits.

Le XVI^e siècle, dès son début, vit paraître de nombreuses éditions de la Vulgate. Catholiques et protestants s'intéressaient également à la version hiéronymienne, avec cette différence que les catholiques tenaient visiblement pour la conservation du texte reçu, tandis que les protestants n'hésitaient pas à y introduire des corrections directement empruntées à l'hébreu. Les deux tendances étaient défectueuses au point de vue critique, mais ce n'étaient au fond que des tendances, les moyens manquaient encore pour une révision profonde du texte : la recension de l'Université de Paris, inaugurée, imposée au XIII^e siècle par un groupe de libraires continuait à faire sentir sa tyrannie : aucun des éditeurs du XVI^e siècle ne s'en est libéré : ni Ximenès dans sa Polyglotte, ni Robert Estienne, lui-même, dans ses nombreuses éditions sur lesquelles je regrette de ne pouvoir m'arrêter ici, ni les docteurs de Louvain, Hentenius et Luc de Bruges, malgré les nombreux manuscrits consultés par eux. Il n'y eut qu'une exception : un Chartreux, Gobelinus Laridius, qui dirigea l'édition publiée en 1540 à Cologne par le savant libraire Godefroid Hittorp et imprimée par Eucher Hirtzhorn (Cervicornus), sut tirer de manuscrits anciens qu'il avait sous la main un texte véritablement excellent ; mais son œuvre passa inaperçue et n'eut aucune influence.

Cependant, les autorités, dans l'Église, sentaient vivement la nécessité d'un progrès sur ce point et, en 1546, le Concile de

Trente décidait l'impression d'une édition *quam emendatissima* du texte Vulgate qu'en même temps il déclarait authentique. Les Papes, de Pie IV à Clément VIII, en passant par saint Pie V et Sixte-Quint, tinrent la main à ce que le décret du concile fût exécuté et, successivement, quatre Commissions Pontificales furent chargées de préparer une édition officielle aussi correcte que possible, selon le vœu du concile œcuménique.

Je ne vous fatiguerai pas de détails sur ces commissions : elles furent composées de savants tels que les cardinaux Sirlet, Carafa et Bellarmin auxquels étaient adjoints des hommes comme Mariano Vittorio, Antonio Agellio, Pierre Morin, Flaminus Nobilius, Henri Gravius et François Tolet ; elles utilisèrent d'immenses travaux de collations exécutés, pour toute la Bible, sur 24 manuscrits, par les moines du Mont-Cassin ; elles eurent à leur disposition l'un des meilleurs manuscrits qui existent, l'*Amiatinus*, et les collations du *Legionensis* et du *Toletanus* envoyées d'Espagne ; mais, tout d'abord, il leur manqua un critère sûr pour employer judicieusement l'énorme matériel accumulé, et surtout leur travail aboutit entre les mains d'un pape, tout à la fois trop connaisseur et trop personnel pour s'en remettre à d'autres pour le choix des leçons à adopter finalement, et d'esprit trop pratique pour faire ce choix sur des considérations d'ordre uniquement critique.

Sixte-Quint se piquait de savoir le métier d'éditeur de textes : il avait commencé, étant simple frère Mineur, une édition de saint Ambroise qu'il acheva étant pape, et qui n'est pas la meilleure. Lorsque le Cardinal Carafa, en 1589, lui remit le résultat des travaux de la Commission qu'il présidait, condensé sous forme de corrections dans la marge d'un exemplaire de l'édition de Louvain de 1583, il retint le volume et se chargea lui-même, et lui seul, de l'impression et de la correction de la nouvelle Bible. On imagine facilement le vieux pape, dans son studio, en face de ce volume que nous possédons encore et dont nous faisons journellement usage dans notre atelier de Saint-Callixte. Le texte de l'édition de Louvain, généralement reçu à l'époque, porte (EXODE II) *et accepit uxorem* ; Carafa, avec les meilleurs

manuscripts, propose *accepta uxore*; les deux leçons sont également claires, pourquoi changer? *Linivit eam* dit Louvain, *levit eam* propose Carafa sur l'autorité de l'*Amiatinus*; les deux mots ont le même sens. Carafa voudrait *famulis* là où le texte imprimé porte *famulabus*: pourquoi corriger, surtout lorsqu'il s'agit de femmes, les servantes de la fille du Pharaon? Et en quoi le texte gagnera-t-il à adopter *hebraeam mulierem* des manuscrits, au lieu de *mulierem hebraeam* de l'imprimé? ou encore *tibi dabo* pour *dabo tibi*? C'est *bonnet blanc* et *blanc bonnet*. Évidemment, pour qui consulte l'hébreu ou le grec la forme : *perrexit puella et vocavit matrem* Eius est meilleure, car il s'agit de la mère de l'enfant exposé, le jeune Moïse; mais, d'autre part, celle-ci est aussi la mère de la jeune fille qui surveillait le berceau et ainsi : *vocavit matrem suam* est aussi régulier et ne risque pas d'étonner le lecteur. Sixte-Quint laissera donc *sua* dans le texte, et ainsi du reste : pour lui, les huit ou neuf dixièmes des corrections proposées par la Commission du Cardinal Carafa sont des minuties négligeables et il n'en tiendra pas compte. Par contre, il a ses idées sur la division du texte, sur la suppression de certains passages qu'il considère comme des doublets, sur nombre de particularités orthographiques et il les mettra à exécution, à la grande désolation des gens savants et prudents qui déplorent de voir le Pape s'engager dans cette voie et, par ses modifications arbitraires, prêter le flanc aux attaques des protestants. Je ne m'arrête pas, sur cette phase de l'histoire de la Vulgate : elle est trop connue. A peine le pape venait-il de mettre au jour son édition de la Bible, en 1590, qu'il mourut, le 27 août. Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis sa mort, que la Congrégation des Cardinaux supprimait la vente du volume et donnait des ordres pour que tous les exemplaires déjà sortis fussent récupérés et l'édition mise au pilon : il n'échappa qu'une quarantaine d'exemplaires (exactement 43), aujourd'hui conservés dans diverses bibliothèques, surtout à Rome, et en Italie. On se remit au travail pour remplacer le volume supprimé et sous Clément VIII, en 1592, parut enfin l'édition définitive, conforme en substance à celle de Sixte-Quint, mais où l'on

avait corrigé tout ce que celui-ci avait cru pouvoir changer de sa propre autorité et en dehors du témoignage des manuscrits et de la tradition. En tête de l'édition Clémentine, figurent la Préface officielle et le Bref qui en rendent l'usage obligatoire dans toute l'Église et interdisent d'y faire le moindre changement. Ainsi le texte de la Vulgate est définitivement fixé par l'autorité compétente : l'édition Clémentine, en fin de compte, est une réédition de la Sixtine ; la Sixtine s'appuie sur l'édition de Louvain de 1583, et l'édition de Louvain de 1583, comme toutes celles du XVI^e siècle, est dans la ligne du texte adopté par les libraires de l'Université de Paris, au XIII^e siècle.

La publication de l'édition Clémentine de 1592 marque la fin de l'évolution du texte hiéronymien : il y a bien, en 1618, des propositions de corrections faites par Luc de Bruges, dans ses *Romanae Correctiones*, mais elles sont publiées à part du texte. Le *Bellum papale* de Thomas James publié à Londres, en 1600, n'est qu'un pamphlet qui relève les différences entre la Sixtine et la Clémentine. A vrai dire, l'édition de la *Divina Bibliotheca* insérée par Dom Martianay dans son Saint Jérôme au début du XVIII^e siècle est une refonte profonde, ⁽¹⁾ mais elle n'a eu aucun résultat pratique, personne ne l'a jamais citée. Il faut venir jusqu'à nos jours, ou presque, pour trouver des efforts dirigés proprement en vue d'aboutir à une correction du texte officiel.

Les premiers en date vinrent du côté des catholiques. La maison des Barnabites de Rome, à San Carlo ai Catinari, possédait, dans sa Bibliothèque, l'exemplaire de la Bible de Louvain de 1583, avec les notes marginales de Carafa, qui avait servi à Sixte-Quint pour la préparation de son édition. L'étude de ces notes poussa un des religieux de la maison à entreprendre une publication que sa mort empêcha, mais l'idée fut reprise par un confrère du défunt et c'est ainsi que le P. Carlo Vercellone,

(1) Le texte de Martianay s'appuie surtout sur les manuscrits de la recension de Théodulphe d'Orléans.

partant des projets du P. Ungarelli, aboutit à la publication de ses *Variae lectiones* de la Vulgate, œuvre de grande conscience et de haute valeur, inspirée tout à la fois d'un grand respect pour la discipline, car l'auteur ne touche pas au texte, et d'un grand désir de progrès, car il accumule un matériel considérable en vue d'une correction possible. Le P. Vercellone a utilisé une vingtaine de manuscrits dont quelques-uns de premier ordre, comme l'*Amiatinus* et l'*Ottobonianus*; il a dépouillé un nombre considérable de Pères et d'auteurs ecclésiastiques; sa science de l'hébreu est profonde; ses notes sont pleines d'aperçus intéressants et de remarques précieuses, mais, encore une fois, il ne corrige rien, il ne propose aucune leçon; il se borne à mettre à la disposition du lecteur des matériaux soigneusement relevés et contrôlés. On pouvait croire alors que de cette accumulation de variantes il serait facile de faire sortir, au moment voulu, un bon texte; c'était une grande erreur, mais l'œuvre du P. Vercellone n'en est pas moins méritoire, elle lui vaudra une belle place dans l'histoire de la Vulgate. Malheureusement le savant Barnabite ne put pas aller plus loin que les Paralipomènes, encore ceux-ci ne furent-il pas publiés, le second volume des *Variae lectiones* s'arrête sur le quatrième livre des Rois.

L'évêque de Salisbury, John Wordsworth et son collaborateur M. Henri Julien White, anglicans tous deux, n'avaient pas les mêmes raisons que le P. Vercellone de ne pas toucher au texte officiel. La publication du Nouveau Testament *secundum editionem sancti Hieronymi* qu'ils ont entreprise en 1889, et qui dure encore aujourd'hui, est une œuvre critique donnant un texte nouveau sur la base de nombreux et excellents manuscrits, dont les variantes sont relevées dans l'apparatus placé au bas des pages. MM. Wordsworth et White ont surtout fait avancer notre connaissance des deux grandes recensions alcuinienne et théodulfienne déjà entrevues par Vercellone et ils ont ainsi préparé la voie à l'homme auquel l'histoire de la Vulgate est et demeurera le plus redevable.

Samuel Berger, mort, en 1900, secrétaire et bibliothécaire de la Faculté protestante de Théologie de Paris, a travaillé

toute sa vie à l'histoire de la Bible, et, en particulier, des textes latins : son œuvre principale est cette *Histoire de la Vulgate durant les premiers siècles du Moyen-Age*, à laquelle je viens de faire allusion. Le nombre des manuscrits qu'il a fait connaître dépasse de beaucoup celui des exemplaires antérieurement connus ; il en décrit plus de 270 étudiés par lui dans les principales bibliothèques de l'Europe ; il les classe d'après leurs caractères extérieurs et les traits parvenus jusqu'à nous de leur histoire ; il remplit, en un mot, son programme, en faisant revivre sous nos yeux les périodes diverses par lesquelles le texte légué par saint Jérôme a passé, du septième au neuvième siècle, en Espagne, en Angleterre, en France, en Helvétie, dans l'Italie du Nord, c'est à dire à l'époque et dans les pays où l'activité des copistes a été la plus brillante et, pour nous, la plus fructueuse. Avec Samuel Berger non seulement la lumière commence à se faire dans l'immense forêt des manuscrits bibliques latins, mais les premières routes sont tracées, grâce auxquelles on peut y pénétrer, sans risquer de s'y égarer indéfiniment en vaines recherches.

Les choses en étaient là, lorsque le Pape Pie X toujours prêt aux initiatives hardies, résolut de mettre la main à la correction du texte officiel de l'Église. Les questions d'exégèse biblique sont aujourd'hui plus vivantes que jamais ; on relève souvent dans la Vulgate Clémentine des erreurs de traduction par rapport au texte hébreu ; des souhaits de correction profonde se font jour. Avant d'y accéder une question préalable se pose. Dans quelle mesure le texte actuellement en usage représente-t-il l'œuvre même de saint Jérôme ? On ne lit plus aujourd'hui aucun texte, ni classique, ni patristique, dans une édition du XVI^e siècle, partout la critique a passé, faisant faire aux éditions des progrès parfois très grands ; la Vulgate n'échappe pas à la loi générale : si nombreux qu'aient été les travaux dont elle a été l'objet jusqu'à l'édition Clémentine, ces travaux ont été nécessairement rudimentaires et incomplets, faute du matériel nécessaire pour les mener à bien, et, de plus, l'intervention de Sixte-Quint a, comme nous l'avons vu, maintenu le texte dans

la ligne d'une tradition évidemment défectueuse. Avant donc de parler d'une correction du texte hiéronymien, il fallait songer à se procurer une édition critique et sûre de ce texte. Pie X fit à l'ordre de saint Benoît l'honneur de penser à lui pour cette œuvre.

Le 30 avril 1907 le R.me Abbé-Primat des Bénédictins, Dom Hildebrand de Hemptinne, recevait du cardinal Rampolla, Président de la Commission Biblique, une lettre écrite par ordre du Souverain Pontife, dans laquelle il lui était demandé si les Congrégations Bénédictines fédérées se sentaient en état d'entreprendre ce travail de longue haleine; les Abbés-Présidents, alors réunis à Saint-Anselme, répondaient aussitôt affirmativement, et mandat leur était donné de désigner les religieux aptes à remplir cette mission. Une commission fut donc constituée dont la présidence fut attribuée au R.me P. Abbé Dom Gasquet, alors Président de la Congrégation Anglaise et aujourd'hui cardinal. Nul choix ne pouvait être plus heureux : à ses éclatants mérites d'historien, le cardinal Gasquet joint des qualités d'organisateur et d'administrateur qui font de lui un chef de premier ordre. Le Vice-Président fut le savant Abbé Dom Amelli; les premiers membres furent le R.me Abbé Dom Janssens aujourd'hui évêque de Bethsaïda, secrétaire de la Commission Biblique, et Dom Donatien De Bruyne, puis Dom Anselme Manser, Dom Jean Chapman; on me fit l'honneur de m'appeler aussi, dès les premiers temps, dans la Commission à laquelle s'adjoignirent successivement et de nouveaux membres et de nombreux collaborateurs. En tout, une cinquantaine de Bénédictins appartenant un peu à toutes les Congrégations et à tous les pays ont, durant les 17 ans qu'a déjà duré le travail, apporté leur concours à l'œuvre commune.

Je vous parlais tout-à-l'heure, des 270 manuscrits de la Vulgate signalés par Samuel Berger. Ce n'est là qu'une petite partie du matériel que nous trouvions devant nous; j'ai personnellement fait le dépouillement de la plupart des catalogues de manuscrits existants; j'ignore le nombre des fiches ainsi recueillies, mais j'ai compté les manuscrits antérieurs au XI^e siècle :

ils sont près de 700. Naturellement on ne pouvait pas songer à utiliser tous ces exemplaires : il fallait faire un choix. On résolut de se procurer, tout d'abord, le texte de toutes les grandes Bibles d'ores et déjà connues comme représentant des états différents du texte : l'*Amiatinus* de Florence, du VIII^e siècle, un splendide manuscrit en onciale écrit dans le monastère même du Vénérable Bède, en Angleterre, et passé sur le continent dans des circonstances bien connues et qui font de lui un des témoins les plus intéressants du texte hiéronymien ; les célèbres manuscrits espagnols de Léon, de Tolède, d'Alcala connus seulement jusqu'ici par des collations défectueuses ; les Bibles théodulfiennes de Paris et du Puy, chefs-d'œuvre d'une calligraphie extraordinairement fine et élégante ; les grands manuscrits de l'ancienne abbaye de Saint-Germain déjà employés par Robert Estienne au XVI^e siècle ; les merveilleux exemplaires de la recension alcuinienne écrits à Tours et qui font aujourd'hui l'ornement des Bibliothèques de Zurich, de Saint-Paul et de la Vallicelliane de Rome ; puis les représentants du texte italien du XI^e siècle, du texte parisien du XIII^e, toujours formant des Bibles entières, et dont il serait fastidieux d'allonger ici la liste.

Les révérends membres du clergé qui m'écoutent savent le temps qu'il faut pour lire la Bible d'un bout à l'autre : à raison d'une demi-heure par jour, c'est bien près d'une année. Mais lire n'est rien auprès de collationner, c'est-à-dire comparer mot par mot le texte d'un manuscrit à celui d'un imprimé et noter par écrit toutes les différences qu'ils présentent et toutes les particularités de changements d'écriture, de corrections, de grattages, susceptibles d'être utiles pour l'établissement du texte. Si l'on avait voulu envoyer dans les bibliothèques de l'Europe tous les moines nécessaires pour exécuter les collations sur les manuscrits mêmes, on aurait vidé les monastères, ou plutôt on aurait essuyé des refus de la part de tous les supérieurs. Grâce à la photographie, cette grave difficulté fut heureusement surmontée. Nous fîmes construire un grand appareil portatif, muni de tous les perfectionnements que l'expérience de Mgr. Graffin, le génial inventeur de la photographie en blanc

sur noir voulut bien nous indiquer et, successivement, les bibliothèques de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de Suisse et d'Espagne nous livrèrent leurs trésors. Nous possédons maintenant à Saint-Callixte du Transtévère, notre siège central, une collection unique de reproductions photographiques de manuscrits de la Vulgate. Ces photographies, nous les communiquons à nos collaborateurs, qui, sans se déranger, dans le calme de leurs cellules monastiques, exécutent pour nous les collations nécessaires. Les photographies ont un autre avantage, c'est d'être toujours à notre disposition pour les vérifications utiles. Quel est le travailleur qui, après avoir passé des semaines dans une bibliothèque, et après avoir fait ses transcriptions avec le plus grand soin, n'éprouve pas, une fois rentré chez lui, des doutes nombreux, surtout lorsqu'il rapproche l'une de l'autre les copies ou les collations du même texte, prises en des endroits différents? Les photographies permettent de résoudre ces doutes sur l'heure et sans avoir besoin d'entreprendre de nouveaux et incessants voyages de vérification.

Le matériel manuscrit une fois réuni, il fallait l'employer d'une manière méthodique et de telle façon que les collations, exécutées dans des centres très différents, pussent servir, d'abord de longues années, à toute une série de travailleurs. Il y avait là encore de grandes difficultés. Tout d'abord, il était nécessaire que l'édition de la Bible Clémentine sur le texte de laquelle on ferait les collations fût partout le même. Puis il était de la plus haute importance que les variantes fussent prises partout de la même façon, et de façon claire, de telle sorte qu'une série de collaborateurs ne fût pas induite en erreur par une autre. Ces difficultés furent encore surmontées grâce à un travail préalable d'impression très considérable dont Sa Sainteté le Pape Pie X voulut supporter personnellement les frais et que nous n'oserions plus entreprendre aujourd'hui. On fit imprimer chacun des 64 livres ou groupes de livres dont se compose la Bible, à plusieurs centaines d'exemplaires, sur du papier solide et propre à recevoir l'écriture, et on donna à ce texte une disposition qui lui permet de recevoir toutes les variantes d'un ou

de plusieurs manuscrits. Il affecte la forme d'une étroite colonne placée à gauche de la page et dont les lignes ne sont que de 20 à 25 lettres; les mots n'y sont jamais coupés, il n'y a ni majuscules, ni ponctuation: rien que les chiffres des versets, pour la facilité des recherches: les deux tiers de la page restent blancs et reçoivent l'écriture. En même temps, on faisait imprimer, pour l'usage des collaborateurs, une petite brochure donnant les règles à suivre pour faire partout les collations de la même manière et le plus clairement possible, de telle sorte qu'elles puissent servir indistinctement à tous les collaborateurs de la Commission.

Les collations ont porté sur les grandes Bibles dont je vous parlais tout-à-l'heure et sur un grand nombre de manuscrits ne contenant que des livres ou groupes de livres séparés, surtout pour l'Octateuque, premier objet de nos recherches. Elles forment actuellement une collection de plus de deux cents volumes que nous avons sous la main à Saint-Callixte. Après avoir été faites avec le plus grand soin, elles ont été revues une seconde fois à notre centre même, par des collaborateurs différents de ceux qui les avaient faites une première fois. Rien n'est plus difficile, en effet, que de bien réussir du premier coup une collation: les plus attentifs ont leurs défaillances et les plus grands savants ne sont pas toujours les moins distraits; il est par suite nécessaire de tout revoir, et quelquefois de revoir à plusieurs reprises, pour obtenir l'exactitude voulue en ce genre de recherches.

Voici donc le matériel défini pour les premiers livres de la Bible, les photographies exécutées, les collations faites et revues. Nous possédons ainsi les témoignages de manuscrits du VI^e siècle, comme le Pentateuque de Tours aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris, du VII^e comme l'*Ottobonianus* 66 de la Vaticane, du VIII^e comme l'*Amiatinus*, le Ms. 2 de Saint-Gall, le Ms. Nouv. Acq. lat. 1740 de Paris, le *Laudianus* 92 d'Oxford, le Ms. 10 de Tours, la Bible de Mordramne d'Amiens; du IX^e comme le Ms. de l'abbaye de Cava, les Bibles théodulphiennes, les alcuiniennes et bien d'autres; du X^e comme les

célèbres manuscrits espagnols *Toletanus*, *Complutensis*, *Legionensis*, la Bible du Séminaire de Burgos, le Ms. 531 du Mont-Cassin, puis des XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e siècles qui nous font connaître l'histoire du texte biblique à travers les âges; nous avons enfin collationné jusqu'aux éditions les plus importantes comme celles de Gutenberg, de Gobelinus Laridius, d'Estienne, de Louvain, de Sixte-Quint: comment faire sortir de cet amas de variantes la leçon originale de saint Jérôme? Là gît la suprême difficulté, là est le problème critique dont je vous demande la permission de vous entretenir dans la seconde partie de cette conférence.

Il semblerait que la critique d'édition fût un art qui n'a pas besoin d'être appris. De fait, on ne l'enseigne guère qu'aux conférences pratiques de M. Joseph Bédier au Collège de France. La paléographie, la diplomatique, la chronologie, la grammaire, la philologie, toutes sciences utiles à l'éditeur, sont objets d'enseignement, mais, lorsqu'il s'agit de faire sortir des manuscrits anciens un texte contenu dans un certain nombre d'entre eux et de choisir entre les diverses leçons qu'ils présentent, les guides font subitement défaut ou à peu près; chacun doit être son propre maître et faire ses expériences. Il y a là une grave lacune dans la science critique.

Ce n'est pas aux premiers éditeurs que le problème de l'édition s'est fait sentir. Il ne s'agissait pour eux que de reproduire par l'impression des manuscrits récents et peu nombreux. Un Jean Andreas de Bussi, ce savant collaborateur des premiers imprimeurs établis en Italie, qui mourut évêque d'Aléria, en Corse, pouvait ainsi offrir successivement à son protecteur le Pape Paul II, des éditions princeps non seulement d'écrivains ecclésiastiques, comme Lactance, saint Cyprien, saint Jérôme, saint Léon, saint Thomas d'Aquin et Nicolas de Lyre, mais aussi de César, d'Aulu-Gelle, de Lucain, de Strabon, de Tite-Live, de Virgile, de Suétone, de Quintilien, de Pline l'Ancien, de Cicéron et d'Ovide.

Jean Andreas était un bon littérateur, un fin latiniste. C'était

presque un inconvénient : la tendance des premiers éditeurs est de pratiquer l'*ars critica* qui consiste à corriger de soi-même ce que l'on considère comme faute dans les manuscrits. Les hommes qui, comme Boninus Mombritius, ⁽¹⁾ surent reproduire exactement les exemplaires anciens sont rares. Mais la période des débuts fut relativement courte. De bonne heure, les manuscrits arrivèrent plus nombreux aux mains des éditeurs et ainsi la nécessité de choisir entre les diverses leçons qu'ils donnaient, se dressa devant eux-ci. On compta d'abord les témoignages qu'on n'avait pas encore le moyen de peser : c'était une nécessité née de la nature même du problème, car avant de juger les témoins, il fallait les avoir réunis et les avoir comparés. Un grand savant comme Robert Estienne se rendait certes bien compte que tous les manuscrits n'avaient pas la même importance et, se trouvant en face d'un exemplaire couvert de corrections anciennes, comme le *Sangermanense oblongum* de la Vulgate, il lui attribuait la plus grande valeur ; or, la seconde main du *Sangermanense* ne fait qu'introduire des leçons théodulfiennes inférieures, le plus souvent, à celles qu'elles remplacent. Mais comment s'en rendre compte avant que l'accumulation des matériaux eût permis de classer les témoins en familles ?

Robert Estienne, cependant, fut en avance sur son époque en attribuant des sigles à ses manuscrits et en les accolant aux leçons variantes dont il garnissait les marges de son édition de la Vulgate. Longtemps encore après lui les témoins des variantes restèrent anonymes et, dans l'édition de la Bible dûe à Hentenius et publiée à Louvain en 1547, bien que la Préface donne une longue liste de manuscrits consultés, on lit toujours dans les marges des relevés comme : *filiam* 3 Mss., *fili* 14, se rapportant à un texte qui donne *filiae* (GENÈSE, 36, 2). Hentenius admet d'ailleurs le principe de la majorité et ne fait de corrections que *ex complurium consensu*. Son successeur dans la

(1) Son *Sanctuarium* (Milan, 1480), reproduit les manuscrits si exactement que l'on doit encore recourir à lui pour un grand nombre de pièces hagiographiques. Une réédition en a été donnée à Paris, en 1910 (2 vol.), par deux Bénédictins de Solesmes.

direction de l'édition de Louvain, Luc de Bruges, devait, dans sa Préface de 1574, formuler la vraie règle de la critique en écrivant : « *non ex eo praecepto est colligenda germana lectio, quod eam plura habeant manuscripta, nam etiam horum maior numerus meliorem saepenumero vincit.* » Ce n'est pas le nombre des manuscrits qui doit imposer la leçon, mais leur qualité. Malheureusement, Luc de Bruges ne se sentit pas capable d'appliquer ce principe général. Autre chose, en effet, est de concevoir *in abstracto* que les meilleurs manuscrits doivent l'emporter sur les plus nombreux, et autre chose désigner, parmi les manuscrits, les exemplaires meilleurs que les autres.

Pratiquement, cependant, il se trouva, surtout au XVII^e siècle, des hommes qui, ayant mis la main sur les manuscrits qui, en fait, sont les meilleurs, donnèrent ainsi des éditions correctes. Les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur furent, à ce point de vue, des chercheurs de premier ordre et ceux qui, aujourd'hui encore, marchent sur leurs brisées, doivent reconnaître qu'ils avaient su, le plus souvent, atteindre les manuscrits les plus anciens et les plus recommandables, ce qui donne à leurs éditions une incontestable valeur. Mais c'est une particularité vraiment curieuse que la sobriété des Mauristes en fait d'indications sur les règles de critique suivies par eux dans l'établissement de leurs textes. Ils avaient plus de science que de formules scientifiques : une profonde connaissance d'ensemble des auteurs qu'ils éditaient, une large expérience des manuscrits et de leurs erreurs habituelles, faisaient d'eux des juges excellents en matière de leçons diverses : leurs textes n'exigeaient pas davantage.

Les textes patristiques sont, en effet, relativement simples, mais il en est d'autres dont les témoins sont à la fois si nombreux et d'une telle complexité que les plus beaux dons critiques naturels et les connaissances paléographiques les plus étendues ne suffisent pas à résoudre les problèmes qu'ils soulèvent. Il y faut des analyses longues et minutieuses, des classifications ardues. C'est le cas surtout pour la Bible grecque et pour la Vulgate. Le Nouveau Testament grec est un type excellent de ces textes et, comme il a été le plus étudié, c'est précisément

par lui, et pour lui, que la critique d'établissement des textes a fait ses plus grands progrès : c'est dans les préfaces de ses éditions que nous trouvons formulées le plus nettement les règles de l'écdotique moderne.

On était arrivé, à la fin du XVIII^e siècle, à une connaissance très étendue des manuscrits grecs du Nouveau Testament et, après Erasme et les Estienne, des savants comme Mill, Bentley, Bengel, Wetstein et Semler avaient jeté les fondements de la critique du texte : il fallait mettre en corps de doctrine les règles de cette critique. Ce fut la tâche que s'imposa un professeur d'Iéna, Jean-Jacques Griesbach. Il expose ses principes dans la Préface et les Prolégomènes de sa seconde édition du Nouveau Testament donnée à Halle, en 1796.

Griesbach avait voyagé à travers l'Europe; il avait vu d'assez nombreux manuscrits et s'était mis en relation avec beaucoup de savants. A la base de son travail d'édition, il entend mettre les meilleures collations possibles, et les plus abondantes, puis lorsqu'il s'agira de les employer, son vœu est d'avoir des règles à suivre, dont il ne s'écartera jamais. Tout son effort vise à s'imposer à lui-même une loi et à rejeter l'arbitraire. « *Verbo, omnem quam potui adhibui diligentiam, ut in constituendo textu, aestimandoque singularum lectionum pretio, a regulis quas veras esse mihi persuaseram, nunquam deflecterem, in colligenda autem lectionum farragine nil praetermitterem, quod in delectu notabiliorum lectionum suo iure desiderare quisquam posset.* »

Lorsque l'on se trouve en présence de leçons différentes sur un même passage, écrit Griesbach, il faut examiner d'abord chaque leçon en elle-même, pour juger de sa bonté intrinsèque, puis considérer la gravité et le jeu des accords des témoins qui, chacun de leur côté, donnent les leçons rivales.

La bonté intrinsèque d'une leçon vient d'abord de ce que celle-ci s'accorde avec les habitudes de l'auteur, ses idées, son style, son but, et aussi avec les circonstances exégétiques ou historiques du cas; on la reconnaît aussi à ce qu'elle permet d'expliquer facilement les autres leçons qui ne proviennent au fond que d'erreurs ou de mauvaises corrections dont elle est le

point de départ. Ce sont là les caractéristiques fondamentales ; mais il y a aussi plusieurs circonstances qui, bien observées, peuvent permettre de discerner la bonne leçon :

1) La leçon plus courte, à moins qu'elle n'ait pour ainsi dire pas de témoins anciens, doit être préférée à la leçon plus longue.

2) La leçon plus difficile et plus obscure est meilleure que la leçon plus claire que le copiste comprend facilement.

3) La leçon plus dure vaut mieux que celle grâce à laquelle le texte coule sans heurt.

4) La leçon plus rare doit l'emporter sur celle à laquelle on est généralement habitué.

5) Les leçons emphatiques sont suspectes.

6) De même les leçons pieuses.

7) Si une leçon paraît à première vue donner un sens faux, mais au fond, après examen, donne un sens juste, elle doit être préférée.

8) Entre plusieurs leçons d'un même passage, celle qui favorise trop clairement la doctrine orthodoxe est par là même suspecte.

9) La leçon qui répète un mot ou une idée voisine est inspirée par ce voisinage et n'a pas de valeur.

10) De même le produit de l'homoioteleuton.

11) Entre plusieurs leçons, la meilleure est celle qui explique le mieux l'origine de toutes les autres.

12) Il faut rejeter les leçons qui sentent la glose.

13) Celles qui s'expliquent par les commentaires des Pères ou par les notes des scolastes.

14) Celles qui apparaissent pour la première fois dans les lectionnaires.

15) Celles, enfin, qui ont pour source la version latine.

Ces quinze règles, avec les deux principes généraux énoncés au début, régissent la recherche de la leçon bonne en elle-même : les trois dernières sont spéciales au texte grec du Nouveau Testament, mais toutes les autres trouvent leur application dans la plupart des ouvrages.

Après les leçons, les témoins qui les donnent : c'est la seconde

partie qu'aborde maintenant Griesbach. Il faut, dit-il, considérer d'abord la gravité de chaque témoin en particulier, puis se rendre compte de la force qui résulte des accords ou groupements des divers témoins entre eux.

La gravité des témoins procède de circonstances qui varient avec chacun d'eux et que révèle principalement leur histoire. Un élément important est l'âge; mais ici il faut s'entendre. L'âge d'un document n'est pas toujours absolument celui que lui assignent les caractères paléographiques : le témoin prend rang surtout en considération du type qu'il représente et c'est ainsi que des manuscrits relativement récents peuvent avoir plus de poids que d'autres matériellement plus anciens, parce qu'ils sont la copie de manuscrits antérieurs et de meilleure note.

Accord et nombre des témoins, observe ensuite Griesbach, sont deux choses fort différentes. Cent manuscrits peuvent représenter le même texte et n'avoir pas plus de valeur pour le jugement critique final que deux ou trois autres exemplaires représentant une autre forme du texte. Au fond, l'accord qu'il faut considérer n'est pas tant celui des manuscrits, que celui des recensions auxquelles ils appartiennent et qu'ils représentent, et ainsi notre critique est amené à exposer sa célèbre division des témoins en trois familles : Alexandrine, Occidentale et Byzantine, et il poursuit :

a) Le premier soin de l'éditeur doit être de se rendre compte du caractère général de chacune des recensions. L'Occidentale conserve mieux les leçons dures que l'Alexandrine, mais, par contre, l'Alexandrine, qui s'attache surtout aux questions de mots, est moins portée aux interpolations que l'Occidentale : le recenseur de l'Alexandrine est un grammairien, celui de l'Occidentale, un exégète et un interprète. Quant à la Constantinopolitaine, elle est encore plus grammaticale que l'Alexandrine et plus portée aux modifications textuelles que l'Occidentale. Voilà des caractéristiques qu'il ne faudra jamais perdre de vue.

b) Et maintenant, y a-t-il quelque manuscrit qui donne le texte primitif de chaque recension? Non malheureusement.

c) Mais ce texte primitif peut être demandé à la comparaison entre eux des manuscrits de chaque recension et les Pères peuvent, sur ce point, donner de très utiles indications.

d) De toute façon il ne s'agit pas de compter les manuscrits, mais de comparer les recensions : tous les manuscrits d'une recension ne comptent que pour un seul.

e) La leçon sur laquelle les anciennes recensions sont toutes d'accord est incontestablement la bonne, quel que soit le nombre des manuscrits plus récents qui donnent des leçons contraires.

f) Si toutes les recensions ne sont pas d'accord, c'est le *consensus* des plus anciennes qui doit l'emporter.

g) L'accord de la famille Alexandrine avec l'Occidentale sur une leçon prouve qu'elle est la plus ancienne. Cette leçon doit donc être préférée, à moins que ses caractères intrinsèques ne s'opposent à ce qu'elle soit considérée comme originale.

h) Si l'Alexandrine s'accorde avec la Byzantine contre l'Occidentale, il faut voir si l'on est en face de l'un des cas où l'Occidentale est habituellement inférieure.

i) De même, si la Byzantine s'accorde avec l'Occidentale contre l'Alexandrine, il faut voir s'il s'agit d'un point faible dans cette dernière. En tout cas, ce sont là deux éventualités dans lesquelles il faut attacher beaucoup de soin à faire la critique interne des leçons en présence.

k) Enfin si chacune des trois familles présente une leçon différente, c'est encore le cas de recourir à la critique interne.

Telles sont les règles de Griesbach, véritable monument de logique et de science scripturaire. Essayons de définir le genre de critique auquel elles s'appliquent.

Évidemment, Griesbach veut atteindre l'original de l'œuvre qu'il édite. La leçon qu'il recherche est la leçon primitive; il reconnaît la bonté d'une leçon, à ce qu'elle coïncide avec ce que nous savons des habitudes et du style de l'auteur; la variante à laquelle il donne la préférence, dans les cas où les recensions ne sont pas d'accord, est celle qui réunit les deux notes d'antiquité et de bonté intrinsèque, et il attache tant d'importance à cette dernière, qu'il lui permet quelquefois de l'emporter sur

l'accord des familles Alexandrine et Occidentale. La critique de Griesbach est donc la critique de l'original. De fait, lorsqu'il a à envisager le choix d'une leçon pour l'archétype de chacune de ses familles du texte, sa règle devient vague et il se contente de renvoyer aux manuscrits les plus anciens. Si on peut lui faire un reproche, c'est précisément de n'arriver pas, après avoir réduit à trois le nombre des témoins, à fixer assez nettement et assez sûrement la leçon propre à chacun d'eux. Au fond, le témoignage des familles apparaît, dans son système, comme un élément d'appréciation secondaire; il atteste l'antiquité de la leçon, c'est la critique interne qui témoigne de son caractère primitif et original.

Karl Lachmann, un demi-siècle plus tard, devait réagir dans le sens des familles du texte et des témoignages externes. Lachmann est un grand nom aussi bien dans le domaine classique que dans la science textuelle biblique. Il expose dans la Préface de son édition du Nouveau Testament parue en 1842, qu'il y a lieu d'attacher plus d'importance qu'on ne l'a fait jusqu'alors aux citations des Pères et des auteurs anciens, ainsi qu'aux versions anciennes du Nouveau Testament; tous ces témoignages sont, en somme, des représentants de recensions diverses et leur provenance de points géographiques très différents augmente encore leur valeur. C'est de la comparaison de tous ces témoins d'origine différente qu'il faut tirer la leçon du document primitif dont ils descendent et, suivant les accords des témoins, le degré de certitude ou de probabilité d'une leçon sera toujours l'un des six que voici :

1) Sûr. Rien n'est mieux attesté qu'une leçon sur laquelle tous les témoins viennent de tous les pays pour s'accorder.

2) Presque sûr. L'accord a un peu moins de force si une partie des témoins se tait ou manque de quelque façon.

3) Probable. En cas de désaccord, il y a plus de force dans la concordance d'un certain nombre de témoins provenant de régions diverses, que dans l'accord de ceux d'un même pays.

4) Douteux. Mais si, des deux côtés, on a des témoins de régions éloignées qui s'accordent, la leçon est douteuse.

5) Incertain. Si, au contraire, les témoignages forment groupe dans une région pour une leçon et dans une autre région pour une autre leçon, des deux côtés c'est l'incertitude.

6) Nul. Enfin, la valeur est infime d'une leçon sur laquelle n'existe pas même l'accord des témoins d'une région.

Curieuse méthode, en vérité, et tout externe ⁽¹⁾. Mais la critique de Lachmann, elle aussi, vous le voyez, vise l'original. Ce qu'il recherche c'est la leçon du document primitif, leçon qui, pour lui, doit nécessairement résulter de l'accord des diverses familles. Pas plus que Griesbach, cependant, il ne définit exactement en quoi consistent ces diverses familles et comment on atteint la leçon propre à chacune d'elles.

(1) L'application n'en est pas moins curieuse. Lachmann donne, dans sa Préface, un passage de S. Luc (5, 36) à titre de démonstration de la manière dont il a établi son texte. Voici le début de ce passage :

* Ελεγεν (5) δὲ (2) καὶ (3) παραβολὴν πρὸς αὐτοὺς (2)		ὅτι (2)	
ειπεν (5)	om (6)	τοιαυτην (6)	
οὐδείς (3)		ἐπίβλημα (2) [ἀπο] (4) ἱματίου (2) καινοῦ (3)	
ουδεις επιβαλλει (6)	εξ (6)	αγναφον (6)	σχισας (6)
ἐπιβάλλει (3)	ἐπὶ (2) ἱμάτιον παλαιόν (2) etc.		
επιρραπτει (6) om. (6)	ιματιω παλαιω (6)		

L'apparatus du texte, dans le corps du volume, donne les témoins des variantes ainsi appréciées. Le voici pour cette phrase :

ἐλεγεν] = dixit *a b c* — καὶ om. *c*. — αὐτοὺς] add. *talem b* — ἐπίβλημα] commissuram *b c Iren* 276, insumentum *a* — ἀπο BD^bv, de *c. om. A a s Iren* — ἱματίου καινοῦ ABD^bcs, tunicae rudis *a*, add. σχισας BD — ἐπιβάλλει] im-mittit *c et ante commissuram Iren*, adsuit *a, om. b* — in vestimentum vetus *c Iren*, in vestimento veteri *b*, panno veteri *a*.

On le voit, l'εἶπεν de la démonstration correspond à la leçon dixit des anciens latins *a b c*; Lachmann considère cette leçon comme aussi probable dans l'original que l'ἔλεγεν de ses manuscrits grecs. L'omission de καὶ, par contre, qui ne se vérifie que dans un seul manuscrit latin est de valeur infime, de même la conjecture τοιαύτην correspondant au mot *talem* du manuscrit *b*, et ainsi de suite.

Lachmann devait lui-même, au cours de ses travaux sur les classiques, appliquer le principe sur lequel la critique d'édition s'appuie encore aujourd'hui pour arriver à une conception plus exacte des familles de manuscrits, grâce au classement qu'elle établit entre eux. Ce principe est celui des *fautes communes*. Étant admis que l'erreur ne peut être primitive, mais est le fruit d'une intervention subséquente qui, du même coup, provoque une bifurcation (dichotomie) dans la tradition du texte : — d'un côté les manuscrits qui ont l'erreur et, de l'autre, ceux qui ne l'ont pas, — on considère que les erreurs communes à un groupe sont l'indice qu'ils se placent tous du même côté de la tradition bifurquée et, par suite, forment une famille.

Ici encore, nous retrouvons l'idée d'original. Pourquoi en effet, une leçon est-elle qualifiée *erreur*, sinon parce qu'elle ne répond pas à l'idée que nous nous faisons de ce que l'auteur a dû écrire, étant donné ce que nous savons de ses habitudes, de ses connaissances, de sa langue et de sa grammaire? Il se trouve ainsi que dans la méthode moderne comme dans celles que nous avons décrites précédemment, c'est l'original que l'éditeur vise, du premier coup, dès le début de ses recherches, lorsqu'il se met à exécuter le classement des manuscrits sur lequel s'appuiera ensuite toute sa critique.

Eh bien, s'il m'est permis de me mettre ici personnellement en cause, c'est contre ce principe universellement admis que j'ai essayé de réagir dans la préparation de l'édition critique de la Vulgate. Non pas que je nie que les méthodes en usage n'aient donné en beaucoup de cas d'excellents résultats et de très bons classements; mais je crois pouvoir dire que le recours à l'original et le principe des fautes communes, ne sont pas habituellement bons et que, même, ils sont fréquemment causes de graves erreurs dans le classement des manuscrits et dans l'établissement du texte. Qu'y a-t-il, en effet, de plus rare qu'une tradition manuscrite ancienne remontant à l'original? On n'exagère pas en disant que c'est un cas à peu près inouï. Le cas ordinaire, universel peut-on dire, est celui-ci : l'original a été copié deux, trois, quatre, dix fois si l'on veut, puis de chacune de ces copies

immédiates sont sorties d'autres copies, trois, quatre, cinq par exemplaire. Tout cela est aujourd'hui irrémédiablement perdu. Les manuscrits que nous possédons de l'ouvrage sont des copies postérieures de plusieurs siècles à sa composition; elles dérivent toutes, en dernière analyse, de quelque copie séparée de l'original par trois, quatre, cinq générations de transcriptions. Or cette copie d'où dérivent tous les manuscrits existants, cet archétype de notre tradition, a nécessairement hérité de l'ensemble des fautes accumulées au cours des générations de copies dont il procède lui-même. L'erreur, par suite, loin d'être un élément de division est au contraire à la base même de la tradition et ce que l'on appelle une bonne leçon peut fort bien n'être qu'une correction heureuse. En tout cas, viser, dès le début des opérations critiques l'original lui-même, c'est évidemment dépasser le but : tout ce que les manuscrits peuvent logiquement donner, c'est le texte de l'archétype dont ils dérivent. Je m'attache donc à retirer la critique d'édition du terrain de l'original, pour la porter sur celui de l'archétype des manuscrits conservés. Je rejette, dès la première minute, toute visée vers la leçon primitive. Je ne connais ni erreurs, ni fautes communes, ni bonnes, ni mauvaises leçons, mais seulement des formes diverses du texte, sur lesquelles, par une méthode qui s'appuie sur des statistiques rigoureuses, je délimite d'abord les familles, puis je classe les manuscrits dans l'intérieur de chacune d'elles, et enfin les familles entre elles. De ce classement résulte un canon critique qui impose pour l'établissement du texte une règle de fer et ainsi j'aboutis à la reconstitution de l'archétype qui, en somme, est la forme du texte la plus voisine de l'original à laquelle on puisse arriver par la voie des manuscrits conservés. Et alors, mais alors seulement, je m'accorde de penser à l'original; j'examine le texte à son point de vue et, dans les endroits où il est évident que l'archétype est fautif, je le corrige au moyen des ressources de la critique interne, mais en prenant soin de toujours indiquer par un signe convenu que sur tel point déterminé, je me suis écarté du texte résultant strictement de l'application du canon critique. Ainsi, j'espère avoir réalisé une œuvre vrai-

ment objective et avoir écarté l'un des plus grands écueils auxquels soient exposés les éditeurs, c'est-à-dire l'arbitraire et l'illusion.

Il faut bien l'avouer, en effet, le plus souvent, à la faveur de l'hypothétique original, c'est l'éditeur qui se substitue plus ou moins inconsciemment à l'auteur de l'ouvrage et aux manuscrits. Un savant du début du XIX^e siècle qui a donné une réédition du Nouveau Testament de Griesbach, David Schulz, fait à ce propos des déclarations qui valent la peine d'être relevées : A quoi bon, explique-t-il, s'embarrasser dans l'infinie multitude des variantes involontaires des copistes? ce qu'il faut, c'est examiner à fond les grands manuscrits, les Pères, les versions, c'est bien connaître la langue de chaque écrivain, sa manière de penser et de voir les choses et... dans chaque cas particulier, trancher soi-même : *Exinde abstrahatur et constituatur gravissima criseos exercendae regula, cuius ope de veris et falsis lectionibus sententiam feras..... Nullus codex, nulla versio, nulla librorum familia per se potior reliquis habeatur, ...sed in unoquoque loco penitus liberum esto iudicium e sola veritatis ipsius trutina, non sine grano salis faciendum, ita ut nihil obstet, quominus nunc huic, nunc illi auctori, nunc paucioribus, nunc pluribus testibus calculum vel addas, vel recuses.*

Je désire, pour ma part, prendre exactement le contrepied de ces maximes de David Schulz et que le texte auquel j'aboutirai soit non pas *mon* texte, mais bien le texte résultant du témoignage des manuscrits que j'emploie, interprété d'après des règles bien déterminées.

J'exposerai plus tard, en détail, la méthode dont il vient d'être question. Permettez-moi, en terminant aujourd'hui, de vous dire en peu de mots les résultats qu'elle a donnés pour notre édition de la Vulgate.

C'est l'Octateuque qui a été l'objet de nos recherches. Un chapitre de chacun des livres dont il se compose a été choisi, d'ordinaire vers le début de ces livres, pour servir de base au classement. Tout d'abord, ces huit chapitres ont été soigneusement collationnés sur 70 manuscrits et sur une cinquantaine

d'éditions anciennes, et, tout de suite, les éditions se sont éliminées du matériel utile, par le fait qu'elles ont trahi leur dépendance de la recension parisienne du XIII^e siècle. Pour les manuscrits, ils donnaient une somme considérable de variantes qui ont été classées en trois catégories : variantes à témoin unique, utiles seulement pour la critique du manuscrit qui les donne; variantes à témoins rares, grâce auxquelles on voit les groupes se former et les familles se délimiter; variantes à témoins multiples, sur lesquelles les manuscrits se divisent par parties plus ou moins considérables. Ce sont ces dernières variantes qui ont servi à classer les manuscrits dans l'intérieur des familles, après avoir été l'objet d'une sélection rationnelle qui a écarté les cas inaptes à procurer le classement. Ce classement était rendu particulièrement difficile par la nature même du texte biblique qui est un texte doué d'une vie intense et dans lequel les changements sont incessants, à cause du soin que l'on apporte à y corriger sans relâche les fautes, — ou ce que l'on considère comme les fautes, — qui s'y sont introduites. Il était donc impossible de s'appuyer sur des caractéristiques textuelles indéfiniment permanentes. On a surmonté cette difficulté en ne considérant que de courts espaces de la tradition et en comparant les manuscrits successivement par petits groupes de trois. On a pu ainsi reconstituer comme par anneaux toute la chaîne de la tradition. Les classements partiels obtenus en comparant ainsi les manuscrits par groupes de trois, ont abouti à faire ressortir l'existence de trois grandes familles. La première est représentée par un bon nombre de manuscrits espagnols ayant à leur tête le Pentateuque de Tours, la seconde se résout dans les manuscrits théodulfiens avec l'*Ottobonianus* comme représentant le plus ancien, la troisième, enfin, part de l'*Amiatinus* et comprend les manuscrits préalcuiniens et alcuiniens. En dehors de ces trois grandes familles il n'y a que des groupes secondaires. Naturellement, les trois manuscrits qui se placent en tête des trois familles ont déjà, de par leur position même, une grande importance, mais cette importance est encore accrue par leur date et par ce que nous savons de

leur histoire. Le canon critique s'appuie donc principalement sur eux et suivant la formule générale de toute tradition à trois rameaux dérivée d'un archétype unique, donne la préférence à toute leçon qui se trouve chez eux trois, fussent-ils seuls contre tous les autres, ou chez deux d'entre eux contre le troisième isolé. Ainsi lorsqu'ils ne sont pas d'accord, nous suivons la leçon de l'*Amiatinus* et du *Turonensis* contre celle de l'*Ottobonianus*, ou celle de l'*Amiatinus* et de l'*Ottobonianus* contre le *Turonensis*, ou celle du *Turonensis* et de l'*Ottobonianus* contre l'*Amiatinus*. Le texte ainsi obtenu représente aussi exactement que possible l'archétype de nos manuscrits, c'est-à-dire une copie exécutée quelque cent ou cent cinquante ans après saint Jérôme et contenant déjà un certain nombre de fautes. Celles qui sont évidentes sont corrigées par voie de conjecture : mais lorsqu'il y a simplement doute, nous conservons la leçon de l'archétype comme plus sûre que toutes les propositions de la critique interne. En particulier, il y a lieu d'écarter soigneusement les suggestions de corrections venant de l'hébreu. Le texte hiéronymien, en effet, est, tout d'abord, loin d'être une traduction littérale ; il représente ensuite un état du texte hébreu légèrement antérieur à la recension massorétique ; il est donc logiquement appelé à critiquer celle-ci et, par suite, ne doit, à aucun degré, être influencé par elle. La rigide observation de ces règles doit, à coup sûr, éliminer l'arbitraire ; elle paraît bien aussi devoir procurer une édition complètement objective. Notre espoir est qu'elle nous permettra, à brève échéance désormais, car les premiers livres du Pentateuque sont prêts et l'impression commencée, de fournir à l'Église un texte aussi voisin que possible de l'original hiéronymien et aux savants un instrument de travail rigoureusement scientifique.

CHAPITRE DEUXIÈME

PRINCIPES POUR LE CLASSEMENT DES MANUSCRITS.

A propos d'une critique.

Plus d'un éditeur de textes, après avoir savamment disserté sur l'origine, l'âge et l'histoire des manuscrits qu'il emploie, et après avoir dressé un *Stemma* ou schéma généalogique de leurs relations, met de côté les conséquences pratiques que les données de ce schéma devraient avoir pour l'établissement du texte et adopte les leçons qu'il juge « bonnes » parce qu'elles répondent à l'idée qu'il se fait de l'original de l'auteur. Je propose de placer la critique plus strictement sur le terrain de l'archétype des manuscrits conservés. C'est ce qui me vaut d'amères contradictions. Il paraît qu'avec ma « règle de fer », je gêne des habitudes de liberté auxquelles on tient chèrement. J'exposerai ici plusieurs points essentiels de la méthode que je préconise et, chemin faisant, j'examinerai quelques objections qui m'ont été faites par M. E. K. Rand, professeur à l'université Harvard. M. Rand a pris la peine de consacrer près de 70 pages⁽¹⁾ à la critique de mon *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*; c'est bien le moins que je lui réponde quelques mots.

Un autre critique auquel M. Rand fait très souvent écho et qui s'est beaucoup employé à prouver que ma méthode ne valait rien, reconnaît cependant ⁽²⁾ qu'il y a une différence « entre une édition qui cherche à donner le texte original de l'auteur et une autre qui se contente de reconstituer l'archétype des manuscrits conservés. » Mais il ajoute aussitôt : « Quand

⁽¹⁾ *Dom Quentin's Memoir on the text of the Vulgate*, dans *Harvard Theological Review*, 1924, pp. 197-264.

⁽²⁾ *Revue Bénédictine*, t. 36 (1924), p. 151.

les manuscrits sont notablement plus récents que l'original, les éditeurs ne visent qu'à reconstituer l'archétype... Quand, au contraire, on a un certain nombre de manuscrits anciens, peu éloignés de l'original, on peut rétablir le texte primitif... Très souvent l'éditeur ignore lui-même si le texte qu'il édite est l'original ou l'archétype. La découverte de quelque manuscrit ancien lui révèle parfois un texte meilleur là où il n'avait pas soupçonné de corruption. Ces distinctions sont connues de tout le monde et ne sont pas liées avec la question de méthode que nous discutons. »

Je ne puis, pour ma part, souscrire à aucune de ces propositions. L'âge des manuscrits est ici hors de cause. Surtout, il ne s'agit pas de savoir si, pour une particularité quelconque du texte, on est sûr ou non d'avoir atteint l'original : il s'agit de savoir si, dans le travail d'établissement du texte, on *veut* donner l'original, ou si on *veut* donner l'archétype. Un éditeur qui, sur ce point essentiel, ignorerait à quoi il tend au juste, serait manifestement inférieur à sa tâche. La distinction, enfin, entre original et archétype est si bien liée à la question de méthode, qu'elle la commande toute entière.

Voulons-nous, en effet, reconstituer un original, — et cela nous aurons fréquemment à le faire après avoir établi le texte de l'archétype, — nous devons mettre en œuvre tout ce que nous savons par l'histoire, la philologie, la paléographie et autres sciences voisines. Il nous faudra aussi recourir à cette connaissance méthodique des fautes et de leurs causes qui a produit des ouvrages comme les *Eléments de critique* de l'abbé J. B. Morel au XVIII^e siècle ⁽¹⁾ ou le *Manuel de critique verbale* de M. L. Havet à notre époque ⁽²⁾.

Voulons-nous, au contraire, reconstituer le texte de l'archétype des manuscrits que nous avons conservés de l'ouvrage à éditer, — et cela nous devons toujours le faire dans la première

(1) Publiés pour la première fois à Paris, en 1766, et reproduits dans l'*Encyclopédie théologique* de Migne, en 1846, à la fin du *Dictionnaire de diplomatique* de Quantin.

(2) Paris, 1911.

phase du travail d'édition, — il ne sera plus question de fautes, mais seulement de formes diverses proposées par les manuscrits, et d'après lesquelles nous aurons à établir un classement aussi rigoureux que possible de ceux-ci, classement d'où résultera un canon critique pour l'édition. D'une façon non absolue, mais générale, tous les manuscrits remonteront à un archétype unique, et cet archétype, même s'il contient des fautes, sera le meilleur représentant que nous puissions atteindre de l'original, puisqu'il en est le témoin le plus ancien. Par suite, ses leçons seront infiniment plus authentiques et plus certifiées que tous les choix plus ou moins arbitraires de la critique interne la plus déliée.

Rien n'est donc plus important que de séparer nettement la critique de l'original de la critique de l'archétype. Par ailleurs, on se rend facilement compte que, dans cette dernière, le classement des manuscrits en familles joue un rôle capital. C'est donc à cette question du classement que doit aller tout d'abord l'attention du critique : or, elle est loin d'être toujours aisée à résoudre.

L'attitude des textes, dans la tradition manuscrite, n'est pas uniforme. On peut dire de certains qu'ils sont morts ; leur lecture ne produit aucune réaction, on les copie tels quels, sans que leurs mots appellent un souvenir ou une contradiction. C'est le cas de la plupart des écrits historiques et patristiques, ainsi que de la majorité des œuvres purement littéraires : les variantes se transmettent, pour ces textes morts, d'exemplaire en exemplaire assez fidèlement pour qu'on puisse en suivre longtemps la trace, souvent même elles persévèrent jusqu'aux derniers témoins de la tradition : ce sont des textes dont les manuscrits sont faciles à classer. Mais il y en a d'autres qui sont vivants : on les sait par cœur et ils se déforment au cours de traditions orales parallèles, comme cela a dû être le cas pour les chansons des trouvères, ou bien on en considère les moindres détails avec une attention intense et on les corrige sans cesse au cours des âges, comme cela a été le cas de la Bible. Dans ces textes-là, les variantes n'ont souvent qu'une existence éphémère, les corrections sont innombrables, les confusions des familles incessantes.

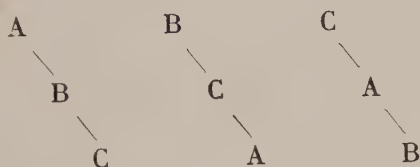
tes : ce sont des textes dont les témoins sont difficiles à classer. Si difficiles même que d'aucuns renoncent au classement ; ainsi le critique cité plus haut écrit-il : « L'unanimité des critiques déclare que pour les textes copiés fréquemment, — et nul texte n'a été copié aussi souvent que la bible latine, — il est impossible d'établir une généalogie. »

Mais pourquoi donc serait-ce impossible ? Est-ce que les manuscrits des textes « fréquemment copiés » n'ont pas des rapports entre eux, tout comme les autres ? Alors on doit pouvoir découvrir et analyser ces rapports pour eux comme pour les autres. Si cette découverte et cette analyse sont plus difficiles, c'est, non pas, comme on vient de le lire, parce que ces textes ont été « fréquemment copiés », mais parce qu'ils sont « vivants » : les variantes ne persévèrent pas indéfiniment chez eux et, par suite, le fil conducteur manque pour suivre la tradition, ou plutôt, il n'existe que sous forme de fragments de nature différente soudés les uns aux autres. Tout le problème revient au fond à trouver un procédé de recherche et d'analyse adapté à cet état spécial de la tradition.

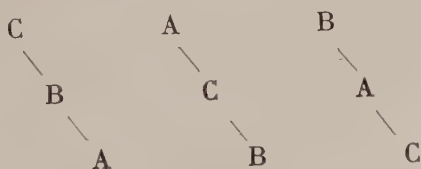
Ce procédé, je l'ai proposé, après l'avoir expérimenté moi-même pendant plusieurs années : c'est la comparaison des manuscrits par groupes de trois. Il faut, en effet, que les relations objet de la recherche ne portent pas sur un trop long espace de la tradition, mais il faut aussi que l'on ait sous la main le nombre d'éléments requis pour établir une filiation complète, puisqu'il s'agit de construire une généalogie ; enfin, il ne faut pas que le procédé soit trop compliqué. Or la comparaison par trois remplit ces conditions, car, d'une part elle permet de former des groupes complets se composant de deux termes extrêmes et d'un intermédiaire, ce que ne donnerait pas la comparaison par deux, et, d'autre part, chez elle, le nombre des rapports utiles à examiner n'est que de trois, alors qu'il serait de près d'une dizaine dans une comparaison portant sur quatre manuscrits à la fois. Un mathématicien expliquerait sans doute facilement pourquoi le groupe de trois est le mieux adapté à notre genre de recherches, mais est-il bien besoin de parler

ici de mathématiques? L'axiome : « deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles » est logiquement antérieur aux mathématiques et les trois termes du syllogisme ne leur appartiennent pas. M. Rand et d'autres me font trop d'honneur lorsqu'ils parlent de formules algébriques et mathématiques à l'occasion de ma méthode : on n'y fait que de très simples additions et la figure — l'unique figure — employée chez elle, pour noter les résultats des comparaisons, est bien plus inspirée des traités de logique que des ouvrages de science pure.

Supposons donc trois manuscrits : A, B et C. Si ces manuscrits ont entre eux un rapport direct de dépendance, ce rapport se traduira toujours essentiellement par l'une des trois figures suivantes :



Chacun des manuscrits occupe ou l'une des positions extrêmes ou celle d'intermédiaire. Les figures pourront aussi être renversées et nous aurons :



On pourra aussi disposer les trois termes de cette façon :



ou enfin, en renversant encore :



Or, si l'on veut bien considérer ces figures, on constatera facilement que dans toutes les combinaisons opérées il y a un élément qui n'a pas varié : c'est la série des intermédiaires B C A. Dans tous les cas on ne passe de A à C que par l'intermédiaire de B, puis de B à A que par l'intermédiaire de C, et enfin de C à B que par l'intermédiaire de A. Lors donc que nous avons trouvé l'intermédiaire dans un groupe de trois, nous sommes en possession de l'élément essentiel, et, en quelque sorte, immuable, si variés que puissent devenir les positions des termes extrêmes. De fait, il suffit de réfléchir un instant pour se rendre compte que, dans tout classement généalogique la connaissance des intermédiaires doit tenir la première place.

A quoi reconnâitrons-nous donc qu'un manuscrit est intermédiaire entre deux autres ? A ce que, d'une manière constante, les deux autres ne s'accorderont pas sur une leçon différente de la sienne. Supposons, en effet, que A est intermédiaire entre B et C, nous aurons souvent B d'accord avec lui contre C, ou C d'accord avec lui contre B, comme dans les cas suivants :

B *prope*

 \ /

A *prope*

 \ /

 C *propter*

B *prope*

 \ /

A *propter*

 \ /

 C *propter*

mais nous ne devons pas trouver la succession :

B *prope*

 \ /

 A *propter*

 \ /

 C *prope*

On comprend, en effet, que *prope* passe de B en A, puis que

dans C s'introduise la leçon *propter*, ou bien que B ayant *prope*, A corrige *propter* et transmette cette leçon à C, mais on ne pourrait pas admettre que, d'une façon fréquente B donnât une leçon comme *prope*, puis A *propter*, puis C de nouveau *prope*. C'est un accident qui peut se produire, mais si le cas était habituel il prouverait le voisinage de B et de C et ne permettrait pas de placer A entre eux deux.

Notons ici, en passant, combien ce procédé de recherche est adapté à la situation des textes vivants : le changement de leçon n'empêche pas de vérifier le rapport et la succession des manuscrits, tandis qu'au contraire, dans la méthode qui consiste à suivre la trace des « fautes communes », ce changement déroute toute la recherche.

Finalement, comment nous y prendrons-nous pour découvrir les intermédiaires? Nous rechercherons si, de l'ensemble des rapports de trois manuscrits donnés, il résulte que deux d'entre eux ne s'accordent jamais contre le troisième. Dans ce but, nous commencerons par relever, grâce à des règles fixées à l'avance, les groupes de leçons diverses dont nous aurons à nous servir pour déterminer le classement, puis nous établirons pour chacun des groupes l'*apparatus positivus* qui nous donnera la leçon de tous les manuscrits à comparer, sans exception, (ce trait essentiel de la méthode a totalement échappé à M. Rand, toujours préoccupé de la recherche des fautes communes), et enfin nous n'aurons plus qu'à faire la statistique et à en exprimer le résultat en chiffres.

Pour recueillir ce résultat, j'ai établi une formule générale se composant de trois termes qui résument les accords possibles de trois manuscrits pouvant être utiles dans la recherche de l'intermédiaire. Si, en effet, on élimine l'accord total et le désaccord total, il reste les trois possibilités d'accord suivantes :

- 1) B C d'accord contre A, soit $A < B \quad C$
- 2) A C d'accord contre B, soit $A > B < C$
- 3) A B d'accord contre C, soit $A \quad B > C$

Je donne au signe $>$ la signification *contre* et je tourne sa pointe contre l'isolé, en avertissant que le second cas doit être lu :

A d'accord avec C contre B. M. Rand objecte que cette formule n'est pas claire et qu'elle prête aux malentendus. L'objection se comprendrait si le signe $>$ avait un sens universellement admis, mais les linguistes lui donnent une signification qui n'est pas celle des mathématiciens et les éditeurs lui font dire tantôt omission et tantôt inversion. Je crois donc être dans mon droit et rester clair en expliquant que $A > B < C$ doit être lu A et C d'accord contre B : tout au plus pourrait-on m'objecter que A contre B et C contre B ne veulent pas nécessairement dire A et C d'accord contre B, mais je ferai observer que j'ai écarté de la comparaison le cas du désaccord total et que, par suite, la confusion n'est pas possible : A et C ne peuvent, dans notre formule, être tous deux contre B que s'ils sont d'accord entre eux. Que M. Rand me permette d'ailleurs de le lui dire : la façon dont il lit la formule qu'il propose : A *contre* BC, B *contre* AC, C *contre* AB montre que je n'ai pas réussi à me faire comprendre de lui et le malentendu devient plus clair encore lorsqu'il traduit ma formule pour la présenter à ses lecteurs :

1) *quand A diffère de B et C* = $A < B C$

2) *quand A et C diffèrent de B* = $A > B < C$

3) *quand A et B diffèrent de C* = $A \quad B > C$

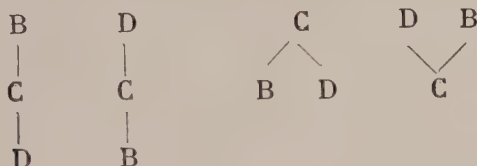
Partout où j'ai écrit *accord*, M. Rand traduit *différence*, c'est-à-dire qu'il prend les choses exactement au rebours. Ce qui est important pour moi, en effet, ce n'est pas que A et C *diffèrent* de B, mais c'est que A et C *soient d'accord* pour différer de B. Faute d'avoir saisi ce point essentiel, M. Rand s'est, comme on le verra, engagé dans une voie sans issue.

Mais je reviens à notre vraie formule. Nous avons, je suppose, choisi 80 groupes de variantes aptes à procurer le classement des manuscrits, puis nous les avons disposés en *apparatus positif*, c'est-à-dire que nous avons inscrit à la suite de chaque forme rivale les sigles de tous les manuscrits qui les donnent, de telle sorte que tous les témoins paraissent pour chaque groupe ; nous faisons alors la statistique des accords et nous retenons tous ceux qui ne portent pas sur les trois manuscrits à la fois. Le

résultat sera, par exemple, le suivant pour deux séries de trois manuscrits :

$A < B$	$C = 10$ fois	$B < C$	$D = 12$ fois
$A > B < C$	$= 20$ fois	$B > C < D$	$= 0$ fois
$A \quad B > C$	$= 5$ fois	$B \quad C > D$	$= 15$ fois

La première comparaison ne nous donne pas de résultat au point de vue de la recherche de l'intermédiaire, mais la seconde nous fait voir que C est intermédiaire entre B et D puisque B et D ne s'accordent jamais contre lui. Nous avons ainsi un embryon de généalogie et, pour ainsi dire, trois anneaux de la tradition. Ils se rangeront dans l'un des ordres suivants :

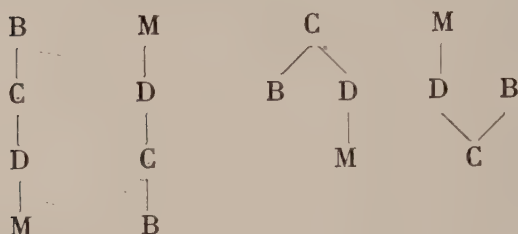


suivant ce que nous indiquera par la suite soit l'étude intrinsèque des leçons, soit l'histoire des manuscrits, soit l'ensemble même du classement; mais, en attendant, nous avons un premier point d'appui solide, à savoir que C est intermédiaire entre B et D.

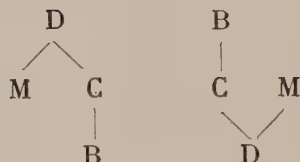
Et nous continuerons notre recherche en la faisant porter sur un nouveau manuscrit, soit M que nous comparerons, par exemple, aux trois déjà classés : B C D :

$B < C$	$M = 8$	$C < D$	$M = 15$
$B > C < M$	$= 12$	$C > D < M$	$= 0$
$B \quad C > M$	$= 4$	$C \quad D > M$	$= 9$

Ici encore, la première comparaison n'aura pas donné de résultat, mais la seconde nous aura montré que D est intermédiaire entre C et M. Nous joindrons donc ce résultat au précédent, et nous aurons :



ou même encore :



Car la série pourra s'infléchir dans tous les sens, tant qu'elle n'aura pas été fixée par quelque constatation qui aura obligé à mettre l'un des manuscrits en tête. Notre méthode, en effet, se contente de faire connaître les relations des manuscrits vis-à-vis les uns des autres à l'aide des intermédiaires ; elle n'indique pas dans quel sens les séries doivent être disposées : il faut demander cette partie du classement à d'autres opérations de la critique. Par exemple, nous rencontrons dans un manuscrit ainsi classé une leçon qui ne peut s'expliquer que par la déformation d'une leçon rencontrée dans un autre des manuscrits : c'est là une raison de disposer la série de telle sorte que le second manuscrit passe avant le premier, ou encore, tel manuscrit situé à l'une des extrémités de la série l'emporte sur les autres par son âge et la valeur de ses leçons, c'est un motif plus que suffisant pour disposer la série de telle sorte que ce manuscrit figure en tête. S'il était au milieu, il serait au contraire tout indiqué de plier la figure de façon à lui donner encore la première place.

Nous avons maintenant réussi, je suppose, à classer les 15, 20 ou 30 manuscrits qui forment la tradition d'un texte : nous sommes en face du résultat d'ensemble. Ce résultat, ou *Schéma*, présente la forme d'un arbre renversé : la partie inférieure est la plus développée et les ramifications montent en diminuant sans cesse jusqu'à arriver à l'exemplaire ou aux exemplaires les plus voisins de l'archétype. Nous avons ainsi une, ou deux, ou trois familles et plus.

Avons-nous trouvé que tous les manuscrits conservés dérivent les uns des autres, en d'autres termes que nous n'avons qu'une seule famille? Le cas est simple et, très souvent, désespéré. Toute la tradition du texte est à peu près inutile pour sa reconstitution; le plus ancien manuscrit l'emportera le plus souvent sur tous les autres, car il sera d'ordinaire le plus voisin de l'archétype, s'il n'est l'archétype lui-même. En même temps, les fautes qu'il contient, ou bien seront invisibles, ou bien ne pourront être corrigées que par la voie de la critique interne ou d'original. C'est le cas de beaucoup d'œuvres de la littérature classique.

L'arbre généalogique se divise-t-il en deux grands rameaux ou familles? Le cas est meilleur, mais souvent bien embarrassant. Sauf l'hypothèse rarement réalisée de la même faute s'introduisant simultanément et séparément dans les deux familles, nous sommes à peu près toujours sûrs d'avoir la leçon de l'archétype, soit à droite, soit à gauche; mais de quel côté exactement se trouve-t-elle? Il est souvent fort difficile de le dire. Néanmoins ce cas est, semble-t-il, celui que beaucoup d'éditeurs préfèrent, parce qu'il leur laisse une plus grande liberté dans le choix des leçons.

Reste la division des témoins manuscrits en trois familles ou plus. Lorsque ce cas se produit, et c'est celui de la Vulgate pour l'Octateuque, la reconstitution de l'archétype devient en général chose aisée. Il sera, en effet, à peu près inouï que les trois premiers copistes aient fait séparément la même faute au même endroit, et il sera très rare aussi que cela soit arrivé pour deux des copistes à la fois; d'ordinaire l'erreur sera le fait

d'un seul et l'accord des deux autres donnera la leçon de l'archétype.

Cet archétype aura presque toujours quelque faute, parfois même beaucoup de fautes : on les corrigera au moyen des ressources de la critique d'original, lorsqu'elles seront certaines, mais dans les cas douteux le mieux sera évidemment de conserver la leçon de l'archétype, car, nous l'avons dit plus haut, nous ne possédons pas de meilleur témoin de l'original que lui : il en représente la copie la plus ancienne et, dans la généralité des cas, notre connaissance de la langue et des sources de l'auteur n'est pas telle que nos déductions doivent lui être préférées.

Le lecteur me permettra de revenir maintenant aux objections de M. Rand. Je vais traduire quelques passages de l'exposition que mon critique fait de la méthode dont on vient de lire les principes.

Pour faire voir le jeu de la comparaison des manuscrits par trois, j'ai constitué de toutes pièces, dans mon *Mémoire* (pp. 213 et suivantes,) une tradition de 22 manuscrits pour un texte très court emprunté à la *Passio S. Anastasiae*. Avant de raisonner sur cet exemple tout théorique, j'ai dû indiquer le procédé le plus simple pour recueillir matériellement la statistique des accords. Prenons, ai-je dit, trois manuscrits quelconques, soit F K O; nous pourrions inscrire les constatations que nous faisons sur leurs accords comme ceci, puis comme cela, mais ces deux manières seraient trop longues; mieux vaut les inscrire comme ceci :

F < K O = variantes 2, 10, 24, 25, 30 etc.... = 10 fois.

C'est ainsi, ai-je expliqué, que nous noterons d'ordinaire nos résultats; cependant pour les démonstrations qui vont suivre, afin de simplifier, nous nous contenterons de les indiquer de cette manière abrégée :

F < K O = 10 fois

F > K < O = 11

F K > O = 5

Rien n'est plus clair, semble-t-il : je donne là non le résultat d'une démonstration quelconque sur les rapports de trois manuscrits, mais simplement l'indication du procédé à suivre pour recueillir des résultats. Lisons maintenant l'exposé de M. Rand : « Dom Quentin, écrit-il, se met en route avec son texte, avec les variantes incluses dans un *apparatus* critique et avec rien de plus ; il part à la recherche des classes de manuscrits. D'après sa méthode (In accordance with his method), il choisit trois manuscrits au hasard (he selects three manuscripts at random) : F, K, et O, et étudie leurs accords et leurs désaccords. Ces détails, soit dit en passant, prennent un certain temps à recueillir, car il y a 54 variantes, avec 21 manuscrits dans chaque cas. Le résultat est :

$$\begin{array}{rcl} F < K & O = & 10 \\ F > K < O = & 11 \\ F & K > O = & .5 \end{array}$$

Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Pour moi cela ne signifie rien, à moins que je ne sache si les 10 coïncidences de K O sont des erreurs ou des leçons incorrectes etc... »

M. Rand a tout à fait raison : cela ne signifie absolument rien, mais, comme on vient de le voir, je n'ai moi-même donné aucun sens à ces chiffres. Je suis sûr aussi de n'avoir écrit nulle part que pour faire la comparaison des manuscrits d'un texte donné il fallait prendre ceux-ci au hasard. Loin de l'avoir fait, j'ai montré le parti que l'on doit tirer de certaines variantes à témoins rares, pour trouver les manuscrits à rapprocher les uns des autres en familles, et j'ai donné une méthode de comparaison des manuscrits par deux qui fait connaître exactement les voisinages, et par suite, ouvre la voie aux comparaisons utiles par trois manuscrits. Malheureusement je crains fort que les variantes « à témoins rares » n'aient pas retenu l'attention de M. Rand et je m'explique par là qu'il ait pu répéter, après d'autres, que j'aurais classé les manuscrits de l'Octateuque uniquement sur 91 variantes, ce qui est une pure calomnie. Pour ce qui est du tableau des concordances des manuscrits

entre eux, M. Rand s'y est arrêté un instant, pour exprimer l'idée que ce tableau était impressionnant comme un *Carmen figuratum* : il y eût eu avantage, je crois, à dépasser l'extérieur et à examiner ce que ce tableau signifiait.

M. Rand expose ensuite à ses lecteurs : « Dom Quentin explique que notre recherche doit avoir pour but de découvrir une série de trois, dans laquelle *un* des membres n'est jamais trouvé *en désaccord* avec une leçon commune aux *deux autres*. » Je traduis bien : « a series of three in which one of the members is never found in disagreement with a common reading of the other two. » C'est de nouveau autre chose que ce que j'ai écrit. Ma recherche, en effet, est dirigée vers une série de trois dans laquelle *deux des membres* ne sont jamais *d'accord* contre le *troisième*. Quel intérêt ce renversement des formules peut-il avoir pour M. Rand? Je l'ignore. Il se peut qu'en prenant les formules par le côté désaccord plutôt que par le côté accord on trouve des résultats intéressants, mais ma méthode s'appuie sur la statistique des accords; qui prend sur lui de l'exposer à des tiers doit, — c'est simplement justice, — présenter les formules du côté accord et non à l'envers. Ou bien, si l'on veut considérer l'autre aspect, il ne faut pas dire : « Dom Quentin explique ceci ou cela... », alors que j'explique tout autre chose.

Le critique américain continue : « La formule sera $A < BC = 0$. C'est ce zéro à la chasse duquel doit se mettre patiemment le critique. Combien de temps cela durera-t-il avec la méthode qui consiste à choisir n'importe quelle série de trois manuscrits au hasard? Il est difficile de le prophétiser... » Où donc puis-je bien avoir laissé échapper la phrase qui permet à M. Rand de répéter : « *the method* of choosing any three manuscripts at random »? Et il poursuit : « Lorsque nous sommes arrivés à trouver le zéro, diverses significations peuvent lui être attribuées. Tout d'abord s'il apparaît fréquemment dans les comparaisons d'un manuscrit avec différents groupes de deux, ce manuscrit est probablement l'archétype. Ainsi, si nous avons :

$$A < BD = 0 \quad A < GK = 0 \quad A < BE = 0 \quad A < FO = 0$$

la présence du zéro place A dans une position isolée et tend à montrer que les autres manuscrits accouplés avec lui n'ont pas de rapport l'un avec l'autre (the presence of the zero puts A in an isolated position and tends to show that the other manuscripts paired with it are not connected one with the other).... Si nous avons la chance de trouver ces quatre formules dans une tradition quelconque du texte (If we are lucky enough to find these four formulae in any text-tradition), nous pouvons avoir l'assurance que tous les autres manuscrits dérivent de A... » Ceci dépasse vraiment la limite concédée à la fantaisie des critiques ; j'écris : « le zéro figure dans ces quatre exemples en face de l'archétype A placé dans la position isolée », on transpose : « la présence du zéro place A dans une position isolée. » J'ajoute : « c'est-à-dire que, dans chaque cas, les deux autres termes B D, B E etc..., n'ont de rapport entre eux que par son intermédiaire » ; on interprète : « les autres manuscrits accouplés avec lui n'ont pas de rapport l'un avec l'autre. » Devant de telles déformations, il n'y a qu'à tirer l'échelle. M. Rand peut dire à son aise qu'il faut trouver les quatre formules de plus haut pour être sûr d'avoir découvert un archétype, puis expliquer à ses lecteurs, qu'après avoir trouvé l'archétype, il faut encore faire des comparaisons de manuscrits « au hasard » pour délimiter les familles, je ne le suivrai pas davantage sur ce terrain. Après avoir arrangé ma méthode à sa façon il a cru pouvoir, dans une note de l'une des dernières pages de son article, écrire qu'elle est remarquable par son absence de « bon sens » ; il n' imagine pas, j'en suis sûr, à quel point je partage là dessus sa manière de voir.

Il n'y a pas que des critiques négatives dans l'article de M. Rand ; il y a aussi quelques leçons de critique positive et de classement de manuscrits. C'est ainsi qu'après avoir présenté ma méthode avec la désinvolture que je viens de relever, cet écrivain entreprend l'éloge de la méthode qui s'appuie sur les fautes communes et, pour en montrer l'excellence, il l'applique à quoi ? Au texte dont j'ai inventé de toutes pièces la tradition de 22 manuscrits ! Naturellement les résultats sont merveilleux,

et pour cause. Mon texte est, en effet, un texte « mort » dans la tradition duquel les variantes se perpétuent, de plus nous avons tous les anneaux de la chaîne et, pour comble de bonheur, ceux-ci sont rangés dans l'ordre alphabétique! Mon but, en l'inventant, n'a pas été de démontrer la *facilité* de ma méthode, mais son *fonctionnement* et, lorsque j'applique cette méthode, ce n'est pas à ces quelques phrases que je m'attaque, mais aux manuscrits de la Vulgate eux-mêmes. M. Rand, au lieu de se livrer à ce petit jeu enfantin, aurait fait œuvre plus utile en essayant sur eux la bonne « old-fashioned » méthode; il eût vite constaté qu'elle est complètement impuissante à donner un résultat et eût compris sans doute pourquoi j'en ai proposé une autre.

Mais si M. Rand n'a pas tenté un classement des manuscrits de la Vulgate, j'entends un classement méthodique, il ne s'est pas privé de nous dire comment il entendait le développement d'une famille de manuscrits et a consacré aux théodulfiens une quinzaine de pages où il expose certaine théorie qui expliquerait, de la manière la plus satisfaisante, les rapports de ces manuscrits entre eux et, naturellement, prouverait que la classification que j'en ai donnée n'a aucune valeur. C'est une leçon de professeur qui vaut la peine qu'on l'écoute. Pour la bien goûter, il faut savoir que, comme je l'ai démontré dans mon *Mémoire* ⁽¹⁾, les variantes que l'on trouve dans les manuscrits de la Vulgate sont généralement représentées dans l'une ou dans l'autre des grandes familles du texte qui sont l'Alcuinienne (*Alc.*), la Théodulfienne (*Theod.*) et l'Espagnole (*Tolet.*). J'en ai fait le relevé pour mes 91 groupes de variantes caractéristiques et voici le début de ce relevé, que je tire de la page 350 de mon *Mémoire* :

1. elevasset *Alcuin Theod*; levasset *Tolet*.
2. prope *Tolet*; propter *Alcuin Theod*.
3. tabernaculi *Alcuin Tolet*; tabernaculi sui *Theod*.

(1) pp. 349-352.

4. lavate pedes vestros *Tolet*; laventur pedes vestri *Alcuin Theod.*
5. ponamque *Theod*; ponam *Alcuin Tolet.*

et ainsi du reste. Imaginons un manuscrit à fond espagnol, soit X, qui, par définition, serait un amalgame d'*Alcuin*, de *Theod* et de *Tolet*, avec des notes marginales donnant les leçons rejetées du texte; il n'y a pas de combinaisons de variantes que nous ne puissions expliquer par cet exemplaire. Si, par exemple, nous lisions *elevasset* dans le texte de A et la marge de B, manuscrits dérivés de X, tandis qu'd'autres de ses dérivés, soit C et D donneraient *levasset*, leçon qui serait aussi celle de B au corps du texte; nous dirions : B C D ont conservé le texte original espagnol et A l'a remplacé par une leçon alcuinienne que B a reléguée dans la marge. Si, au contraire A C D ont *levasset* et B *elevasset*, nous dirons : A C D ont conservé la leçon originale que B a remplacée par l'alcuinienne. Si, enfin, A C D ont *elevasset* et B *levasset*, rien ne nous empêchera de dire que le manuscrit type X ayant adopté la leçon alcuinienne et rejeté l'originale en marge, c'est là que B a été chercher cette dernière tandis que A C D suivaient la leçon du texte, et ainsi de suite, aussi longtemps qu'il nous plaira. Nous sommes dans le domaine de l'imaginaire : toutes les hypothèses nous sont permises : n'avons-nous pas, en effet, mis à la base même du jeu la supposition que notre manuscrit-type X était un amalgame de toutes les formes possibles ?

Or, c'est précisément là ce qu'a fait M. Rand. D'après lui, la source de tous les manuscrits théodulfiens a été un certain exemplaire qu'il appelle *θ*. Ce manuscrit, perdu, naturellement, représentait le type *théodulfien* authentique; il dérivait au fond d'un manuscrit *espagnol* (= *Span.* Entendez par ce sigle : « a reading found in one or more (*sic*) of the manuscripts of the Spanish group, » or, notre *Tolet* est précisément une branche du groupe espagnol); enfin Théodulfe y avait introduit, soit dans le texte même, soit dans la marge, des corrections empruntées à la recension *alcuinienne*. Ainsi équipé, M. Rand « se met en

route avec l'apparatus » de mes 91 groupes de variantes caractéristiques et il expose :

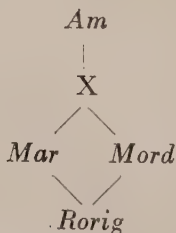
EXOD. 2, 14 : *Hub*, avec *Alc* et *Span*, donne *quid constituit te* (que le lecteur veuille bien lire *quis*, pour être exact), tandis que les autres représentants de θ donnent : *quis constituit te* (lisez plutôt *quis te constituit*, leçon des théodulfiens); l'explication est fort simple : « Ici *Hub* prend la variante *Alc* probablement dans la marge de θ . »

EXOD. 2, 16, les premières mains de *Hub* et *Span* donnent *ad hauriendas aquas*, la seconde main de *Hub* et les autres représentants de θ , ainsi que *Alc* portent : *ad hauriendam aquam*. « Ici θ a adopté *Alc* pour le texte, en rejetant la leçon originale en marge. C'est cette dernière que *Hub* a choisie. »

EXOD. 2, 25 : *Respexit* est la leçon de *Span* et de *Hub*¹, tandis que *Alc Hub*² et les autres représentants de θ portent : *et respexit*. « De nouveau *Hub* refuse de prendre *Alc*. » Et ainsi du reste : quinze pages plus loin nous y sommes encore.

Mais qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que *Alc*, *Theod* et *Tolet* expliquent toutes les variantes, comme je l'ai démontré. Cela ne prouve pas, en soi, qu'il ait existé jamais un manuscrit θ source de toute la famille théodulfienne; cela ne prouve même pas que ce manuscrit θ , avec sa marge, ait des chances d'avoir existé; c'est une pure et vide hypothèse, sans aucun intérêt.

Moi aussi j'ai fait une fois une hypothèse : il s'agissait du rapport de l'*Amiatinus*, des préalcuiniens et des alcuiniens représentés par *Rorig*. De mes précédentes constatations il semblait résulter que l'ordre de ces manuscrits devait être :



La construction est curieuse : j'ai proposé de la vérifier. La

Pierre de touche était le rapport *Am Rorig* : ce rapport ne doit jamais se réaliser contre *Mar Mord*, car il prouverait la fausseté du schéma. En effet, on ne va dans cette construction de *Am* à *Rorig* que par la voie de *Mar* ou par celle de *Mord*, et si *Rorig* et *Am* s'accordaient quelquefois contre *Mar Mord*, c'est que la construction serait fausse. J'ai fait la recherche des rapports : il y avait huit combinaisons possibles, j'ai trouvé pour sept d'entre elles des chiffres comme 5, 6, 7, 11, 15, 38 cas, et pour la huitième, la pierre de touche : *Am Rorig* contre *Mar Mord*, un cas seulement ! C'est une belle preuve, me semble-t-il, et l'imagination ne joue ici aucun rôle. Veut-on savoir comment M. Rand a apprécié ce résultat ? Il s'amuse de ce que, en un autre endroit, j'ai appelé le chiffre 1 un « quasi-zéro » et déclare spirituellement : « d'un quasi-zéro, il ne peut, je le crains fort, sortir qu'un quasi-stemma. » Et donc, il condamne sans plus de façon ma construction. C'est la « règle de fer » sans phrase... pour les autres.

Je ne m'arrêterai pas davantage aux observations de M. Rand ; je constate seulement qu'il n'a rien opposé de sérieux à ma méthode de classement des manuscrits. Cette méthode m'a permis d'aboutir à un canon critique dont deux années de travail et de constatations sur les textes de la Genèse et de l'Exode, aujourd'hui prêts pour l'impression, ont prouvé la justesse. L'accord des trois manuscrits *Am Ottob* et *Tur* ou de deux d'entre eux contre le troisième a donné un texte remarquablement bon et l'apparatus qui l'accompagne permet de voir toujours clairement pour quelle raison une leçon a été choisie plutôt qu'une autre. C'est là à quoi je visais en me donnant pour but une « édition d'une limpidité parfaite » (ce que M. Rand n'a pas manqué de déformer en écrivant : « un texte d'une limpidité parfaite »). Lorsque cette édition aura paru, les préventions, je l'espère, tomberont d'elles-mêmes. Un classement de manuscrits peut paraître juste tant que l'on n'a affaire qu'à des *exempla*, et ne pas résister à l'épreuve de l'établissement du texte. On verra que le nôtre a résisté à cette épreuve. Laissons donc dire ceux qu'une « règle de fer » gêne dans leurs constructions cri-

tiques : une règle, une méthode, des principes, les critiques vraiment dignes de ce nom, comme le consciencieux Jean-Jacques Griesbach dont nous avons lu plus haut la déclaration, les appellent de tous leurs vœux; il n'y a pour les repousser et pour les craindre que les partisans du système des mains libres, les émules de David Schulz.

CHAPITRE TROISIÈME

ESQUISSE D'UNE MÉTHODE POUR LE CLASSEMENT DES MANUSCRITS

De toutes les opérations préliminaires à l'établissement d'un texte, le classement des manuscrits est la plus importante et aussi la plus délicate. Je me propose d'exposer ici plus en détail la méthode suivie dans le *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate* ⁽¹⁾. Cette esquisse est avant tout pratique. Je réserve les explications sur les principes pour les chapitres où je répons à quelques-unes des difficultés qui m'ont été faites.

Les phases du classement sont assez nombreuses. Toutes ne sont pas essentielles. Il faut, après avoir collationné les manuscrits, diviser les variantes en catégories (uniques, rares et multiples). On choisit ensuite parmi les variantes à témoins multiples, celles qui sont aptes à procurer le classement et on constitue, pour les groupes qu'elles forment, un appareil positif. Tout ceci est nécessaire. On peut alors, si le cas le demande, confectionner des fiches comparatives des manuscrits, puis des tableaux de concordance de ces mêmes manuscrits ; puis on délimite les groupes à l'aide des concordances et des variantes à témoins rares et alors reprennent les opérations essentielles : comparaison par groupes de trois ou de plus de trois, établissement du schéma de la généalogie et mise en forme du canon critique pour l'établissement du texte.

Une question préalable est celle de savoir quelle est l'étendue de texte sur lequel il faut faire porter les collations destinées à procurer le classement. Si l'ouvrage ou le morceau à éditer ne sont pas longs on prendra tout le texte. Sinon on choisira,

(1) Paris, 1922 ; voyez surtout les pp. 209-249.

suivant l'importance de l'ouvrage, deux, trois, quatre morceaux d'une certaine longueur et, sur ces morceaux, on collationnera le plus de manuscrits possible. Le classement terminé on ne retiendra pour la collation du texte entier que les exemplaires dont on aura constaté l'utilité.

1.) COLLATION DES MANUSCRITS

Il n'y a guère qu'une remarque à faire sur la collation des manuscrits, mais elle est essentielle. La collation doit être aussi exacte et aussi complète que possible, sur une base invariable, cela va de soi. Il n'y a généralement pas lieu de prendre les particularités orthographiques des manuscrits récents, mais tout le reste : différences de formes, inversions, omissions, ratures, variétés de mains, doit être patiemment relevé. On s'exposerait aux plus graves mécomptes en cherchant à discerner du premier coup les variantes *utiles* et celles qui ne le sont pas. On n'est sûr de l'inutilité d'une variante que lorsque l'on a l'apparat complet sous les yeux. En tout cas, pour appliquer notre méthode la plus rigoureuse exactitude est nécessaire, car lorsque nous constituons l'apparat positif nous attribuons la leçon du texte qui a servi de base à tout manuscrit qui n'a pas de variante relevée sur cette leçon. On voit combien d'erreurs engendrerait une collation incomplète.

Il est toujours fort dangereux de recopier les collations ou de transposer les indications concernant les manuscrits en changeant les lettres qui les désignent. Il y aura, par suite, grand intérêt à exécuter du premier coup des collations définitives et il faudra, pour cela, lorsque les manuscrits seront assez nombreux, s'ingénier à trouver quelque format de papier ou quelque système qui permette de relever toutes les variantes d'un même passage sur la même feuille. Quant aux sigles des manuscrits, il est désirable qu'ils soient choisis définitivement du premier coup et qu'ils demeurent immuables : si le classement de nombreux manuscrits amène par la suite à adopter des sigles généraux pour désigner des familles, on pourra, par exemple, attri-

buer des caractères grecs à ces familles et transformer la lettre primitivement choisie pour le manuscrit, en un exposant; de cette manière on évitera les transpositions, et les erreurs dont celles-ci sont presque toujours cause.

2.) DIVISION DES VARIANTES

EN VARIANTES A TÉMOINS UNIQUE, RARES ET MULTIPLES

Lorsque les variantes sont recueillies, rien n'est plus facile que de faire la différence entre celles qui n'ont qu'un témoin et les autres. Les variantes à témoin unique sont inutiles pour le classement, mais elles pourront servir plus tard pour caractériser le manuscrit qui les contient.

La qualification de variante à témoins rares n'a pas toujours l'occasion d'être appliquée, car lorsque les manuscrits à comparer sont peu nombreux, il n'y a pas lieu de faire de relevé spécial pour cette catégorie. Mais si les manuscrits sont nombreux, et une douzaine est déjà un nombre, à plus forte raison quinze ou vingt, on fera bien de relever à part toutes les leçons qui n'ont, suivant le nombre total des manuscrits, que deux, trois ou quatre témoins. On ne craindra pas de prendre la peine d'en dresser une liste : c'est un travail qui parfois est bien vite payé. Par exemple on relève :

1. 2. *fuisse* A G P X
3. *erunt* B L
4. *domino* P X
7. *metentium post terga* M O
8. *effugerint* A G P X

Il est évident que A G P X forment groupe et c'est déjà un résultat acquis. Le relevé des variantes à témoins rares a pour objet de faire connaître ces groupes. Il débarrasse aussi l'apparat positif, dont il sera question plus loin, d'une foule de cas sur lesquels les manuscrits seraient presque tous d'accord.

Quand, au contraire, une variante a, suivant le nombre des manuscrits à comparer, plus de trois, ou quatre, ou cinq

témoins, elle mérite déjà le nom de variante à témoins multiples et elle peut entrer dans un groupe caractéristique destiné à procurer le classement. Notons cependant que si, dans un texte à 20 manuscrits, nous trouvons une variante qui a pour elle 16 ou 17 témoins, elle cesse d'être une variante à témoins multiples; c'est la leçon du texte-base qui devient une variante à témoins rares, trois ou quatre, suivant le nombre des manuscrits qui n'avaient pas fourni de variante en cet endroit.

3). CHOIX DES VARIANTES CARACTÉRISTIQUES

A TÉMOINS MULTIPLES

C'est sur les variantes à témoins multiples que nous classons les manuscrits, mais toutes ne sont pas aptes à procurer le classement et l'esprit critique de chacun doit s'exercer ici de la manière appropriée aux divers cas que présentent les textes à éditer.

D'une façon générale, il n'y a pas lieu de retenir, pour les faire servir au classement, les variantes qui sont purement orthographiques, comme *reperit* et *repperit*; ni celles qui proviennent d'une mauvaise prononciation du dictateur, comme *tepidae* pour *debitae*, fautes souvent trop grossières pour n'avoir pas aussitôt attiré l'attention des copistes.

On laissera généralement aussi de côté les variantes provenant de la permutation du *b* et du *v* comme *levavit* pour *levabit*; de même celles qui proviennent de l'oubli du trait superposé à la voyelle pour signifier *m*.

Le cas des noms propres doit être traité avec beaucoup de prudence. Certains donneront d'excellents éléments de classement, d'autres troubleront toute la recherche. La question à se poser est toujours celle de savoir si le nom dont il s'agit a pu provoquer les corrections personnelles des copistes. Tous connaissent, par exemple, *Israhel* ou *Abraham* et avaient probablement en tête quelque idée sur la façon d'écrire ces noms. Si tel est le cas, il faut écarter les variantes portant sur le nom propre, comme inaptes au classement.

Les interpolations, les omissions, les variantes très notables

au point de vue de l'histoire, du dogme ou de quelque autre catégorie de connaissances généralement répandues, doivent être écartées dans la plupart des cas, toujours parce qu'elles attirent l'attention des copistes. Encore une fois, rien n'empêche de noter à part la façon dont les manuscrits se divisent sur ces points spéciaux, mais, dans le choix des variantes à retenir pour classer les manuscrits, il ne faut garder que les particularités sans intérêt pour les copistes.

Une série comme *pauxillum*, *paxillum*, *pusillum*, *pauxillulum* est à écarter aussi, car la multiplicité des formes montre que les copistes hésitaient devant le mot et, par suite, étaient portés à le corriger.

Ces assez nombreuses causes d'exclusion n'empêcheront pas de trouver dans la grande majorité des textes toute une série de variantes aptes à procurer le classement des manuscrits : si leur nombre était trop grand, il faudrait faire une sélection en donnant la préférence à celles sur lesquelles les manuscrits se divisent par parties plus égales. Suivant la longueur des textes, 20, 25, 50, 80 variantes caractéristiques doivent largement suffire pour faire un classement. Une fois choisies il faut les disposer sous forme d'apparat positif.

4). CONSTITUTION DE L'APPARAT POSITIF POUR LES GROUPES CARACTÉRISTIQUES

Comme nous l'avons déjà expliqué avec insistance à plusieurs reprises, notre méthode est au service de la critique de l'archétype : elle vise à reconstituer celui-ci à l'aide de la tradition manuscrite qui dérive de lui ; elle ignore la notion de « faute » qui découle nécessairement de l'idée que l'on se fait de l'original ; elle ne connaît que des formes diverses présentées par les divers manuscrits ; il n'y a pour elle ni bonnes ni mauvaises leçons, et si nous nous servons du terme « variante », c'est parce qu'il n'est pas nécessairement lié à l'idée de faute. Lors donc que nous avons déterminé la série des points de notre texte sur lesquels les manuscrits présentent des différences, aptes

à procurer le classement, nous devons établir pour chaque point non seulement la liste de toutes les formes en conflit, mais aussi pour chacune de celles-ci la liste de tous les manuscrits qui en témoignent. C'est là ce que nous appelons constituer un appareil positif, par opposition aux appareils négatifs dans lesquels on donne uniquement l'indication des manuscrits portant une leçon différente de celle du texte-base. Comme on le verra plus loin, un appareil négatif ne se prêterait aucunement aux opérations de notre méthode; la constitution de l'appareil positif est chez elle un point essentiel.

Pour établir un appareil positif il faut d'abord inscrire les diverses formes en conflit, c'est-à-dire celle du texte-base et les variantes; puis, auprès des variantes on aligne les sigles des manuscrits où elles se trouvent. On obtient ainsi, par exemple :

1. *diram* (*leçon du texte-base*)
 duram B D H K L M O P
 duras N

Supposons que la tradition de ce texte se compose de 16 manuscrits désignés par les lettres de l'alphabet, de A à P, il reste sept témoins qui n'ont pas donné de variantes et qui, par conséquent, portent la leçon du texte-base; ce sont les manuscrits A C E F G I J; nous les inscrirons à la suite de *diram* et notre appareil positif pour ce groupe sera :

- 1.) *diram* A C E F G I J
 duram B D H K L M O P
 duras N

On voit combien il était important que les collations fussent très exactes car si F, par exemple, portait *duras* comme N, le fait que cette variante n'a pas été relevée l'amène à passer pour un témoin de *diram*; il n'y a plus seulement omission d'une variante, il y a fausse indication d'une autre forme. Pour cette raison, si l'on a les manuscrits ou leur photographie sous la main, on fera toujours bien de revoir sur les originaux l'appareil positif après sa confection. Qu'on ne s'étonne pas et qu'on ne se décou-

rage pas devant cet effort d'exactitude à faire dans la collation. Il s'agit de forger un instrument de précision : autant il sera utile s'il est exact, autant il sera dangereux s'il est faux. La critique a un terrible ennemi dans l'à peu près.

Lorsque l'on aura fait cette opération pour tous les groupes de variantes successivement, on aura un appareil positif complet se composant, suivant les cas, de 15, 20, 25 ou 50 groupes, tous numérotés progressivement de 1 à 15, 20, 25 ou 50. C'est sur cet appareil que l'on fera désormais toutes les recherches nécessaires pour les comparaisons des manuscrits soit par groupes de trois, soit par groupes de 2, soit par groupes d'un nombre quelconque comprenant, par exemple, tous les représentants d'une famille.

Il faut reconnaître que ces recherches seraient un peu longues, si on les exécutait sur le texte de l'apparat disposé comme il vient d'être dit ; mais voici un procédé matériel très simple pour abréger et faciliter ces recherches.

5.) CONFECTION DES FICHES COMPARATIVES DES MANUSCRITS

Les savants qui s'occupent de sciences pures et de sciences physiques ou naturelles se font gloire de doter leurs sciences d'instruments de précision toujours plus perfectionnés, destinés à rendre plus faciles et plus exactes leurs recherches. Pourquoi ne chercherait-on pas à rendre plus faciles et plus sûres les opérations de la critique, et en particulier les comparaisons qui, au fond, sont toute la critique ? Voici le moyen d'établir un jeu de fiches comparatives des manuscrits qui facilitera singulièrement la tâche de leur comparaison, en vue du classement.

Lorsque votre appareil positif sera établi, soulignez d'un trait rouge, par exemple, les sigles des témoins de la première forme de chaque groupe, puis d'un trait bleu les témoins de la seconde forme et, s'il y a trois formes, passez sous la troisième un crayon noir ; vous obtenez quelque chose comme ce qui suit, où au lieu de souligner avec des couleurs nous employons des caractères différents :

1. *elevasset* A G O C X T E B M
levasset D N
2. *prope* A G D X N
propter O C T E B M
3. *tabernaculi* G D X T M N
tab. sui A O C E B
4. *lavate* A G O C D T N
laventur X E B M
5. *ponamque* C E B M
ponam A G O D X T N

Prenez alors une feuille de papier fort ou de bristol de grandeur suffisante et tracez-y des lignes horizontales en nombre correspondant à celui des groupes de variantes, et des lignes verticales en nombre correspondant à celui des manuscrits à comparer; vous obtiendrez ainsi un tableau dont les colonnes et les interlignes devront avoir la largeur d'une règle à tracer un peu forte. Vous inscrirez les sigles des manuscrits en tête de chacune des colonnes verticales, et les chiffres correspondant à chacun des groupes de variantes dans la première colonne à gauche à partir de la seconde ligne. Reprenez alors votre appareil critique et, à chacune des lignes correspondant aux groupes de variantes, mettez un point rouge très gros dans les colonnes verticales correspondant aux manuscrits soulignés en rouge, puis un point bleu dans les colonnes des manuscrits soulignés en bleu. (Dans l'impression nous employons un rond et une croix.) Si vous avez trois groupes, mettez un point noir pour le troisième groupe. Le résultat sera le tableau suivant dans lequel vous aurez une transcription schématique, parfaitement exacte, des rapports de vos manuscrits sur chacun des groupes de variantes. Tous ceux qui, au premier groupe, ont *elevasset* ont un point rouge ou un rond, tous ceux qui ont *levasset* ont un point bleu ou une croix et ainsi de suite :

	A	G	O	C	D	X	T	E	B	M	N			
1	O	O	O	O	+	O	O	O	O	O	+			
2	O	O	+	+	O	O	+	+	+	+	O			
3	+	O	+	+	O	O	O	+	+	O	O			
4	O	O	O	O	O	+	O	+	+	+	O			
5	+	+	+	O	+	+	+	O	O	O	+			
6														
7														
8														

Découpez maintenant votre tableau dans le sens des lignes verticales et vous aurez un jeu de fiches qui vous permettra de comparer entre eux, en les rapprochant, n'importe quels manuscrits, soit par deux, soit par trois, soit par groupes considérables. Dans ces comparaisons vous ne vous préoccuperez ni des couleurs ni des croix ou des ronds, mais seulement des concordances et des discordances. Ainsi, dans le tableau ci-dessus les deux manuscrits O et C concorderont aussi bien aux lignes 2 et 3 qu'aux lignes 1 et 4; c'est seulement à la ligne 5 qu'ils seront en désaccord.

Une particularité très importante de la confection de ce tableau est le signe distinctif des isolés. Lorsqu'un manuscrit est seul à donner une leçon, il faut inscrire dans sa colonne, à la ligne correspondante, un signe bien visible différent des autres. Comme nous le dirons plus loin, ce signe avertira qu'il ne faut pas, à cette ligne-là, faire de comparaison entre lui et les autres manuscrits, car le résultat général pourrait en être faussé. Ainsi, dans les cas suivants, les manuscrits O et G devraient recevoir le signe en question :

9. surrexissent A G D T E B M N; consurrexissent O;
exissent C X

16. et dixit E B; dixit A G² O C D X T M N; om. G¹.

Nous sommes maintenant en possession de notre outil; grâce à lui nous travaillerons rapidement et sûrement et les comparaisons que nous aurons à faire deviendront une sorte de jeu.

6.) ÉTABLISSEMENT DU TABLEAU DE CONCORDANCE DES MANUSCRITS

Le premier usage que nous pourrons faire de nos fiches de comparaison sera l'établissement d'un tableau de concordance des manuscrits entre eux. Ce tableau n'est pas absolument nécessaire; mais si nous prenons la peine de le faire, il nous donnera des renseignements très utiles. Il s'agit de savoir et de noter combien de fois A, puis G, puis O etc... concordent avec chacun des autres manuscrits.

Pour faire ces constatations, nous dressons un nouveau tableau à colonnes horizontales et verticales, du type de la table de Pythagore, dans lequel nous inscrivons et les sigles de nos manuscrits et les chiffres de leurs concordances. Ces dernières se constatent en rapprochant successivement de la fiche du manuscrit A celles des manuscrits G O C D X T E B M N, puis de G les fiches O C D X T E B M N, puis de O celles de C D X T E B M N etc... Le résultat est un tableau comme le suivant où nous ne considérons que les 5 rapports consignés plus haut et où nous n'inscrirons dans le cas présent que les premiers chiffres, comme exemples :

	A	G	O	C	D	X	T	E	B	M	N
A	+	4	4	3	3	3	3	2	2	1	3
G	4	+	3	2							
O	4	3	+								
C	3	2									
D	3										
X	3										
T	3										
E	2										
B	2										
M	1										
N	3										

En continuant la statistique on obtient la table complète. Il va de soi que, dans cet exemple, les concordances ne portant que sur 5 cas ne peuvent pas être utiles, mais lorsqu'elles portent sur l'ensemble des groupes relevés dans un appareil positif, elles représentent très exactement l'ordre dans lequel les manuscrits se rapprochent ou s'éloignent d'un manuscrit donné. Ainsi, dans l'exemple théorique de la p. 228 du *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*, les concordances des manuscrits B H K X F G O P Q R T Y Z avec les manuscrits B H O R sont les suivantes :

B	H	O	R
H — 51	B — 51	P — 44	Y — 40
K — 46	K — 49	Q — 42	Z — 39
X — 41	X — 44	B — 41	Q — 39
O — 41	O — 38	H — 38	P — 38
G — 36	G — 33	G — 36	F — 37
P — 35	P — 32	K — 34	G — 32
Q — 34	Q — 32	F — 33	T — 32
F — 34	F — 31	R — 31	O — 31
R — 24	R — 23	X — 31	B — 24
T — 23	T — 20	T — 27	H — 23
Y — 21	Y — 19	Y — 25	K — 20
Z — 19	Z — 17	Z — 25	X — 20

On voit du premier coup d'œil que B et R, par exemple, sont aux antipodes l'un de l'autre; B H au contraire sont très voisins et leurs rapports communs sont absolument parallèles; la situation de O n'apparaît pas aussi claire, mais d'autres comparaisons avec P et Q par exemple, l'éclairciront très probablement. Ainsi prenons-nous une idée du point de la tradition sur lequel, pour chaque manuscrit à examiner, il faut commencer les comparaisons.

7.) DÉLIMITATION DES GROUPES PAR LES CONCORDANCES ET LES VARIANTES A TÉMOINS RARES

Dans l'exemple que nous venons de donner en dernier lieu, nous avons vu que B et H étaient voisins; tous deux présentent la série de concordances décroissantes: B H K X O G P Q etc... Sans doute ils forment groupe à eux deux. Mais peut-être le groupe s'étend-t-il aussi à K X O P Q etc...? L'examen des concordances de O nous fixe à ce sujet. En effet, au lieu d'avoir encore O H B K X P Q etc..., nous avons O P Q B H etc... C'est l'indice d'une division des groupes: le premier doit se composer de B H K X et le second de O P Q. Ces déduc-

tions ne donnent qu'un résultat approximatif; aussi bien n'est-ce pas à elles que nous demandons notre classement; nous ne tirons de ces rapports de concordance que des indications, mais ces indications sont très importantes.

Beaucoup plus nettes sont les délimitations de groupes fournies par les variantes à témoins rares. Là nous voyons un certain nombre de sigles se répéter les uns auprès des autres, dans des cas où la variante sur laquelle on les trouve n'a qu'un petit nombre de témoins. Cette répétition est la preuve de rapports entre les manuscrits en question et elle est le meilleur indice de l'existence d'une famille.

Ainsi avons-nous vu, pour les manuscrits de la Vulgate, le groupe italien se dessiner avec une précision extraordinaire :

GEN. XVIII, 2, *oculos + suos* 515 Ital Caec Bovin Hisp ⁽¹⁾

5, *transibitis + viam vestram* Hist 515 Ital
Caec Bovin Hisp Ambros

13, *uxor tua Sara* 515 Ital Bovin Hisp Ambros

15, *timore] terrore* Mord Vall Zur 11514 Abi
Caec Bovin Hisp Ambros

20, *dixitque + Abrahæ* 515 Mazarin Ital Caec
Bovin Hisp Ambros

26, *omnem locum* Ital Bovin Leg 7634

28, *quingenta quinque* Ital Hisp Ambros

29, *+ ait rursum* Ital Bovin Hisp Ambros

Après avoir ainsi recueilli une vingtaine de ces variantes il a été extrêmement facile de constater que le groupe italien se composait des manuscrits *Ital Caec Bovin Hisp* 515 et *Ambros*. C'est de cette manière qu'ont été délimitées toutes les familles des manuscrits de la Vulgate et dire, comme on l'a fait, qu'ils ont été classés uniquement sur les 91 variantes caractéristiques, c'est commettre une grave inexactitude. Les variantes caractéristiques ont servi à classer les manuscrits dans l'intérieur des familles et les familles entre elles, grâce aux comparaisons par groupes de trois dont nous allons maintenant nous occuper.

(¹) Ces abréviations désignent les manuscrits décrits dans le *Mémoire sur la Vulgate*, tels que le *Casinensis* 515, le *Vat. lat.* 10510 provenant de Bovino etc.

8.) COMPARAISON DES MANUSCRITS PAR GROUPES DE TROIS

Il a été montré plus haut (p. 45) comment, dans tout classement de manuscrits, la recherche des intermédiaires était l'opération essentielle et comment la comparaison par trois était le moyen de trouver ces intermédiaires. Nous reviendrons plus loin sur ces principes : nous nous contentons ici d'expliquer le fonctionnement de la comparaison.

Quels manuscrits faut-il choisir pour les comparer? Il faut prendre ceux que les tableaux de concordances par deux et les variantes à témoins rares ont fait apparaître comme voisins les uns des autres. Et comment dresser la liste des comparaisons à faire pour épuiser toutes les possibilités d'un groupe? Voici cette liste pour un groupe de huit manuscrits : A B C D E F G H; les comparaisons possibles y sont au nombre de 56 :

A B C

» » D

» » E

» » F

» » G

» » H

A C D B C D

» » E » » E

» » F » » F

» » G » » G

» » H » » H

A D E B D E C D E

» » F » » F » » F

» » G » » G » » G

» » H » » H » » H

A E F B E F C E F D E F

» » G » » G » » G » » G

» » H » » H » » H » » H

A F G B F G C F G D F G E F G

» » H » » H » » H » » H » » H

A G H B G H C G H D G H E G H F G H

Comme on le voit, nous épuisons successivement toutes les possibilités de comparaisons de A, puis celles de B que nous commençons par B C D car si nous reprenions à B A C nous retomberions dans le même cas que A B C. Pratiquement, on écrit la série des sigles en la courbant à angle droit après la troisième lettre, et à la fin de la série, on recommence en supprimant la seconde lettre.

Que l'on n'objecte pas qu'il y a trop d'opérations à faire. Tout d'abord, ces opérations, grâce aux fiches dont nous avons montré le rôle plus haut, s'exécutent avec une très grande rapidité. Mais, dans la pratique, jamais on n'a à les faire toutes, car les variantes à témoins rares donnent, sur les groupes, des indications qui permettent de trouver les intermédiaires bien avant d'avoir épuisé toutes les comparaisons possibles. D'ailleurs, ce n'est pas notre méthode qui multiplie les comparaisons : c'est la nature même des rapports des manuscrits entre eux qui crée cette complexité que la méthode ne fait que révéler, en même temps qu'elle donne le moyen de la vaincre.

On sait que la comparaison par trois donne lieu à cinq possibilités : accord total des trois termes, désaccord total, accord du premier et du second termes contre le troisième, du premier et du troisième contre le second, du second et du troisième contre le premier. Dans la comparaison des manuscrits en vue de la recherche de l'intermédiaire et de la construction du schéma généalogique, l'accord total et le désaccord total ne fournissent pas d'indications utiles, tandis que les trois accords partiels révèlent l'intermédiaire qui est le but de la recherche. Nous ne considérons donc que ces accords partiels et la formule que nous employons pour en recueillir la statistique est la suivante, dans laquelle nous donnons au signe $>$ la signification *contre*, en tournant sa pointe vers le terme isolé. Nous la lisons donc : B C contre A — A C contre B — A B contre C :

$$\begin{array}{l} A < B \quad C = \\ A > B < C = \\ A \quad B > C = \end{array}$$

A la suite de chaque terme nous avons ajouté le signe = et ainsi notre formule attend l'indication des résultats de la comparaison des trois manuscrits A B et C. Cette comparaison nous la faisons avec une grande facilité grâce à nos fiches représentant ces manuscrits. Nous disposons celles-ci l'une auprès de l'autre exactement dans l'ordre de la formule : soit A, puis B, puis C et nous plaçons à gauche la fiche qui porte les numéros d'ordre des variantes :

	A	B	C
1	O	O	+
2	O	+	O
3	O	O	O
4	+	+	+
5	O	+	O
6	+	+	O
7	O	O	+
8			
9			

On voit immédiatement que, pour la première variante, A et B sont d'accord contre C; nous inscrivons le N^o 1 à la suite du troisième cas de la formule. A la variante 2, A et C sont d'accord contre B, c'est le second cas. Aux variantes 3 et 4 les trois manuscrits sont d'accord, nous n'avons rien à inscrire. A la variante 5, A et C sont de nouveau d'accord contre B, nous inscrivons le N^o 5 au second cas. Aux variantes 6 et 7, A et B sont d'accord contre C; nous inscrivons les N^{os} 6 et 7 au troisième cas. Notre formule devient donc :

$$\begin{aligned} A < B & \quad C = \\ A > B < C & = 2, 5, \\ A & \quad B > C = 1, 6, 7 \end{aligned}$$

Lorsque nous aurons terminé la comparaison qui portera sur les 15, 20, 50 variantes caractéristiques ou plus, nous ferons le total des variantes inscrites à la suite de chaque cas et nous l'inscrirons à son tour. Nous constaterons alors le résultat.

Si nous avons un zéro à l'un des totaux, c'est que le manuscrit qui, dans la formule, se trouve isolé à ce cas, est intermédiaire entre les deux autres ⁽¹⁾. Ainsi, à supposer que la comparaison A B C se soit poursuivie de manière à aboutir à ce résultat :

$$\begin{aligned} A < B & \quad C = & = 0 \\ A > B < C & = 2, 5, 9, 10, 11, 19, 23, 24, 27, 30 = 10 \\ A & \quad B > C = 1, 6, 7, 12, 15, 22, 26 & = 7 \end{aligned}$$

nous devons conclure que A est intermédiaire entre B et C. Si au contraire nous avons au total :

$$\begin{aligned} A < B & \quad C = 15 \\ A > B < C & = 10 \\ A & \quad B > C = 7 \end{aligned}$$

nous n'aurons qu'à poursuivre patiemment les opérations de comparaison sur d'autres groupes de trois.

Si nous avons au résultat :

$$\begin{aligned} A < B & \quad C = 0 \\ A > B < C & = 0 \\ A & \quad B > C = 15 \end{aligned}$$

cela voudrait dire que les manuscrits A et B ne présentent entre eux aucune différence. Un résultat voisin tel que :

$$\begin{aligned} A < B & \quad C = 1 \\ A > B < C & = 2 \\ A & \quad B > C = 15 \end{aligned}$$

⁽¹⁾ Ce principe a été établi, *Mémoire*, p. 211-212. Voyez aussi plus haut, pp. 45 et suiv.

aurait à peu près la même signification : il voudrait dire que les manuscrits A et B sont extrêmement voisins l'un de l'autre, alors que C s'éloigne d'eux notablement.

Un point qu'il importe de ne pas oublier dans la comparaison des manuscrits par trois c'est que les « isolés », si on les admettait, troubleraient les résultats. Si donc, on a adopté, par exemple, le signe $\times$ pour indiquer le cas où, dans le groupe des variantes caractéristiques, un des manuscrits est le seul témoin d'une forme, il faudra se bien garder d'inscrire cette variante à l'un des trois cas de la formule, car, à supposer qu'elle se trouve dans le manuscrit intermédiaire, elle ferait croire à une concordance des deux autres contre lui ou plutôt contre le type qu'il représente et empêcherait d'obtenir le zéro. L'expérience montre que le cas est assez rare, néanmoins il ne faut pas le perdre de vue. Ainsi dans le cas des trois fiches comparatives suivantes :

	G	L	W
1	+	O	O
2	+	$\times$	+
3	O	O	O
4	O	O	$\times$
5	+	O	O
6	O	O	+
7			

il ne faudrait rien inscrire pour les variantes 2 et 4, comme on n'a rien inscrit pour la variante 3.

Avec un peu d'habitude on fait les comparaisons des manuscrits par trois avec une très grande rapidité, si facilement même que l'on est exposé à des erreurs. Il est bon de toujours

revoir deux fois la même comparaison lorsque les chiffres du total sont rapprochés du zéro.

9.) COMPARAISON DES MANUSCRITS PAR GROUPES DE PLUS DE TROIS, DANS L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE

Lorsque les variantes à témoins rares ont délimité une famille de manuscrits, on peut faire porter la comparaison sur tous les manuscrits de la famille pour trouver la place de l'un d'entre eux. Mais il faut avertir tout de suite que cette comparaison ne donne de résultat vraiment intéressant que lorsqu'il s'agit d'un manuscrit qui se place à l'une des extrémités de la tradition, soit en tête, soit à la fin de la lignée des manuscrits conservés.

Pour faire cette comparaison, on rapproche toutes les fiches des manuscrits de la famille considérée et on examine les quatre cas suivants :

1) Le manuscrit X est d'accord avec tous les autres. On inscrit les numéros des variantes où ce cas se présente.

2) Le manuscrit X est d'accord avec presque tous les autres, sauf tel ou tel. On inscrit les numéros des variantes et, auprès de chacun, d'eux le sigle du ou des manuscrits qui, dans ce cas, diffèrent de X.

3) Le manuscrit X est en désaccord avec tous les autres. On inscrit les numéros des variantes.

4) Enfin, le manuscrit X est en désaccord avec presque tous les autres, sauf tel ou tel avec lequel il s'accorde. On inscrit le sigle de ce ou de ces manuscrits auprès du numéro de la variante.

Si aux cas 2 et 4 on constate que le manuscrit X s'accorde un certain nombre de fois avec une bonne partie des autres manuscrits de la famille, contre une autre partie assez considérable des manuscrits, cela veut dire que X se place quelque part au centre de la tradition, et la comparaison n'a pas donné de résultat utile ; mais si, à ces mêmes cas 2 et 4, on voit apparaître un ou deux manuscrits seulement et si l'un de ces

manuscripts figure à diverses reprises aussi bien au deuxième qu'au quatrième cas, cela veut dire tout d'abord que X se place à l'une des extrémités de la tradition et ensuite qu'il est intermédiaire entre le manuscrit signalé aux cas 2 et 4 et le reste des manuscrits.

Rien n'est plus facile à expliquer. Si nous avons une famille dont les manuscrits se succèdent dans l'ordre :



il y aura des cas où B sera d'accord avec tous les autres (1) et d'autres cas où il aura ses leçons propres (3). Mais il y en aura d'autres aussi où il s'accordera avec la partie inférieure de la famille contre A (2), ou avec A contre le reste de la famille (4).

Encore une fois, cette méthode de comparaison ne donne de résultat net que lorsqu'il s'agit de manuscrits situés aux extrémités de la tradition, mais on ne perdra pas son temps en faisant quelques essais dans sa direction. L'examen d'ensemble qu'elle requiert donne toujours quelques indications intéressantes sur la situation des divers manuscrits dans l'intérieur de la famille à laquelle ils appartiennent.

10) ÉTABLISSEMENT DU SCHÉMA GÉNÉALOGIQUE

Un tableau généalogique s'appelle en latin un *stemma*; le mot n'a pas passé dans la langue française; c'est pourquoi nous donnons ici à la figure qui résume les rapports des manuscrits entre eux le nom de *schéma* dont c'est le sens.

L'établissement du *schéma* est incontestablement l'opération

la plus importante du classement des manuscrits. Je dois dire tout de suite que cette opération échappe en grande partie aux procédés de statistique employés jusqu'ici pour faire nos comparaisons et en noter les résultats. Notre méthode est apte à rechercher les intermédiaires : elle permet de les trouver ; elle ne montre pas dans quelle direction se portent les termes extrêmes de la comparaison.

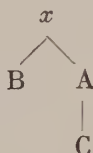
Nous avons obtenu, par exemple, un résultat comme celui-ci :

$$\begin{array}{l} A < B \quad C = 0 \\ A > B < C = 10 \\ A \quad B > C = 15 \end{array}$$

nous savons que A est intermédiaire entre B et C ; nous ne savons pas si la construction à adopter doit être



ou même



C'est affaire à la critique interne, ou à quelque constatation matérielle, de nous fixer sur ce point et de nous obliger à mettre en tête B ou C ou A ou même x .

Mais, ceci une fois admis, nous pouvons demander à notre méthode quelque lumière sur l'établissement du schéma.

Tout d'abord, si dès le premier ou les premiers groupes de manuscrits, on a trouvé le sens à donner à la figure obtenue, si, par exemple, il est établi que A est la source commune de B et de C :



il va de soi que toutes les autres constructions dépendront de celle-là et que si l'on trouve que C est intermédiaire entre A et un manuscrit D, la figure à adopter sera nécessairement



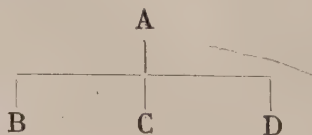
Il a aussi été montré dans le *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*⁽¹⁾ que le fait, pour un manuscrit, d'être reconnu comme intermédiaire entre plusieurs groupes de deux autres manuscrits, le place dans la position d'archétype, soit primaire soit secondaire, de ces groupes de manuscrits. Ainsi, si on a obtenu les résultats :

$$\begin{array}{ll} A < B & C = 0 \\ A > B < C & = 10 \\ A & B > C = 15 \end{array}$$

$$\begin{array}{ll} A < C & D = 0 \\ A > C < D & = 20 \\ A & C > D = 15 \end{array}$$

$$\begin{array}{ll} A < B & D = 0 \\ A > B < D & = 5 \\ A & B > D = 10 \end{array}$$

la construction d'ensemble sera



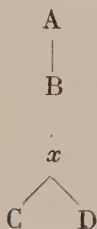
⁽¹⁾ pp. 210-220.

Mais c'est là un cas très rare. D'ordinaire l'archétype est perdu et c'est précisément sa disparition qui cause en grande partie la difficulté du classement définitif.

La lacune peut se produire dans l'intérieur même d'une famille, en d'autres termes, un archétype secondaire peut faire défaut. Par exemple, B est intermédiaire entre A et C, puis entre A et D, et, cependant C D s'accordent contre B :

$$\begin{array}{ll} B < C & D = 5 \\ B > C < D & = 10 \\ B & C > D = 15 \end{array}$$

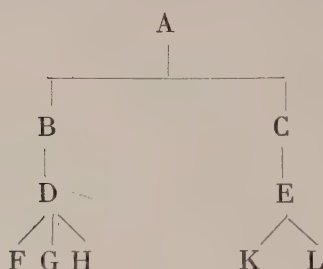
Il faut alors essayer la construction conjecturale :



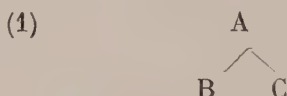
Cette figure explique les accords C D contre B par l'*x* intermédiaire. Pour qu'elle devienne définitive, il faudra que, toutes les fois où C D sont d'accord contre B, ils le soient aussi contre A.

Mais c'est surtout en tête des traditions que doit se placer l'archétype manquant et la question se pose de savoir si on a affaire à une, à deux ou à trois familles.

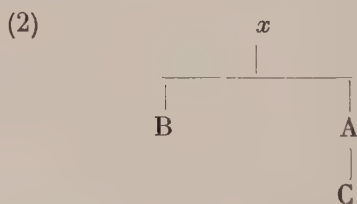
La partie inférieure de la tradition, je suppose, se divise nettement en deux groupes et ces deux groupes aboutissent dans leur partie supérieure à un manuscrit unique :



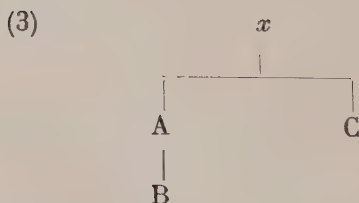
On a adopté la figure :



parce que A était intermédiaire entre B et C; mais si la construction réelle était



ou bien



le manuscrit A serait encore intermédiaire entre B et C. Or, dans le premier cas (1) on aurait une seule famille avec archétype connu, et dans les autres (2 et 3) deux familles avec archétype perdu. Comment choisir entre les deux?

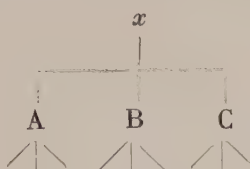
C'est ici qu'il faut recourir aux fautes communes que nous avons écartées au début de nos recherches. Si la figure (2) est la bonne, nous devons avoir dans A C des fautes communes

en nombre assez grand pour que les leçons de B ne puissent pas être interprétées comme de simples corrections de l'archétype fautif. Si c'est la figure (3) qui doit être préférée, c'est du côté de A B que se produiront les accords sur les leçons fautives. Si, au contraire, c'est la figure (1) qui représente la réalité, les leçons de A devront expliquer les déformations de C et de B.

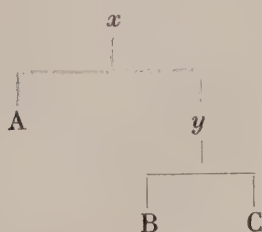
Il y a un autre argument encore qui devra venir corroborer le précédent. Si la figure (2) est la bonne, le nombre des accords de A et de C, non plus seulement sur les passages fautifs, mais pour l'ensemble des leçons, devra l'emporter sur le nombre des accords de A B, et si c'est la figure (3) qui doit être préférée, cet accord plus fréquent se produira entre A et B.

Les principes de solution seront les mêmes lorsque les constructions de détail auront abouti à trois rameaux. Dans ce cas, la question sera de savoir quelle est celle des quatre figures suivantes qui devra être adoptée :

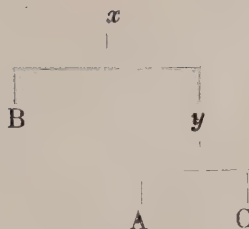
(1)



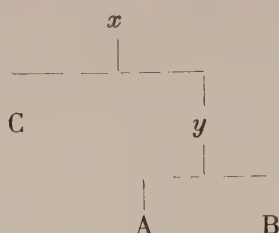
(2)



(3)



(4)



Là encore il faudra rechercher s'il y a un certain nombre de fautes communes à B et à C (fig. 2), ou à A C (fig. 3), ou à A B (fig. 4). La figure à adopter devra aussi rendre compte du plus ou moins grand nombre des accords des manuscrits sur les passages non fautifs; c'est-à-dire que dans la figure (2) les accords de B C devront l'emporter sur ceux de A B et de A C et ainsi des autres figures, du moins en règle générale, et ceci demande quelques explications.

Supposons qu'un certain archétype A a été copié par trois manuscrits B C D :



Le manuscrit B a introduit 7 variantes; le manuscrit C en a introduit 8; le manuscrit D également 8. Nous supposons, pour ne pas trop compliquer le problème, et aussi parce que c'est ainsi que les choses se passent dans la réalité, que ces variantes ne portent pas sur les mêmes mots du texte. Si nous comparons entre eux les trois manuscrits B C et D, nous obtenons le résultat suivant :

$$\begin{array}{rcl}
 B < C & D = 7 \\
 B > C < D = 8 \\
 B & C > D = 8
 \end{array}$$

Les deux manuscrits C et D s'accordent entre eux (et avec A) contre B, les 7 fois que B se sépare de A; les manuscrits B

et D s'accordent entre eux (et avec A) contre C, les 8 fois que C se sépare de A; enfin, les manuscrits B et C s'accordent entre eux (et avec A) contre D, les 8 fois que D se sépare de A.

Ajoutons maintenant un anneau à la tradition et supposons que le manuscrit D a été copié à son tour par F qui ajoute 7 variantes et par G qui en ajoute 8. La figure sera :



Si nous comparons B F et G le résultat de la comparaison sera :

$$B < F \quad G = 15$$

$$B > F < G = 7$$

$$B \quad F > G = 8$$

En effet F et G s'accorderont contre B d'abord les 8 fois que D se sépare (avec A) de B, puis les 7 fois que B se sépare de A (et de D). Par contre, B ne s'accorde avec G contre F que les 7 fois que F se sépare de D, puis avec F contre G que les 8 fois que G se sépare de D.

Mais ajoutons encore un intermédiaire (H) qui dériverait lui aussi de D en introduisant 10 variantes et dont proviendraient F et G avec chacun 7 et 8 variantes :



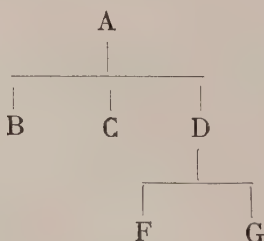
La comparaison B F G donnera :

$$\begin{array}{rcl} B < F & G = & 25 \\ B > F < G = & 7 \\ B & F > G = & 8 \end{array}$$

Les manuscrits F et G s'accordent contre B les 10 fois que H se sépare de D, plus les 8 fois que D se sépare de A, plus les 7 fois que B se séparait de A. Au contraire F et G continuent à s'accorder avec B uniquement les 7 et 8 fois qu'ils se sépareraient chacun de leur côté de H.

Ainsi, d'un côté les chiffres des accords des manuscrits des deux branches secondaires ou sous-familles tendent à augmenter avec chaque intermédiaire qui les sépare de l'autre famille, tandis que les deux autres chiffres restent relativement stables et faibles.

On objectera, il est vrai, que, dans nos suppositions, les variantes s'introduisent chaque fois en nombre à peu près égal de part et d'autre et que ce n'est pas toujours ainsi que les choses se passent dans la réalité. Un des manuscrits peut être une mauvaise copie qui ajoute beaucoup plus de variantes qu'une autre. Par exemple, dans la figure :



le manuscrit B peut n'avoir introduit que 2 variantes et le manuscrit D n'en avoir introduit que 3, tandis que F en introduisait 10 et G 15; le résultat de la comparaison par trois entre B F G serait alors :

$$\begin{array}{l} B < F \quad G = 5 \\ B > F < G = 10 \\ B \quad F > G = 15 \end{array}$$

Les rapports sont renversés; mais qu'on le note, cependant, nous avons ici non plus un chiffre fort et deux chiffres faibles, comme tout-à-l'heure, mais deux chiffres forts et un chiffre faible, ce qui doit nous mettre en éveil. Pour obtenir un résultat propre à nous tromper, il eût fallu que l'un des deux manuscrits F G, soit G, n'eût introduit que peu de variantes, par exemple 3, tandis que l'autre (F) en introduisait 10; alors la comparaison eût donné :

$$\begin{array}{l} B < F \quad G = 5 \\ B > F < G = 10 \\ B \quad F > G = 3 \end{array}$$

C'est précisément parce que de tels cas sont possibles que nous ne donnons pas ces indications de statistique comme infaillibles : elles aboutissent seulement à des probabilités qui, jointes à d'autres indices, arrivent à créer une certitude non absolue mais morale.

En résumé, si l'on est, dans une tradition à trois rameaux, en présence d'une série de fautes communes à deux des manuscrits figurant en tête des groupes et, généralement, si ces deux manuscrits présentent entre eux des rapports plus fréquents qu'avec le troisième, il y a lieu de conclure à deux familles seulement dont l'une remonterait à l'archétype commun, tandis que les deux autres rameaux proviendraient d'un archétype secondaire.

Au contraire, si les trois familles remontent séparément à un archétype unique :



tout d'abord les fautes communes se trouveront aussi bien

dans B C contre D, que dans B D contre C et dans C D contre B, ce qui voudra dire que la faute de l'archétype a été parfois corrigée soit dans l'une, soit dans l'autre des familles; et ensuite les accords des mêmes groupes de manuscrits auront une tendance à l'égalité, ou du moins on ne trouvera pas un chiffre fort contre deux chiffres faibles comme résultat des comparaisons par trois.

11.) DÉTERMINATION DU CANON CRITIQUE

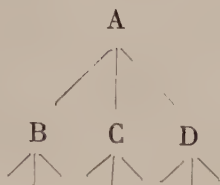
POUR LE CHOIX DES LEÇONS REPRÉSENTANT LE TEXTE DE
L'ARCHÉTYPE

Le canon critique pour l'établissement du texte se cueille comme un fruit mûr sur le schéma généalogique une fois que celui-ci a pris sa forme définitive.

La règle essentielle, c'est que la leçon doit être demandée non à la partie inférieure, mais à la partie supérieure des traditions. Dix et même cent manuscrits, se rangeant dans cette partie inférieure, ne peuvent pas l'emporter sur un ou deux exemplaires de la même lignée plus rapprochés de l'archétype. Les manuscrits de la Vulgate, par exemple, forment, à la partie inférieure de notre schéma, les trois grandes familles alcuinienne, théodulfienne et tolétanienne : les leçons de ces familles sont des éléments du plus haut intérêt pour l'histoire du texte; elles n'ont qu'une valeur très secondaire pour son établissement. Il y a toutefois une exception à cette règle : c'est le cas dans lequel on a constaté dans un manuscrit ou une famille de tradition inférieure des traces de retouche ou d'amalgame avec quelque témoin supérieur de la tradition. Il va de soi qu'alors le manuscrit ou la famille en question participent à la valeur du témoin qu'ils représentent partiellement.

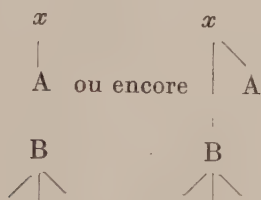
La leçon à adopter sera donc celle que donnent les manuscrits les plus rapprochés de l'archétype, mais le choix sera soumis à des règles différentes suivant que la généalogie se sera exprimée en une, deux ou trois familles et plus.

Si l'on possède l'archétype même des manuscrits conservés d'un ouvrage,



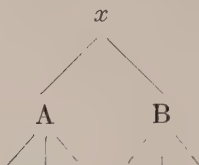
on est, quelles que puissent être la complexité et la richesse des parties inférieures de la tradition, en présence d'une seule famille. C'est la leçon de l'archétype qu'il faut suivre. Dans les cas de fautes, les leçons meilleures que peut donner la tradition ne sont que des corrections heureuses dont il est légitime de faire usage, mais en signalant la correction comme telle.

Le cas est le même, ou à peu près, si le manuscrit que le classement place en tête d'une tradition à rameau unique, sans être l'exemplaire même dont dérive toute cette tradition, en est cependant un représentant assez proche pour que l'on n'ait pas pu trouver en dehors de lui les éléments d'une division en deux familles.



Il faut alors suivre les leçons de A, mais aussi considérer que les erreurs propres à ce manuscrit n'ayant pas dû passer dans la tradition, on doit, dans les endroits où elles se rencontrent, demander la leçon de l'archétype réel aux manuscrits qui suivent immédiatement, soit B etc...

Si le classement a abouti à deux familles dérivées d'un archétype perdu :



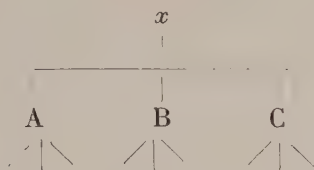
la leçon de cet archétype doit être demandée tantôt aux premiers manuscrits de l'un des rameaux, tantôt à ceux de l'autre rameau. Il va de soi, en effet, que chaque fois qu'une faute se produisait dans la transcription du premier représentant de chaque famille, la vraie leçon se transmettait par l'autre copie plus exacte sur ce point. Si les deux premières copies ont fait la même faute au même endroit, ce qui est nécessairement assez rare, on est dans le même cas que lorsqu'il y a faute de l'archétype et on n'a d'autre ressource que la correction conjecturale.

Le fait qu'une famille est généralement meilleure que l'autre ne donne pas le droit à l'éditeur de s'appuyer uniquement sur elle pour établir le texte. Si l'on est vraiment en présence de deux familles la leçon de l'archétype a nécessairement passé quelquefois dans la famille moins favorisée et doit lui être demandée. A vrai dire, on peut imaginer le cas d'une double tradition dont l'un des rameaux seulement serait divergent, tandis que l'autre continuerait inflexiblement la ligne de l'archétype :



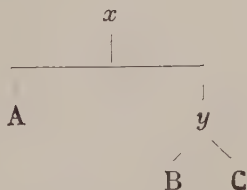
Dans ce cas toutes les fautes seraient dans B et A n'en contiendrait aucune, mais ce cas est nécessairement assez rare et il n'est pas constitué par le seul fait que les leçons d'une des deux familles sont « généralement » meilleures.

Lorsque le classement a abouti à trois rameaux dérivant directement d'un archétype perdu,



la leçon de l'archétype doit être demandée soit à l'accord des manuscrits supérieurs contre toute la tradition inférieure, soit à l'accord de deux d'entre eux contre le troisième isolé, c'est-à-dire à AB contre C , ou à AC contre B ou à BC contre A . Il est naturel, en effet, que les fautes de transcription se produisent isolément sur chaque passage et qu'alors l'accord des deux copies non fautives donne comme résultante la leçon de l'archétype perdu. La règle serait la même si l'on était en présence d'une tradition à quatre rameaux ou plus.

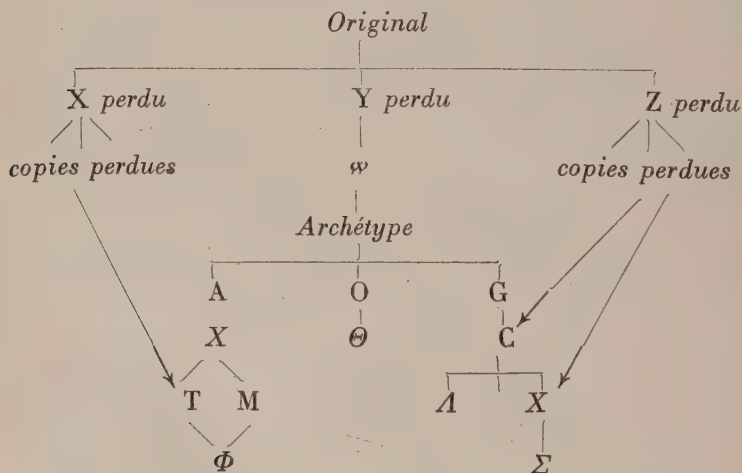
Il est un cas qui participe tout à la fois du classement en deux et du classement en trois familles : c'est celui des traditions à deux rameaux dans lesquelles une des branches se subdivise dès le début en deux sous-familles aboutissant à un archétype secondaire perdu :



Le canon est alors : BC d'accord, et représentant y perdu, n'ont pas plus de valeur ensemble que A représentant l'autre famille ; le choix est donc libre entre les deux groupes. Mais dès que l'accord se fait entre AB ou AC , la leçon résultante est obligatoire, un seul des manuscrits de la famille y suffisant, d'accord avec A , pour attester la leçon de l'archétype x . Il serait donc illicite de suivre la leçon de B seul contre AC ou de C seul contre AB . Sauf, naturellement, les cas où quelque raison intrinsèque obligerait à considérer soit B soit C comme repré-

sentant seul la leçon de *y* perdu, ce qui ramènerait au libre choix entre A et *y*.

Il nous faut, avant de terminer ce paragraphe, revenir sur une question que nous avons touchée à son début : celle des influences possibles d'autres archétypes ou même de l'original, sur les parties inférieures de la tradition. Je prendrai ici comme exemple le cas de la Vulgate. Les manuscrits conservés pour l'Octateuque remontent jusqu'au VII^e ou à la fin du VI^e siècle peut-être, et ils se divisent en trois grandes familles dérivant d'un archétype unique. Toute la tradition antérieure à cet archétype, cet archétype lui-même et toute une série d'autres témoins dépendant soit de lui, soit d'autres archétypes, sont aujourd'hui perdus, mais ont existé. L'ensemble pourrait être représenté par la figure suivante :



N'est-il pas probable que les manuscrits disparus ont exercé sur les manuscrits conservés certaines influences comme celles que montrent les flèches de la figure?

Il faut admettre que dans une tradition très considérable et très ancienne, comme celle de la Vulgate, le fait a dû se produire quelquefois; mais il convient d'observer qu'il n'aurait pas pu être constant pour un manuscrit donné sans nous obliger à

placer ce manuscrit dans une position qui aurait profondément modifié l'ordre de notre schéma. Et, pour un cas isolé, quelle peut être la mesure de l'influence ainsi exercée?

Le manuscrit T, par exemple, reçoit une leçon de l'archétype X perdu. De deux choses l'une, ou bien la leçon remplacée était mauvaise ou bien elle était bonne. Si elle était bonne, l'opération ne nous a apporté aucun profit. Mais si elle était mauvaise il faut voir de quelle nature elle était. Était-ce une faute propre à ce manuscrit contre la leçon de toute sa famille? Comme il est d'expérience qu'il n'y a guère de cas où les leçons en présence soient plus de deux, toutes les chances sont alors pour que la correction venue de X ne fasse que rétablir la leçon que donne notre propre archétype. Était-ce une faute commune à toute la famille A contre la leçon de nos familles O et G? Le résultat est le même. C'est seulement dans le cas où la leçon corrigée est une faute propre à toute notre tradition que la correction venue de X apporte un réel profit. Mais alors, de deux choses l'une encore, ou bien cette faute de notre archétype est telle que le texte en est réellement corrompu, ou bien c'est une leçon quelconque sur laquelle on peut discuter. Dans le premier cas T nous apporte une indication intéressante dont nous ferons notre profit dans la correction conjecturale que nous appliquerons à ce passage. C'est un gain réel. Mais allons-nous pour le profit minime du second cas, nous priver de tous les avantages que nous procure l'usage du canon critique? Non assurément. Nous rejetons donc absolument la manière de voir des critiques qui, pour avoir les mains libres, prétendent trouver jusque dans les parties les plus récentes de la tradition des témoignages directement dérivés de l'original et s'en prévalent pour déclarer inutile tout l'effort dépensé en vue de la construction du schéma généalogique.

12.) CONFORMATION DU TEXTE DE L'ARCHÉTYPE

A CELUI DE L'ORIGINAL

Le texte que nous obtenons grâce à l'usage du canon critique est celui de l'archétype des manuscrits conservés. Nous l'avons

vu, ce texte contient le plus souvent un certain nombre de fautes. La dernière opération à faire est d'apporter à ces fautes la correction conjecturale destinée à rétablir la leçon probable ou même certaine de l'original. On fera bien d'indiquer dans le texte même, par quelque signe, croix ou astérisque ou autre signe typographique adapté, le début et la fin du passage ou du mot corrigé, la faute étant rejetée dans l'apparatus. Mais dans quelle mesure corriger?

Voici un mot rare, barbare, peut-être, dans certains cas, et qui ne figure pas dans le lexique de l'auteur, tel qu'il est constitué jusqu'ici; faut-il l'écarter pour prendre un autre mot plus classique attesté par quelque partie de la tradition manuscrite, mais contre les lois du canon critique? Il faut bien se dire, avant de le faire, que si quelque éditeur ancien, travaillant sans principes critiques, avait adopté ce mot dans le texte, les lexiques de notre auteur le donneraient. C'est nous qui devons constituer le lexique.

La même remarque s'impose au sujet des particularités grammaticales. Les observations sur lesquelles s'appuient les lois de la grammaire d'un auteur sont souvent tirées de textes très inférieurs. Conformer à ces lois le texte critique que l'on établit c'est tourner dans un cercle vicieux.

Il semble donc que l'accord des manuscrits suivant les lois du canon critique logiquement établi doive l'emporter dans ces cas et autres semblables et qu'il faille réserver les corrections uniquement pour les endroits évidemment gâtés, c'est-à-dire pour les mots ou passages dont le contexte ne supporte pas le voisinage. On recourra alors aux ressources de la critique interne, de la paléographie et des autres sciences auxiliaires et ce sera le cas de suivre les indications données dans les ouvrages didactiques sur la matière tels que l'*Introduction à la critique des textes latins* de M. Lindsay, ou le *Manuel de critique verbale* de M. Havet, ou encore les *Eléments de critique* de l'abbé J. B. Morel (+ 1772) reproduits par l'abbé Migne à la fin du *Dictionnaire de Diplomatique* de Quantin.

CHAPITRE QUATRIÈME

ORIGINAL ET ARCHÉTYPE (1)

Nouveaux éclaircissements sur la méthode.

Celui qui propose une méthode nouvelle en critique doit s'attendre à des objections. De plus, c'est une tâche ardue que de donner une classification achevée des manuscrits de la Vulgate, et de tirer de cette classification des principes rigides pour l'établissement du texte. Je ne m'étonne donc pas que Dom De Bruyne dans la *Revue Bénédictine* (avril, 1923. *Bulletin d'anc. litt. lat. chrét.* n° 146) et M. Burkitt, dans le *Journal of Theological Studies* (octobre, 1923) aient consacré à mon *Mémoire sur le texte de la Vulgate* des comptes rendus où les objections sont nombreuses. J'essaierai d'être bref dans les explications qui vont suivre. Mon but est de donner plus de lumière sur les points critiqués.

D'une manière générale, les questions de méthode n'ont pas été examinées aussi à fond que je l'aurais désiré par mes deux critiques : ils m'ont plutôt fait des observations portant sur des points de détail.

1. Il existe d'excellents modèles d'édition fondés sur des principes généralement admis : Dom De Bruyne observe que je m'écarte de ces principes et que je « préconise une méthode nouvelle qui consiste à comparer les manuscrits par groupes de trois ».

A vrai dire, je ne présente pas la comparaison des manuscrits par trois comme une méthode « d'édition ». Cette comparaison n'est que l'une des opérations préliminaires à l'édition et qui sont :

(1) Ce chapitre a déjà paru en très grande partie dans la *Revue Bénédictine* de mai 1924, où on l'a intitulé : *La critique de la Vulgate*.

la recherche et la collation des manuscrits, la comparaison des manuscrits entre eux (quelquefois par groupes de trois), l'établissement de la généalogie résumant les rapports des manuscrits entre eux et avec l'archétype. C'est de la généalogie que sort le canon critique spécial à chaque texte et sur lequel s'appuie l'édition.

Voici, en réalité, ce qui caractérise la méthode proposée dans mon *Mémoire* : c'est que j'y divise les variantes, soit de tout l'ouvrage, soit de parties seulement, lorsque l'ouvrage est considérable, en trois catégories : variantes à témoin unique, variantes à témoins rares, et variantes à témoins multiples. La première catégorie est inutile pour le classement ; à la seconde je demande le groupement des manuscrits en familles ; la troisième sert à classer les manuscrits dans l'intérieur des familles et les familles entre elles. Mais ces dernières variantes ne sont pas toutes admises ; elles sont d'abord l'objet d'une sélection rationnelle.

On me reproche à ce propos, d'éliminer les omissions, les additions, les passages présentant de l'intérêt à quelque point de vue et de me priver ainsi de précieux éléments de classement. Je reconnais l'importance de ces passages et j'entends bien les utiliser à l'occasion ; mais lorsqu'il s'agit de formuler une règle logique de critique, ils doivent être impitoyablement éliminés, parce que l'instrument de classement vraiment utile est, non celui qui, *dans certains cas*, peut donner un bon résultat, mais celui qui, *dans aucun cas*, n'en peut donner de mauvais ⁽¹⁾.

(¹) Sur ceci on a insisté de nouveau (*Revue Bénédictine*, de mai 1924, p. 152) : « A une objection au sujet de la sélection des variantes à témoins multiples, Dom Quentin répond qu'il ne conserve que les variantes qui, dans *aucun cas*, ne peuvent donner de mauvais résultat. Si on examine les 91 variantes conservées, on en trouve un certain nombre qui sont inefficaces, qui ne peuvent pas servir à montrer une parenté ou une filiation. Il s'agit surtout des variantes qui reposent sur une confusion des lettres *e* et *i*, phénomène fréquent chez les copistes précarolingiens, qui écrivaient, par exemple, *dilecta* pour *delicta* et réciproquement. Dans la liste des variantes « aptes » elles occupent les n^{os} 34, 42, 49, 50, 51, 58, 61 et 62. Si, au cours de la discussion, on élimine ces variantes comme « peu aptes », ainsi que Dom Quentin fait à diverses reprises quand elles empêchent le zéro désiré, (V. *Mémoire*, pp. 306, 308 n. 2, 394.) il est inutile de les ranger p. 235 parmi les « variantes aptes ».

Où ai-je jamais éliminé les n^{os} 34, 42, 50, 51, 58, 61 et 62 comme « peu

2. Les variantes à témoins multiples retenues après la sélection sont disposées sous forme d'apparat positif, c'est-à-dire qu'il n'y a plus ni leçons, ni variantes, mais, pour chaque point visé du texte, le relevé complet des formes rivales, avec l'indication de tous leurs témoins manuscrits. Dom De Bruyne me reproche à cette occasion de ne pas apprécier les variantes et de confondre bonnes et mauvaises leçons.

C'est ici une question qui touche au fond même du problème critique. L'idée de bonnes et de mauvaises leçons dérive de celle d'original. Pourquoi disons-nous, en effet, qu'une leçon est bonne ou mauvaise, sinon parce qu'elle répond ou ne répond pas à l'idée que nous nous faisons de ce que l'auteur a dû écrire, en d'autres termes à l'original? L'idée de simples formes du texte, au contraire, s'appuie sur celle d'archétype, car elle se borne à une constatation de ce que donne la copie qui, en tant que copie, ne doit pas nécessairement porter une forme plutôt qu'une autre. Or, de là sortiront deux formules d'édition bien différentes. Dans un cas, on cherchera à reconstituer aussi exactement que possible le texte original idéal de l'auteur; dans l'autre, on visera seulement à obtenir la leçon de l'archétype des manuscrits conservés.

La seconde formule, celle de l'archétype, est celle que j'ai adoptée, car elle est la seule qui doive être visée, au moins

aptes», et pour obtenir le zéro désiré? Je serais curieux d'entendre mon contradicteur me le dire. J'ai fait observer p. 308, n. 2 que, dans un cas, les var. 34 et 58 ne pouvaient pas servir, parce que les manuscrits examinés étaient isolés, ce qui est tout autre chose. Seulement pour le n° 49 (*emetis* et *emitis*) et pour deux autres qui ne rentrent pas dans la catégorie *e* et *i* (14, *in eo* et *in ea*, et 53 *vicina* et *vicinia*) j'ai fait observer que la grande confusion des manuscrits sur ces cas montrait qu'ils étaient moins aptes à procurer le classement. Or il n'y a là rien d'extraordinaire, ni qui aille contre le principe résumé ci-dessus. Vous faites votre sélection des variantes « aptes » avec toute l'objectivité dont vous êtes capable : à l'expérience vous vous apercevez qu'un groupe ou deux viennent à plusieurs reprises troubler vos recherches : vous en concluez que sur ces points votre choix n'a pas été aussi bon et vous notez ces groupes comme moins aptes. Les copistes ont interchangé *in eo* et *in ea*, *vicina* et *vicinia* plus facilement que vous ne l'aviez cru *a priori*, et c'est tout. Le principe général n'est pas renversé pour cela; il est au contraire confirmé.

dans la première phase de l'édition, et, en tout cas, la seule qui soit capable d'une mise au point objective. En face de leçons diverses, je ne me demande donc pas *à priori* lesquelles sont les bonnes, mais seulement quelles étaient celles qui, d'après les données de la tradition manuscrite, figuraient dans l'archétype des manuscrits conservés, et ce sont celles-là que j'adopte tout d'abord. Si, en examinant ensuite le texte obtenu, je viens à constater qu'il y a ici ou là des endroits évidemment mauvais, j'en conclurai que, sur ces points, l'archétype différerait certainement de l'original et, après en avoir averti le lecteur, j'appliquerai à ces passages le traitement qui paraîtra le mieux approprié. Mais commencer, avant tout classement des manuscrits, par déclarer en face d'une leçon donnée : elle est bonne ou elle est mauvaise, c'est évidemment introduire à la base même du classement, une source d'erreurs fatales, et c'est là, sans aucun doute, ce qui a causé la fausseté de tant de classements exécutés d'après la méthode des « fautes communes ».

3. C'est donc sur l'examen des formes diverses du texte disposées avec tous les témoins en apparatus positif, que je classe mes manuscrits. Les variantes à témoins multiples employées à cet effet dans mon *Mémoire*, sont au nombre de 91. La principale préoccupation a été d'exclure l'arbitraire et d'asseoir solidement les résultats : chaque comparaison porte sur l'ensemble des 91 variantes caractéristiques. C'est là, on le reconnaîtra, un nombre considérable et si je constate que jamais, c'est-à-dire dans aucun des 91 cas, les manuscrits A et B, par exemple, ne s'accordent contre le manuscrit C, je puis avoir confiance dans le résultat obtenu. C est bien intermédiaire entre A et B, car s'il ne l'était pas, il serait vraiment par trop extraordinaire que l'accord de AB contre lui ne se fût pas réalisé au moins quelques fois sur les 91 cas examinés et pris dans des livres différents.

Dom De Bruyne me fait ici un reproche auquel je ne me serais pas attendu. « Que faut-il penser de la nouvelle méthode, écrit-il?... *A priori* je trouve la base trop étroite : on ne peut pas, au moyen de 91 variantes, classer tous les manuscrits de

l'Octateuque. » Ainsi je me contenterais pour tous mes classements, des 91 variantes dites caractéristiques. Ce serait, cette fois-ci, assez peu. Mais ai-je besoin de rappeler encore les trois phases : classement par familles, classement des exemplaires à l'intérieur des familles, et classement des familles entre elles. J'emploie, il est vrai, mes variantes caractéristiques pour la seconde et pour la troisième opérations, mais je fais appel pour le classement des manuscrits en familles à de nombreuses variantes à témoins rares : j'en relève 19 pour le groupe théodulfien, 18 pour les alcuiniens, 21 pour les espagnols, 20 pour les cassiniens, 45 pour les italiens, 13 pour les textes de l'Université, ce qui, joint aux 91 de ci-dessus, donne un total de 227 variantes différentes. Je ne pense pas que beaucoup d'éditeurs en emploient un plus grand nombre pour leurs classements.

4. Au sujet du classement des manuscrits théodulfiens, M. Burkitt a examiné les chiffres donnés pour le *Bernensis* et a conclu à l'inanité des résultats obtenus.

Dans toutes les comparaisons de manuscrits par groupes de trois, les deux chiffres extrêmes obtenus n'ont qu'une importance secondaire : celui qui est essentiel est, nous l'avons vu plus haut, l'intermédiaire; plus il est proche du zéro, plus le résultat est net. De même lorsque l'on fait appel à tous les manuscrits d'une famille pour rechercher la position d'un manuscrit (A), le point essentiel est de constater s'il y a un autre manuscrit (B) avec lequel il s'accorde, lorsqu'il est lui-même en désaccord avec tous les autres, et avec lequel il est en désaccord, lorsqu'il est lui-même d'accord avec tous les autres. Si le fait se réalise, A est intermédiaire entre B et le reste du groupe. Le nombre des concordances de A avec B et avec le reste du groupe importe assez peu; ce qui importe c'est que ce soit *le même manuscrit* B qui se détache du groupe dans les deux combinaisons ci-dessus mentionnées.

Or, c'est ce qui se réalise pour le *Bernensis* : 39 fois il va avec tout le groupe sans exception, 5 fois il s'accorde avec tout le groupe contre *Hub* et 4 fois avec *Hub* contre tout le groupe. *Bern.* apparaît donc comme intermédiaire entre *Hub* et le reste

du groupe. M. Burkitt donne un tout autre sens à ces chiffres et, sans se soucier des 39 cas où *Bern* est d'accord avec *Hub* comme avec tous les autres, il déclare que 4 accords ne suffisent pas pour établir une relation entre *Bern* et *Hub*. Évidemment ce n'est pas moi qui soutiendrai que 4 leçons concordantes donnent un indice suffisant de voisinage entre deux manuscrits; mais je nie que tel soit le cas de *Bern* et de *Hub*.

Je n'admets pas davantage que *Bern* soit présenté comme un manuscrit non théodulfien, mais simplement « conformé en partie à la recension théodulfienne ». Pour 69 leçons considérées, en effet, (à cause des lacunes de *Hub* et de *Bern* lui-même), *Bern* donne la liste de concordances suivante : *Anic* 51, *Gep* 51, *Hub* 45, *Theo* 44, *Cav* 38, *Paul* 38, *Am* 36, *Tol* 36, *Mar* 35. Ces chiffres sont les indices absolument certains d'un fond théodulfien ⁽¹⁾ : jamais une simple « conformation » ne donne pareil résultat. *Bern* est donc un manuscrit théodulfien en partie déformé. M. Burkitt, après avoir laissé le *Bernensis*, propose un curieux dédoublement du manuscrit de Saint-Hubert, mais je ne m'arrêterai pas à discuter ici ce qu'il avance au sujet de ce manuscrit, parce qu'il se place au point de vue du Nouveau Testament que je me suis défendu de traiter et qui, d'ailleurs, ne prouve absolument rien pour l'Ancien Testament.

5. A Dom De Bruyne « le classement de la famille alcuinienne paraît entièrement satisfaisant ». M. Burkitt, au contraire, le trouve « quelque peu hasardeux », et il donne un exemple : « D. Quentin place *Rorig* avant *Vall* parce que *Rorig*, çà et là, est d'accord avec de plus anciennes leçons que *Vall*, et il ne paraît pas avoir suffisamment pris en considération la possibilité que de plus anciennes leçons survivent à travers une correction imparfaite exécutée d'après le type alcuinien ». Si je place *Rorig* en tête de la série alcuinienne, ce n'est pas à cause de leçons plus anciennes qu'il aurait, mais parce que dans toutes les comparaisons par trois instituées entre 11514, *Zur*, *Grandv*, *Vall*,

(1) En effet, les manuscrits *Anic*, *Gep*, *Hub*, *Theo* qui ont ici les chiffres de rapports les plus élevés sont tous des manuscrits théodulfiens, les autres : *Cav*, *Paul*, *Am*, etc.. appartiennent à d'autres familles.

Paul et lui, il se place toujours en tête du groupe partiel, puis, parce que comparé au préalcuinien *Mordr* et à 11514, il se révèle intermédiaire entre les deux. La qualité, l'antiquité des leçons n'ont rien à faire ici.

On ne manquera pas d'observer que, dans les lignes que je viens de citer, M. Burkitt paraît considérer *Rorig* comme un manuscrit « conformé » au type alcuinien. Il suffit de constater que les listes de concordances de ce manuscrit donnent des chiffres d'accord comme les suivants : *Zur* 85, *Vall* 84, *Paul* 84, et *Theo* 47, *Tol* 44, pour se convaincre que *Rorig* est un manuscrit pleinement et entièrement alcuinien ⁽¹⁾. Le cas des exemplaires « conformés » ou « déformés » ne m'a d'ailleurs pas échappé : je leur ai consacré mon chapitre dixième, sur « quelques manuscrits secondaires. »

6. Sur le groupement des manuscrits espagnols Dom De Bruyne me fait l'observation suivante. « On sera étonné, écrit-il, de voir une généalogie où le Ms. *Laud*, du IX^e siècle, et même le Ms. *Lugd*, du VIII^e siècle, dérivent de *Leg* qui n'est que du X^e siècle. De même *Tol* qu'avec la plupart des paléographes nous croyons être du VIII^e siècle, et non du X^e, serait l'arrière petit-fils de *Cap* qui est du IX^e siècle. » Si je mérite cette critique n'est-il pas étonnant, vraiment, que Dom De Bruyne ait pris la peine de consacrer cinq pages à mon *Mémoire*? La vérité, c'est que mes généalogies s'appliquent non aux manuscrits eux-mêmes, mais aux types de transmission du texte qu'ils représentent. Ce que je compare, en effet, ce sont uniquement des formes diverses du texte, indépendamment de toutes les particularités propres aux copies de ce texte; le résultat est nécessairement un classement de ces formes textuelles, indépendamment des manuscrits qui les contiennent et de leurs dates; j'ai fait cette observation à plusieurs reprises et, en particulier, dans ma conclusion générale, p. 519, n^o 6, où j'écris : « Il est bien entendu que ni le *Turonensis*, ni l'*Amiatinus*, ni l'*Ottobonianus* ne sont les manuscrits mêmes dont dérivent les familles,

(¹) Ici, les manuscrits à chiffres plus élevés : *Zur*, *Vall*, *Paul*, sont des alcuiniens, tandis que *Theo* et *Tol* appartiennent à d'autres familles.

mais ils représentent de très près le type d'où elles proviennent, et ils appartiennent à la même tradition. Cette remarque s'applique à tous nos classements. » Dom De Bruyne connaissait pourtant ce passage, car nous allons le voir, trois lignes plus loin, s'en servir pour me critiquer sur un autre point. Il va de soi que pour établir la descendance des manuscrits eux-mêmes il faut recourir à de tout autres arguments, comme ceux des lacunes accidentelles, des interversions, des notes marginales passant dans le texte, de l'orthographe, et de mille autres particularités que précisément notre méthode écarte avec le plus grand soin de ses comparaisons.

7. Il est temps de venir aux objections qui ont été faites contre le canon critique exposé dans ma quatrième partie. Auparavant, Dom De Bruyne a mis en question, en quelques mots, et l'appartenance de tous les manuscrits aux trois familles, et le rapport des trois familles avec les manuscrits *Am Ottob* et *Tur*, et la dépendance de ces trois manuscrits vis-à-vis d'un archétype unique. J'ai donné d'assez nombreuses preuves de tous ces points pour ne pas me croire obligé d'y revenir en présence de simples affirmations. L'une d'elles doit cependant être relevée. « Il n'est pas probable, écrit Dom De Bruyne, que les trois familles dérivent des trois manuscrits privilégiés, et, à l'avant-dernière page de son *Mémoire*, Dom Quentin le dit lui-même. » Le sens dans lequel je le dis n'est pas celui qui m'est prêté ici. Je fais observer que mes généalogies portent sur les types représentés par les manuscrits et non sur les manuscrits eux-mêmes et que, par suite, les alcuiniens, par exemple, ne proviennent pas du *Codex Amiatinus*, mais d'un manuscrit du type de l'*Amiatinus*, et ainsi des autres. Or, il va de soi que cette remarque ne détruit en rien la valeur des rapports que j'ai par ailleurs établis entre chacune des trois grandes familles du texte et les manuscrits *Am Ottob* et *Tur*, rapports contre lesquels, encore une fois, on n'apporte aucun argument.

8. Après avoir établi que les manuscrits de la Vulgate se divisent en trois grandes familles, puis que les trois manuscrits anciens placés par le classement en tête de ces familles dérivent

d'un archétype commun, je n'ai pas eu de peine à formuler le canon critique sur lequel doit s'appuyer l'édition : la leçon des manuscrits *Am Ottob* et *Tur* réunis ou de deux d'entre eux contre le troisième doit l'emporter.

On trouve cette règle trop simple. « Le travail d'assimilation, de croisement a commencé de bonne heure, écrit Dom De Bruyne, par conséquent ces manuscrits (*Am Ottob* et *Tur*) ont pu être contaminés et la bonne leçon se maintenir dans l'une ou l'autre famille. » Pour M. Burkitt, le canon est « trop beau pour être juste. Je crains, écrit-il, que ce que Dom Quentin dit fort bien de la perpétuelle correction des textes bibliques par le recours à des exemplaires plus anciens ou plus approuvés, n'ait introduit dans les leçons des manuscrits une complexité trop grande, pour qu'aucune règle mécanique ne soit capable de nous tirer de ce labyrinthe. »

Je crains, à mon tour, que l'on n'exagère un peu cette complexité. Il y a certes de nombreuses variantes dans nos textes, mais le fond même de ces textes est d'une étonnante fixité; leur trame, à travers douze siècles de transmission manuscrite, s'est conservée avec une pureté qui tient du prodige. Il est entendu que la vie y est intense, qu'une variante introduite dans une famille ne tient la place que pour un temps et que, par suite, on trouve difficilement ici des leçons caractéristiques permanentes; mais, en fin de compte, le mouvement se fait dans un cercle tel, qu'entre un manuscrit de la Vulgate écrit au VI^e siècle, et un autre datant du XIV^e, la différence est infiniment moins grande, par exemple, qu'entre les huit ou dix manuscrits des X-XII^e siècles dont le P. Delehaye vient de se servir pour éditer les deux recensions des Actes de saint Marcel le Centurion. Cependant, il est incontestable qu'il y a dans la Vulgate une certaine complexité. Elle a principalement pour cause le voisinage des anciennes versions latines, et nous savons que l'influence de celles-ci a commencé à se faire sentir de bonne heure, puisque saint Jérôme s'en plaint déjà. Il faut donc en tenir compte, mais sans l'exagérer.

Ceci posé, essayons de définir ici plus exactement notre cas.

Combien de copies furent tirées de l'original même de saint Jérôme pour les livres de l'Octateuque? Nous l'ignorons. Chacune de ces copies fut vraisemblablement transcrite à son tour un certain nombre de fois. De quel exemplaire dérive notre tradition manuscrite? De l'original même, d'une des copies immédiates, ou de l'une des copies subséquentes?

Il est établi, par une série de fautes communes à toute notre tradition, que l'archétype n'était pas l'original même de saint Jérôme. Était-ce une des copies immédiates? Nous ne pouvons pas le savoir, mais je montrerai tout à l'heure que ce ne peut pas avoir été une copie bien éloignée; la date même de nos plus anciens manuscrits s'y oppose. Les fautes communes établissent aussi un autre point: c'est que notre tradition remonte à un manuscrit unique, et ceci est important à observer. On pourrait, en effet, en mettant sur le même pied la dérivation principale et les influences qui se sont exercées sans cesse au cours de la transmission, imaginer des séries de descendance qui pourraient remonter jusqu'aux origines. Mais les fautes communes en établissant l'unité d'archétype, montrent que tel n'a pas été notre cas. Chaque fois que le fait de la double source s'est produit chez nous, il y a eu entre les deux sources cette différence que l'une était la base de la copie, tandis que l'autre ne fournissait que des corrections. La ligne de transmission passant par ces bases de copie devait nécessairement aboutir à un archétype unique.

Et maintenant, quel a pu être le nombre des copies intermédiaires entre l'archétype et les plus anciens de nos manuscrits? Tout porte à croire qu'il n'a pas été grand. Le *Turonensis* est du VII^e siècle, peut-être du VI^e. L'*Ottobonianus* de la fin du VII^e ou du début du VIII^e. On y relève des fautes comme *vidi eas* pour *ut discas*, *dolor est immolatus* pour *dolore simulatus*, qui prouvent qu'il a été copié sur un exemplaire notablement plus ancien; l'*Amiatinus* est de la fin du VII^e siècle ou tout à fait du début du VIII^e. Si nous nous souvenons que l'original lui-même était du début du V^e siècle, nous ne sommes nullement obligés de supposer de nombreuses étapes de la transmission

manuscrite pour rejoindre la fin du VI^e ou le début du VII^e siècle.

Mais enfin, si peu nombreuses qu'aient été ces étapes, elles ont néanmoins existé, et pour perdues que soient actuellement les copies immédiates de l'original et toutes les copies médiates, en dehors de la ligne de transmission de notre archétype, ces copies n'en ont pas moins pu et dû exercer leur influence sur les manuscrits existants ou perdus qui constituent notre tradition. Or, c'est précisément cette influence, jointe à celle des anciennes versions latines et des causes ordinaires de corruption qui engendre la complexité où l'on voit un obstacle à l'adoption du canon critique proposé.

Comment s'exerce cette influence dans le cas d'une triple tradition? Personne ne soutiendra, je pense, que, d'une manière habituelle et constante, la même modification à l'archétype a pu, dès l'origine, s'introduire dans deux des familles sur trois. Il est incontestable, cependant, qu'avec le temps les possibilités augmentent; mais, d'une part, jamais le phénomène ne peut devenir habituel, ni se produire pour des séries entières de passages, il reste toujours fortuit, et, d'autre part, la distance entre nos plus anciens manuscrits et l'archétype n'est pas assez grande pour qu'il ait eu le temps de se produire bien souvent avant la transcription de *Am*, de *Ottob* et de *Tur* dans chacune des trois branches de la tradition.

Si l'on admet ces considérations on arrivera nécessairement à cette conclusion que toutes les influences possibles, si nombreuses qu'elles puissent avoir été, n'ont et ne peuvent avoir eu, au moment où elles venaient s'insérer dans la tradition de nos trois familles, que la valeur d'une variante quelconque et isolée, comme serait une faute du copiste ou une correction faite par lui de son propre mouvement: elles ne modifiaient que l'un des trois courants; les deux autres poursuivaient leur cours sans en être troublés, et, par leur accord, nous révèlent aujourd'hui le texte de la source. Il faudrait, pour que nous soyons trompés, que l'un des deux autres courants eût déjà été contaminé sur le même point, précisément par le même mot, et à la

même place, ce qui, encore une fois, ne peut être qu'un cas fortuit et ne sera jamais l'ordinaire. Ainsi notre canon répond à la logique pour l'établissement du texte de l'archétype et l'archétype, par sa date probable, a toutes les chances d'être un bon représentant de l'original.

Il y a un cas cependant où notre règle sera d'une certaine manière en défaut. Supposons qu'une faute se soit introduite dans l'archétype : elle passe dans la triple tradition, mais un de nos manuscrits la corrige par un emprunt fait à un exemplaire appartenant aux traditions disparues et qui, sur ce point, remontait à l'original. Évidemment, le manuscrit corrigé a ici la *bonne* leçon et l'accord des deux autres ne donne qu'une leçon fautive. Il y a plus : les trois manuscrits principaux peuvent avoir la mauvaise leçon et l'influence de l'original ne se faire sentir qu'à un stade plus avancé de la tradition. Que devient alors notre canon?

Il reste ce qu'il est, c'est-à-dire un instrument humain ; mais je ne crains pas de dire que, là comme ailleurs, il conserve sa valeur, car il nous donne la seule chose que nous puissions lui demander et qu'en réalité nous puissions habituellement atteindre, à savoir la leçon de l'archétype. Certes dans la supposition qui vient d'être faite, la leçon du manuscrit corrigé était la bonne, puisque, à la base même de l'hypothèse, nous avons mis la faute de l'archétype ; mais, dans la pratique, nous ne possédons, le plus souvent, aucun moyen absolument sûr de discerner la faute, la leçon originale et la correction heureuse : la critique interne, si l'on recourt à elle, n'offre qu'incertitudes.

9. Il n'est pas besoin, d'ailleurs, d'aller bien loin pour voir à quoi l'on aboutit si l'on veut substituer les résultats de cette critique interne à la leçon donnée par l'étude des manuscrits comme étant celle de l'archétype. J'ai, dans la dernière partie de mon *Mémoire*, tiré des 33 premiers chapitres de la Genèse et étudié 80 leçons de l'archétype sur lesquelles la discussion est possible et j'ai fait valoir les raisons pour lesquelles je crois que ces leçons, le plus souvent, sont aussi celles de l'original. Dom De Bruyne en a examiné trois et, sur l'une d'elles, M. Burkitt

a donné son avis. Il s'agit de GEN. IV, 6 : *quare mestus es* ou *quare iratus es*. Je présente *quare mestus es* comme leçon de l'archétype et comme très acceptable dans l'original. M. Burkitt déclare que mes arguments constituent « a reasonable plea ». Dom De Bruyne, au contraire, tient pour assuré que l'original était *quare iratus es*. Je ne reprendrai pas ici la discussion; mais est-ce que ces positions différentes ne sont pas la preuve de l'incertitude du cas? Est-ce que, si la leçon *quare iratus es* était si sûrement celle de l'original, mes deux critiques ⁽¹⁾ ne seraient pas d'accord sur elle?

Le second cas porte sur GEN. XVI, 7. Nos manuscrits, en cet endroit, ne donnent pas moins de neuf formes diverses; l'une d'elles : *qui est in deserto Sur* est attestée par *Am Tur*; je la tiens pour leçon de l'archétype et je donne les raisons pour lesquelles il me semble que rien ne s'oppose à ce qu'elle soit aussi leçon de l'original. Dom De Bruyne veut que l'original ait été *qui est in via Sur*. Or, nous trouvons bien *quae est in via Sur* à une époque déjà tardive de la tradition, dans *Tol Osc Matrit*, qui forment, à l'extrémité du groupe espagnol, une famille très cohérente, mais *qui est in via Sur* ne se trouve dans aucun manuscrit. Devrons-nous, sincèrement, pour obtenir une prétendue bonne leçon, ajouter une dixième forme — forme conjecturale — aux neuf déjà attestées par les manuscrits?

Plus étonnante encore est la solution proposée par mon critique pour le troisième cas. Les manuscrits *Am Ottob* et *Tur*, et aussi un représentant du groupe théodulfien, *Anic*, donnent pour GEN. XIX, 8, la leçon *sub umbraculum tegminis mei*. La chute des deux syllabes *um teg*, due à quelque accident de transcription, a produit la variante *sub umbra culminis mei* qui devait nécessairement avoir plus de succès, parce que la

(1) Depuis que ceci a paru pour la première fois, j'ai eu le plaisir de voir M. Rand venir aimablement à mon secours et déclarer à son tour que *maestus* était une bonne leçon ! Cela fait penser à ce registre de la Commission de S. Pie V dans lequel, en face de chaque leçon rivale, on inscrivait le nombre des voix qu'elle avait obtenues : la majorité dictait les choix. Il est vrai que cette Commission n'a abouti à rien; et c'est heureux.

forme ablative est plus commune avec *sub* que l'accusatif cependant classique. Nous la trouvons dans les espagnols et les alcuiniens. La variante *sub umbraculum culminis* de *Gep* et *Theo* est une leçon amalgamée dont l'origine est facile à saisir. *Anic*, en effet porte encore, nous l'avons vu, la leçon de l'archétype : la substitution de *culminis* à *tegminis* dans *Gep Theo* est due à l'influence alcuinienne qui est constante dans la famille théodulfienne. A cela qu'oppose Dom De Bruyne? « Par la Concordance, écrit-il, on voit que Jérôme n'emploie ni *tegmen*, ni *tegimen*, ni *tegumentum*, ces mots ne se rencontrent que dans les livres qui ont conservé l'ancien latin. » Mais est-ce qu'il ne s'agit pas précisément ici de fournir aux futurs auteurs de Concordances un matériel plus scientifique et plus exact que celui dont les anciens compilateurs ont pu se servir? Et je demande à mon tour : « Combien de fois *culmen* figure-t-il dans les Concordances? » Deux fois seulement, en dehors de celle-ci : à GEN. XI, 4, et à II REG. XVIII, 26. Or, aucune des deux fois le mot n'a le sens qu'il aurait dans le cas présent si l'on admettait que *culmen* est la leçon de l'original. Il signifie, non un toit, mais le sommet de la tour de Babel : *cuius culmen pertingat ad caelum*, et le faite d'un porte : *speculator vero qui erat in fastigio portae super murum... vociferans in culmine ait...* Que devient alors l'argument de la Concordance appliqué à *tegmen*?

Il n'est pas nécessaire, me semble-t-il, de prolonger cette discussion et ces remarques. Le lecteur qui a eu la patience de les suivre est maintenant renseigné sur le but auquel je tends. Ce but est la reconstitution de l'archétype des manuscrits conservés de la Vulgate. Cet archétype représente l'état du texte le plus rapproché de l'original auquel nous puissions atteindre et ses leçons doivent, par suite, être considérées comme ayant d'ordinaire les plus grandes chances d'être celles de l'original même; elles ne peuvent être abandonnées qu'en cas de faute évidente, le lecteur étant alors dûment averti par un signe convenu. Je reconnais que sur plusieurs points de détail cet archétype pourra être légèrement différent de ce que saint Jérôme aura écrit, mais nous n'avons aucun moyen infaillible

de toujours savoir ce que saint Jérôme a écrit, tandis que l'archétype est l'aboutissant logique et sûr de la critique des manuscrits existants. A lui s'arrête le résultat vraiment scientifique; au delà peut certes s'exercer une grande science, mais, le plus souvent, dans le domaine de la simple conjecture.

CHAPITRE CINQUIÈME

UNE FAUSSE CONCEPTION DE L'ORIGINAL ⁽¹⁾

*Note sur la leçon : Ipsa observabit caput tuum (GENES. III, 15)
chez les Pères du IV^e siècle.*

Très souvent, en critique, on dit d'un auteur qu'il *ne peut pas* avoir écrit tel ou tel mot, telle ou telle phrase. Il ne faut pas s'y tromper, cela veut généralement dire que le critique *ne peut pas croire* que ce mot ou cette phrase soient de l'auteur en question. Il y a là un des éléments les plus ordinaires de l'erreur dans la critique de l'original, l'élément subjectif. Je vais en donner un exemple qui porte sur l'un des plus importants passages de la Genèse. Il s'agit du verset 15 du Chapitre III^e, où Dieu, maudissant le serpent, lui dit : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne. Elle t'écrasera la tête etc... ». Le sens le plus direct de l'hébreu est que c'est la postérité de la femme qui écrasera la tête du serpent et c'est ainsi que l'a compris le grec. En latin on trouve tantôt *ipse* traduisant l'*αὐτός* du texte grec, tantôt *ipsa* se rapportant à la femme elle-même. Or, la leçon *ipsa* que l'on rencontre déjà dans l'ancienne version latine, moins fréquemment cependant que *ipse*, se trouve non seulement être la leçon de la presque unanimité des manuscrits de la Vulgate, mais être aussi imposée par l'accord des manuscrits *Turonensis* et *Amiatinus*; j'ai donc exprimé l'avis qu'elle devait être conservée. Pourquoi ne pas le dire? C'est un résultat très intéressant d'une critique toute objective que cette confirmation d'une leçon à laquelle la tra-

(1) Cette note a paru à part, un peu moins développée, en une piqûre de quatre pages tirée à peu d'exemplaires. La *Scuola cattolica* de Milan en a inséré une traduction italienne dans son numéro du 15 juin 1924.

dition ecclésiastique a attaché tant d'importance. S'il avait fallu la rejeter par suite de l'accord de nos manuscrits, je l'eusse fait sans difficulté, car la doctrine catholique n'est pas attachée à ce mot; je l'eusse même fait assez facilement si le témoignage des manuscrits avait laissé place au doute. Mais cela ne se produit pas. Comme je l'ai dit, notre canon impose l'adoption de *ipsa* et il n'y a pas de raison de ne pas le suivre là comme ailleurs; la leçon rivale *ipse*, qui se lit dans l'*Ottobonianus* et dans un très petit nombre d'autres manuscrits, est inspirée de l'ancienne version latine: c'est donc, d'après les règles ordinaires, une raison de la rejeter. Le cas ne peut pas être plus clair. Cependant, mon confrère D. De Bruyne (*R. B.*, 1924, p. 156) a cru devoir m'attaquer aussi sur ce point et, à l'abondante littérature du sujet, ajouter « certaines remarques utiles (qui) n'avaient pas encore été faites. » Ces remarques, indices d'un état d'esprit vraiment curieux, visent tout à la fois à effacer *ipsa* du texte de certains Pères qui avaient adopté cette leçon dès avant la Vulgate et, dans le cas où cette hypothèse ne se serait pas réalisée, à leur attribuer l'introduction de cette même leçon dans la Vulgate. Et voici comment le critique de la *Revue Bénédictine* s'y prend pour arriver à ce double but.

Pour isoler la leçon *ipsa* de la tradition patristique, il veut que saint Jérôme soit compté parmi les témoins de *ipse*, non seulement dans le passage bien connu de ses *Quaestiones hebraicae in Genesim*, mais aussi dans ses Commentaires *In Isaiam*, LVIII, 12 et *In Ezechielem*, XLVII. De plus, il met en doute les témoignages apportés par Dom Sabatier pour la leçon *ipsa* dans l'ancienne version latine. S. Ambroise, *De fuga*, VII, 43, donnerait sûrement *ipse*; S. Augustin, *De Genesi contra Manichaeos* II, 1 et *De Genesi ad litteram* XI, 1 et 36, serait douteux et il faudrait, pour être sûr de son texte, attendre une révision des manuscrits, ou une édition critique, qui manque aussi pour S. Grégoire, *Moralia in Job*, I, 36. D'autre part, pour expliquer *ipsa*, il déclare que, « si on était sûr que telle était la leçon d'Augustin et de Grégoire », on verrait « volontiers dans l'influence de leurs écrits le facteur qui a corrompu le texte de la

Vulgate. L'origine première de la faute est, ou bien une erreur accidentelle d'un copiste somnolent, ou bien une conjecture d'un correcteur mal avisé qui n'a pas compris à quoi se rapportait le masculin *ipse*. En tout cas, cet imbécile n'est pas saint Jérôme ».

On n'est pas plus aimable !... ni plus catégorique. Mais voyons les textes.

Il y a en critique une règle bien connue : c'est que les citations patristiques de l'Écriture doivent être recherchées plutôt dans le corps des commentaires que dans les fragments bibliques insérés. On nous cite le fragment GEN. II, 4-III, 24, qui figure en tête du livre second du *De Genesi contra Manichaeos* de saint Augustin et qui porte *ipsa tuum observabit caput*, et on nous dit qu'il faudrait avoir une édition critique. Mais pourquoi ne pas se reporter au commentaire ?

Le voici, tel qu'il figure au chapitre XVIII :

« Non autem inimicitiae ponuntur inter ipsum et virum, sed inter ipsum et mulierem... Quod autem inter semen diaboli et semen mulieris ponuntur inimicitiae, significatur semine diaboli perversa suggestio; semine autem mulieris, fructus boni operis quo perversae suggestioni resistit. Et ideo observat ipse plantam *mulieris*, ut si quando in illicita labitur delectatione, tunc illam capiat, et *illa observat caput eius*, ut in ipso initio malae suasionis excludat ».

Il ne peut en vérité y avoir ici le moindre doute. Ce n'est pas seulement une question de texte, *illa observat*, mais aussi une question de sens. Du moment, en effet, que saint Augustin entend par *semen* les bonnes et les mauvaises pensées, c'est le serpent qui suggère et la femme qui résiste. Il a donc évidemment lu *ipsa* et, puisque, dans le *De Genesi ad litteram*, il renvoie lui-même à son interprétation du *De Genesi contra Manichaeos*, il faut là aussi lire *ipsa* avec l'éditeur du *Corpus* de Vienne et les manuscrits qu'il a préférés.

Saint Grégoire cite habituellement la Vulgate dans ses *Mo-*

ralia in Job. Cependant au livre I, chap. 36, il donne le passage qui nous occupe, sous la forme : *ipsa tuum observabit caput, et tu calcaneum eius*. C'est exactement la leçon du texte biblique inséré dans saint Augustin, *De Genesi contra Manichaeos* II, 1. Or le commentaire qui suit : *Caput serpentis observare est initia suggestionis eius aspicere*, est lui aussi emprunté au *De genesi contra Manichaeos*. Il n'y a donc aucune raison de jeter la suspicion sur l'édition des *Morales*; texte biblique et commentaire y dérivent de saint Augustin et ne font que reproduire la leçon absolument certaine de celui-ci.

Pour saint Ambroise (*De fuga saeculi*, VII, 43), nous possédons une édition critique dont le texte porte *ipsa tibi servabit caput et tu illius calcaneum*, mais on la rejette parce que de bons manuscrits, en cet endroit, donnent *ipse*. Ici encore, lisons le commentaire. Il ne dit rien de la première partie de la citation, mais sur la seconde il s'exprime ainsi : *denique servatum est serpenti, ut calcaneum mulieris et seminis eius observaret, quo noceat et venenum suum infundat*. Les deux membres se répondent : le serpent cherche à nuire au talon de qui s'attaque à sa tête; or c'est au talon de la femme et de sa race qu'il vise : *ut calcaneum mulieris et seminis eius observaret*; donc c'est aussi la femme qui, avec sa postérité, s'attaque à sa tête : *ipsa tibi servabit caput*. Le mot *mulieris* du commentaire s'entend si on lit *ipsa* comme l'édition; il n'a plus de sens si on admet la leçon *ipse* des manuscrits cités.

Rien dans les textes examinés jusqu'ici qui se rattache à l'interprétation messianique. Mais voici saint Jérôme; or « Jérôme accentue souvent dans sa traduction le sens messianique du texte hébreu »; il l'aurait fait dans ce passage, et une preuve c'est que dans les *Quaestiones hebraicae in Genesim*, ad locum, dans le commentaire *In Isaiam*, LVIII, 12 et dans celui *In Ezechielem*, XLVII, il citerait *ipse*.

Il est entendu que les *Quaestiones hebraicae in Genesim* portent *ipse*. Le sens du passage n'est pas pour cela proprement messianique, car saint Jérôme explique en citant S. Paul : *et nostri gressus praepediuntur a colubro, et Dominus conteret Satanam sub pedibus nostris velociter* (cfr. *Rom.* XVI, 20). Mais les

Quaestiones ont été écrites en 389, c'est-à-dire avant la traduction de l'Octateuque sur l'hébreu vers 398. Le point intéressant est de constater si en 408-410 lorsqu'il commente Isaïe, ou en 410-414 lorsqu'il commente Ezéchiel, saint Jérôme suit l'*ipse* d'une partie des témoins de l'ancienne version latine ou l'*ipsa* des meilleurs et des plus nombreux manuscrits de la Vulgate. Ne nous laissons pas de lire le commentaire avec les citations. Voici celui d'Isaïe, LVIII, 12 :

Iste est coluber tortuosus qui decepit Evam in paradiso, quae quia Dei praecepta destruxerat propterea morsibus eius patuit et audivit a Domino : *Tu observabis caput eius et ille observabit tibi calcaneum.*

Le lecteur voit tout de suite que saint Jérôme a fait ici une modification au texte biblique. Il fait parler Dieu, non plus au serpent, mais à Eve. Dieu lui dit : *Tu observabis caput eius.* C'est donc bien la femme qui, pour saint Jérôme, vise la tête du serpent et nous sommes loin de l'interprétation messianique.

Le Commentaire sur Ezéchiel n'en est pas plus proche. Saint Jérôme explique les mots : *Transduxit me per aquam usque ad talos* (XLVII, 3) et, au cours d'une application qu'il en fait au baptême, il écrit :

Denique ad talos usque pertingunt, qui plantae calcaneoque vicini sunt qui patet morsibus colubri, dicente Domino : *Tu observabis caput eius, et ipse observabit tibi calcaneum.*

La citation est, on le voit, exactement la même que dans le Commentaire sur Isaïe et elle n'a de sens que si on applique le discours du Seigneur à la femme. Il est donc évident que saint Jérôme, à la fin de sa vie, s'est rattaché à la formule de la Vulgate : *ipsa conteret caput tuum.* Ajoutons qu'après l'épithète peu bienveillante attribuée plus haut aux tenants de cette leçon, il est piquant de noter ici que pour compter saint Jérôme parmi les témoins de *ipse* pour ces passages (*ipse observabit*), comme

l'a fait le critique de la *Revue bénédictine*, il faut nécessairement avoir eu en vue le second membre de phrase de la citation, c'est-à-dire avoir pris le serpent pour le Messie. C'est, on l'avouera, un cas assez amusant.

En résumé, la leçon *ipsa* est très fortement attestée au IV^e siècle puisqu'elle a pour elle saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme, et la patristique ne fournit aucun argument contre le texte de la Vulgate, *ipsa conteret caput tuum*, attesté par le *Turonensis*, l'*Amiatinus* et l'ensemble des manuscrits, sauf de rares exceptions. Au contraire, l'idée que saint Jérôme n'avait pas pu écrire ce mot *ipsa* n'était qu'un préjugé, à la faveur duquel on aurait donné, avec une évidente précipitation, un démenti à la tradition manuscrite la mieux assurée, dans un des passages les plus délicats de la Genèse.

CHAPITRE SIXIÈME

UN ARCHÉTYPE FAUTIF

Note sur la Préface Desiderii mei de S. Jérôme.

La lettre *Desiderii mei* écrite par saint Jérôme en guise de préface à sa traduction du Pentateuque a été si souvent copiée que l'on s'attendrait à trouver dans les manuscrits tous les éléments nécessaires à la reconstitution de son texte original. Il n'en est rien. Cette préface est un bon exemple d'archétype fautif dans une tradition qui est cependant très ancienne. Nous avons employé pour l'édition que nous en donnerons en tête du Pentateuque, une cinquantaine de manuscrits de provenances diverses, parmi lesquels l'*Amiatinus*, le *Legionensis*, le Ms. 10 de Tours, la Bible de Mordramne etc...; la tradition est unanime sur l'erreur que voici :

Saint Jérôme fait observer qu'il y a dans le texte hébreu de la Bible nombre de passages qui ne figurent pas dans les Septante et il rapporte, qu'au dire des Juifs, ces omissions étaient volontaires et faites pour ne pas effaroucher le roi Ptolémée.

Iudaei prudenti factum dicunt esse consilio, ne Ptolomaeus, unius Dei cultor, etiam apud Hebraeos duplicem divinitatem deprehenderet : quod maxime idcirco faciebant, quia in Platonis dogma cadere videbatur.

Tel est le texte donné par les éditions. Ce texte présente une difficulté : qu'est-ce que ce dogme de Platon dans lequel Ptolémée paraissait tomber? Serait-ce un dualisme vers lequel Ptolémée aurait eu une tendance, et que les traducteurs de la Bible voulaient combattre? Le Moyen-Age l'a pensé, comme le mon-

trent les notes marginales insérées en cet endroit dans divers manuscrits et les explications des *Correctoria*. Mais ce n'est pas ainsi que saint Augustin, par exemple, à l'époque même de saint Jérôme, comprenait Platon. Ce philosophe est exalté par lui, précisément à cause de la beauté de ses doctrines relatives à Dieu : il serait difficile que, chez saint Jérôme, platonisme fût synonyme de dualisme.

Nos manuscrits, qui sont unanimes à donner *quod maxime*, se divisent sur les deux mots *faciebant* et *videbatur*. La leçon *faciebant* des éditions n'a pour elle qu'une tradition insuffisante, alors que *faciebat* a le suffrage de l'*Amiatinus* et des alcuiniens, du *Legionensis*, du manuscrit d'Huesca, des théodulfiens et de bien d'autres : en un mot, *faciebat* s'impose et, par suite, la phrase doit être interprétée tout différemment : ce n'est plus le mot *Iudaei*, mais *Ptolomaeus* qui est le sujet. Mais alors, la difficulté devient encore plus grande qu'auparavant : « de peur, lisons-nous, que Ptolémée ne saisît chez les Hébreux, une double divinité, ce qu'il faisait surtout parce qu'il paraissait tomber dans le dogme de Platon. » Il est vrai que plusieurs de nos manuscrits donnent *videbantur* : « parce que les juifs paraissaient tomber dans le dogme de Platon » ; mais l'autorité du Ms. 10 de Tours et de celui de Zurich avec quelques témoins secondaires, n'est pas suffisante pour imposer cette leçon d'ailleurs peu satisfaisante étant donné l'ensemble de la phrase. Il faut donc reconnaître que nous sommes en présence d'un passage gâté, ce qui est l'indice d'une erreur dans l'archétype. Cette erreur, dans les cas ordinaires, ne pourrait guère être corrigée que grâce à une conjecture.

Par bonheur, nous avons, pour cette phrase, mieux qu'une conjecture à apporter. Il existe dans une autre préface de saint Jérôme, celle des *Quaestiones hebraicae in Genesim*, un passage parallèle où saint Jérôme développe la même idée, à savoir que les Septante ont, dans leur traduction, tenu compte des doctrines religieuses du roi Ptolémée :

Quum illi (Septuaginta) Ptolomaeo regi Alexandriae mystica quaeque in Scripturis sanctis prodere noluerint, et maxime ea quae Christi adventum pollicebantur, ne viderentur Iudaei et alterum Deum colere : quos ille, Platonis sectator, magni idcirco faciebat quia unum Deum colere viderentur.

« De peur que les Juifs ne parussent adorer un second Dieu, eux que Ptolémée, sectateur de Platon, avait en si grande estime parce qu'ils lui apparaissaient comme adorateurs d'un Dieu unique. » Voilà qui éclaire merveilleusement notre phrase ! La faute de notre archétype a consisté à écrire *quod maxime* pour *quos maximi* : de là les variations dans les manuscrits subséquents. Les meilleurs et les plus nombreux ont encore conservé *faciebat*, mais sur *videbantur* la confusion a été complète. Le texte de la préface *Desiderii mei* doit donc être restitué ainsi qu'il suit :

Iudaei prudenti factum dicunt esse consilio, ne Ptolomaeus, unius Dei cultor, etiam apud Hebraeos duplicem divinitatem deprehenderet, quos maximi idcirco faciebat quia in Platonis dogma cadere videbantur.

La phrase, ainsi, se tient parfaitement et présente un sens irréprochable. On notera le mot *etiam* qui, jusqu'ici, était peu clair et qui, désormais, prend une grande valeur : « De peur que Ptolémée, adorateur d'un Dieu unique, ne découvrit une seconde divinité, même chez ces Hébreux dont il faisait si grand cas, parce qu'ils paraissaient retomber dans la doctrine de Platon. » Enfin la question de l'idée qu'avait saint Jérôme de la doctrine platonicienne est tranchée elle aussi. Pour lui : *dogma Platonis* et *Platonis sectator* peuvent s'intervertir avec *unum Deum colere* et *unius Dei cultor*.

A notre point de vue plus spécialement critique, cette courte préface de S. Jérôme est un remarquable exemple de la fragilité des textes et de la difficulté que l'on éprouvera toujours à reconstituer exactement les originaux. Elle confirme ce que

nous a déjà appris l'étude du texte du Pentateuque : toute notre tradition dérive d'un archétype unique et fautif. Dans le cas de notre phrase la faute a consisté à changer *quos* en *quod*; c'est l'erreur première. Il semble que *maximi* a dû persévérer encore dans quelques manuscrits car nous le retrouvons dans l'édition de Gobelinus Laridius. Les autres erreurs ont suivi d'elles-mêmes. Qui voudrait classer nos manuscrits d'après ces erreurs aboutirait à une conception absolument fausse de la tradition du texte parce que, en présence d'une phrase incompréhensible, les copistes ont corrigé chacun de leur côté, ou à peu près, et comme ils ne pouvaient guère modifier que deux mots : *faciebat* et *videbatur*, *faciebant* et *videbantur*, rien n'était plus facile pour eux que de retomber dans les mêmes formules, sans que pour cela il y eût eu la moindre influence de l'un sur l'autre.

CHAPITRE SEPTIÈME

UNE TRADITION A RAMEAU UNIQUE

La « Passio SS. Mariani et Jacobi ».

La *Passio SS. Mariani et Jacobi* est un texte hagiographique du III^e siècle, d'origine africaine et d'excellente note. Nous avons la bonne fortune d'en posséder une édition ⁽¹⁾ dûe à M. le Bailli Pio Franchi de' Cavalieri. Cette édition a, entre autres mérites, celui d'être munie d'un apparatus critique absolument complet : il y a donc là pour nous un très bon terrain d'expérience.

Les manuscrits employés par M. Pio Franchi de' Cavalieri sont au nombre de huit :

- A. Augustodunensis S. IX.
- B. Bruxellensis 707-708. S. XII.
- E. Eugubinus XVIII. A. 5. S. XI.
- L. Bruxellensis 9290. S. XII.
- M. Monacensis 2546. S. XII.
- N. Corsinianus 777. S. XI-XII.
- T. Turicensis C. 10. S. X-XI.
- V. Vindobonensis 377. S. X-XI.

L'éditeur a donné d'une façon constante, sauf de très rares exceptions, la préférence au manuscrit A, montrant ainsi qu'il le considère comme faisant fonction d'archétype. C'est ce résultat des observations critiques de M. Pio Franchi de' Cavalieri qu'il s'agit de vérifier ici.

J'ai pris, au hasard, le chapitre 12 de ce texte comme base de recherche et l'apparatus critique m'a fourni, pour ce passage relativement court, 23 groupes de variantes sur lesquelles les

(1) Parue dans les *Studi e Testi* de la Bibliothèque Vaticane, tom. 3 (1900).

manuscripts se divisent par parties d'au moins deux témoins. Voici le texte et les groupes de variantes caractéristiques :

Mira tunc ibi cerner¹ et exquisita compendia saevienda. Namque² cum manum carnificis gladiumque ipsum tot cervicibus deditum³ numerosus iustorum populus urgueret, artifex feritas dispositas agminum series per ordinem⁴ dirigebat, scilicet ut sacrilegi percussoris ictus velut impetu quodam furoris pia colla percuteret⁵. Deinde ut ne inexplicabile⁶ fieret cruentum illum et barbarum ministerium, hanc sibi expeditionem sceleris invenit⁷; nam si uno in loco percussurus ipse consisteret, inmensam stragem⁸ corporum cumulus acervaret, ipse denique spatium tanta strage completus alveus denegaret. Tunc oculis sub ictu⁹ ferri de more velatis¹⁰, nullae tamen aciem liberae mentis clausere tenebrae; sed largus atque inaestimabilis splendor inmensae lucis effulsit¹¹. Nam et¹² plerique cum proximis et assistentibus sibi fratribus, quamvis carnaliter in visum acies non pateret, videre se tamen¹³ mira quaedam loquebantur, quod sibi apparerent equi desuper¹⁴ niveo colore candentes, quibus¹⁵ veherentur¹⁶ iuvenes candidati. Nec defuere ex eodem martyrum numero qui¹⁷ collegarum relationem¹⁸ adtestarentur auribus et ex audito equorum fremitu ac sono¹⁹ recognoscerent. Ibi tunc et²⁰ Marianus prophetico spiritu iam repletus, fidenter ac fortiter praedicabat proximam iusti sanguinis ultionem, variasque saeculi²¹ plagas velut de caeli iam culmine minabatur, luem, captivitates, famem terraeque motus et cynomiae venena cruciantia. Qua praedicatione non tantum gentilibus insultabat²² fides martyris, sed etiam fratribus incentivum²³ aemulandae virtutis et quasi classicum praecanebat, ut inter tantas saeculi plagas a iustis Dei tam bonae atque pretiosae mortis raperetur occasio.

- 1) cerner¹ A E M
cernere sed L T V
cernere posses B
cernentes N

- 2) namque A E N
nam B L M T V
- 3) deditum A E
debitum B L M N T V
- 4) per ordinem A E N
in ordinem B L M T V
- 5) percuteret A E N
percurreret B L M
percurrerent T
concuteret V
- 6) ut ne inexplicabile A
ut inexplicabile E
ut inexplicabiles N
ut ne expectabile B L T V
ne expectabile M
- 7) invenit A E L N
invenisse B
inventum M T V
- 8) stragem A E N
struem B L M T V
- 9) sub ictu A B L M T V
subiecto E N
- 10) velatis A B L M T
velata V
bellantis E N
- 11) effulsit A L
affulsit E M N T V
affuit B
- 12) nam et A E N
nam B L M T V

- 13) tamen A M
tamen et B E N T V
tamen etiam L
- 14) desuper A B L M T V
super E N
- 15) quibus A B L M T V
a quibus E N
- 16) veherentur A E N
inveherentur B L M T
vehementer V
- 17) qui A E L M N V
om. B T
- 18) relationem A E T V
relationi L M
relatione N
revelationem B
- 19) fremitu ac sono A T V
fremitum ac sono E N
fremitus ac sonos B L
fremitum percipere... M
- 20) ibi tunc et A
ibi tunc E N
ibi et B L T V
ibi etiam M
- 21) saeculi A E N V
saeculo B L M T
- 22) insultabat A B L M T V
exsultabat E N
- 23) incentivim A
incentivum E L M N T
ingentium B V

L'apparatus positif fait apparaître très nettement déjà les groupes (A) E N et (A) B L M T V, mais le tableau de concordance des manuscrits par deux nous permet d'avoir une vue plus exacte encore de leurs rapports entre eux et avec A. Voici ce tableau dans lequel les manuscrits sont chaque fois rangés dans l'ordre décroissant des chiffres de concordance.

(A)	(B)	(E)	(L)	(M)	(N)	(T)	(V)
E 12	L 16	N 20	M 16	L 16	E 20	V 19	T 19
N 9	T 16	A 12	T 16	T 16	A 9	B 16	L 14
V 9	V 14	V 5	B 16	B 16	L 3	L 16	B 14
L 8	M 13	T 4	V 14	V 13	M 3	M 15	M 13
M 8	A 5	M 4	A 8	A 8	T 3	A 7	A 9
T 7	E 1	L 3	E 4	E 4	V 3	E 4	E 5
B 5	N 1	B 1	N 3	N 3	B 1	N 3	N 3

Les manuscrits E et N sont de beaucoup les plus proches (20 concordances sur 23 cas); le manuscrit A avec ses 12 concordances est déjà assez loin d'eux, mais B L M T V avec leurs chiffres extrêmement faibles sont aux antipodes. Par contre, ces manuscrits présentent entre eux des chiffres de concordances élevés, et avec A un chiffre intermédiaire. La colonne du manuscrit A, enfin, donne des chiffres de force moyenne. Autant d'indices de deux groupes entre lesquels A serait intermédiaire.

Choisissons maintenant deux manuscrits empruntés à chaque groupe rival et comparons-les entre eux et avec A :

$$A < T \quad E = 11, 13 = 2$$

$$A > T < E = 1, 2, 3, 4, 7, 8, 12, 16, 17, 21 = 10$$

$$A \quad T > E = 9, 10, 14, 15, 19, 22 = 6$$

$$A < L \quad N = \dots\dots = 0$$

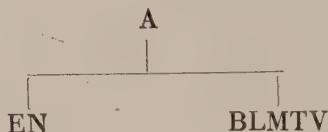
$$A > L < N = 2, 3, 4, 5, 8, 12, 16, 21 = 8$$

$$A \quad L < N = 9, 10, 11, 14, 15, 22 = 6$$

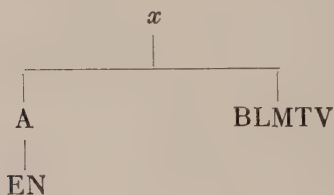
Le manuscrit A est donc intermédiaire entre les deux groupes : nous reviendrons sur le chiffre 2 du rapport $A < T E$.

On ne peut pas songer à des constructions qui mettraient E N ou B L M T V en tête du schéma ; les fautes nombreuses que présente chacune de ces deux familles s'y opposent. Nous devons donc choisir entre l'une des trois figures suivantes :

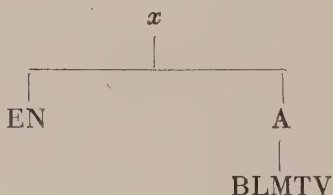
(1)



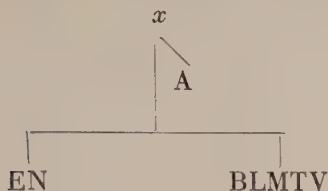
(2)



(3)



La construction (2) est peu probable, car M. Pio Franchi de' Cavalieri a relevé trois passages au moins où le groupe E N donne une leçon meilleure que celle de A. Rien de pareil ne se constate du côté du groupe B L M T V, si bien que la construction (3) serait possible ; mais elle a contre elle le fait que A, tout en s'accordant un nombre de fois sensiblement voisin avec les deux groupes, a cependant une tendance plus marquée vers E N et surtout vers E. Nous sommes donc amenés à adopter la solution pour laquelle s'est très justement prononcé M. Pio Franchi de' Cavalieri : A représentant à peu de chose près l'archétype, soit la figure (1) légèrement modifiée :



Il faut observer ici que si cette figure représente bien la réalité, l'accord de témoins de la famille E N et de la famille B L M T V doit l'emporter sur A. Et précisément, le cas se présente aux groupes 11 et 13, qui tout à l'heure s'opposaient à l'obtention du zéro dans la comparaison de A T E. Alors que A donne pour ces cas *effulsit* et *tamen*, les manuscrits E et T, appartenant aux deux familles dérivées, s'accordent sur les leçons *affulsit* et *tamen* et qui, en soi, paraissent préférables. Ces leçons représentent donc plus probablement l'archétype et je me permets de soumettre à M. Pio Franchi de' Cavalieri ces légères corrections à son excellent texte de la *Passio SS. Mariani et Jacobi*.

CHAPITRE HUITIÈME

UNE TRADITION A DEUX RAMEAUX

La lettre 53 : Frater Ambrosius de saint Jérôme.

La lettre 53 de saint Jérôme, depuis le IX^e siècle, ou même la fin du VIII^e, figure en guise de préface générale au début d'un grand nombre de Bibles. C'est, au point de vue de la transmission des textes, un document du plus haut intérêt.

Tout d'abord nous trouvons cette lettre dans les recueils qui nous ont conservé la correspondance hiéronymienne, recueils d'après lesquels elle a été éditée par M. Hilberg, dans le tome LIV du *Corpus* des écrivains ecclésiastiques latins de l'Académie de Vienne. ⁽¹⁾ Je ferai ici quelques critiques à M. Hilberg sur les leçons qu'il a parfois adoptées, mais son édition a, comme celle de M. Pio Franchi de' Cavalieri pour la *Passio SS. Mariani et Jacobi*, le rare mérite d'être un instrument de précision; l'apparatus disposé au bas de ses pages est remarquablement complet. Dès lors, le lecteur qui s'en sert peut quelquefois n'accepter pas la décision de l'éditeur, il n'en reste pas moins son débiteur : c'est à sa conscience professionnelle qu'il doit les données mêmes sur lesquelles s'appuie sa critique. Je le répète, c'est un rare mérite.

Les manuscrits employés par M. Hilberg sont au nombre de huit :

- Γ* *Lugdunensis* 600, S. VI.
- G* *Neapolitanus* vi. D. 59. S. VII.
- A* *Petropolitanus* i. 15. *Quarto*. S. VIII-IX.
- H* *Monacensis lat.* 6299. S. VIII-IX.
- P* *Cenomanensis* 126. S. IX.

(1) Vienne, 1910.

- Σ *Turicensis Augiensis* 41. S. IX.
 D *Vaticanus lat.* 355-356. S. IX-X.
 S *Vindobonensis lat.* 746. S. XIII.

Le manuscrit de Naples ne contient malheureusement que la fin de la lettre, et celui de Lyon des fragments glosés qui ne peuvent pas nous servir directement : nous les laisserons donc de côté et nous nous appuierons sur les manuscrits AHPΣDS. Il est à noter, à leur sujet, que seuls Σ et D représentent des collections un peu considérables de lettres ; les autres n'en contiennent qu'un très petit nombre et même A ne donne que la nôtre ⁽¹⁾ ; il n'y a donc pas à chercher de ce côté un élément de classement.

La lettre *Frater Ambrosius* se trouve aussi, comme je l'ai dit, en tête d'un très grand nombre de Bibles ; nous avons employé pour l'édition que nous en donnerons en tête de la Genèse. une trentaine de manuscrits dont les principaux sont les suivants :

- Φ_R *Parisinus lat.* 3. S. IX.
 Φ_A *Parisinus lat.* 11514. S. IX.
 Φ_z *Turicensis Carolinus* C. 1. S. IX.
 Φ_G *Londinensis Add.* 10546. S. IX.
 Φ_P *Romanus, S. Pauli.* S. IX.
 Λ_H *Matritensis, Acad. Hist.* 2. S. XII.
 C *Parisinus lat.* 1. S. IX.
 V *Parisinus lat.* 2. S. IX.
 R *Parisinus lat.* 6. S. X.
 G *Parisinus lat.* 7. S. XI.

C'est un fait très remarquable que le nombre et la gravité des variantes présentées par ces Bibles pour le texte de notre lettre. Nulle part, dans le texte biblique, on n'en trouverait

⁽¹⁾ Dom Ant. Staerk a donné dans son ouvrage sur *les Manuscrits latins de la Bibliothèque Impériale de Saint-Petersbourg*, II, p. xviii, une très courte notice de ce manuscrit et un facsimile (LXXIII) qui montre qu'il a été écrit par une main anglo-saxonne.

autant. Je l'ai fait observer ailleurs, aucun texte n'a été aussi respecté que celui des livres sacrés, mais il ne faut pas nous plaindre de cette abondance de variantes pour la préface ; grâce à elles les éléments de classement sont beaucoup plus marqués et plus persévérants, et il nous est par suite facile de classer nos manuscrits de la lettre.

Si nous considérons tout d'abord les exemplaires des recueils épistolaires, nous n'avons qu'à lire les premières lignes de l'apparat de M. Hilberg pour voir les manuscrits des lettres se diviser en deux groupes très tranchés ⁽¹⁾ :

442. 3. tua Δ H; tua mihi P Σ D S
 4. allocutionis Δ H; amicitiarum P Σ D S
 443. 1. est Δ H; est et P Σ D S.
 2. corporum tantum Δ H; tantum corporum P Σ D S.
 4. legimus enim Δ H; legimus P Σ D S.
 5. populos adisse Δ H; adisse populos P Σ D S.
 9. incognita graecis Δ H; magna graecia P Σ D S
 9. dicebantur Δ H; dicebatur P Σ D S
 10. magister erat Δ H; magister erat et potens P Σ D S.

Toute la suite du texte présente la même division des témoins manuscrits : l'existence des deux groupes est donc surabondamment prouvée.

Mais il y a un manuscrit, P, qui se détache fréquemment du second groupe pour aller avec le premier, ou même qui se sépare des deux groupes pour donner une leçon différente de celles de chacun d'eux, ou encore qui s'accorde avec des portions de groupe seulement. Voici de ces cas : on notera qu'il ne se produit rien de semblable pour aucun des autres manuscrits :

442. 3. iam amicitiae Δ H
 iam et veteris amicitiae P
 iam fidei et veteris amicitiae Σ D S

⁽¹⁾ Nous nous contentons de relever ici les variantes ; les passages du texte seront donnés plus loin, au cours de la discussion. Les chiffres placés avant les variantes sont ceux des pages et des lignes de l'édition Hilberg.

443. 3. timor domini Λ H
 domini timor P
 dei timor Σ D S
443. 8. etiamque Λ
 eumque H
 eamque P
 eademque Σ D S
443. 13. dum Λ H P
 cum Σ D S
447. 1. sunt carnalia Λ H
 carnalia sunt P Σ
 carnalia D S
447. 3. cogitationes destruentes et Λ H P
 cogitationes et Σ D S
447. 17. interrogat Λ H
 interroga ait P
 interrogavit Σ D S
449. 19. perdit Λ H P
 perdet Σ D S
450. 9. scientiae Λ H P
 scientiae dei Σ D S
451. 8. interrogatus Λ H P
 interrogatur Σ D S
451. 9. respondit Λ H P
 responditque Σ D S
451. 13. amor Λ H
 amator P
 amator legis Σ D
 amor legis S
451. 15. legeret et tamen Λ H P
 legeret tamen Σ D S
453. 3. discent Λ
 vindicent H P
 vindicant Σ D S
453. 5. solicista Λ H
 soloegista P

	sophista	Σ D S
453. 10.	deserunt	Λ H
	disserunt	P Σ
	edisserunt	D S
453. 14.	dei putant	Λ H P
	deputant	Σ D S.

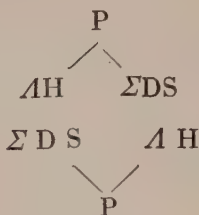
Point n'est besoin d'allonger cette liste outre mesure. Ce qui ressort de tous ces cas c'est que P est intermédiaire entre les deux groupes et si nous appliquons à ces 17 séries de variantes notre méthode de comparaison des manuscrits par trois, le résultat que nous obtiendrons sera celui-ci :

$$\begin{array}{ll} \Lambda < P & \Sigma = 2 \text{ fois} \\ \Lambda > P < \Sigma & = 0 \quad \text{»} \\ \Lambda & P > \Sigma = 7 \quad \text{»} \end{array}$$

$$\begin{array}{ll} H < P & \Sigma = 2 \text{ fois} \\ H > P < \Sigma & = 0 \quad \text{»} \\ H & P > \Sigma = 8 \quad \text{»} \end{array}$$

Si nous considérons maintenant nos manuscrits bibliques nous constaterons sans peine qu'ils se rattachent au second groupe. C'est ainsi qu'ils ont tous les leçons : *tua mihi, amicitiarum, est et, tantum corporum, legimus, adisse populos, magna graecia, dicebatur, magister erat et potens* ; de plus, dans les endroits où P se sépare de Σ D S, c'est avec ces derniers qu'ils s'accordent pour donner : *iam fidei et veteris amicitiae, dei timor, eademque, cum* etc...

Le cas de notre tradition de la lettre *Frater Ambrosius* est donc des plus nets. Nous sommes en présence de Λ H d'une part, et de Σ D S Φ Λ H C V R G d'autre part, avec P intermédiaire. Le rapport peut être représenté par l'une des quatre figures :

ΛH |
P $\Sigma D S$ $\Sigma D S$ |
P ΛH 

Notre tâche est désormais de trouver celle de ces constructions qui doit être adoptée.

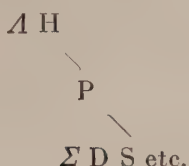
Il est un passage de la lettre où saint Jérôme s'est inspiré de Pline. C'est celui où il est question de Tite-Live : *Nunquamne legisti*, écrit Pline (Ep. ii, 3, 8), *Gaditanum quemdam, Titi Livii nomine gloriaque commotum, ad visendum eum ab ultimo terrarum orbe venisse statimque ut viderat abisse?* Or nos manuscrits donnent cet endroit de la lettre sous les deux formes que voici : je néglige ici les variantes d'orthographe qui sont secondaires :

 ΛH $P \Sigma D S \Phi \Lambda H C V R G$

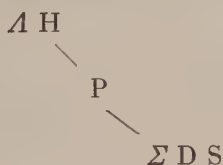
de ultimo hispaniae vel terrarum orbe venisse tatianum (ad thaianum^h_{ca} H) quendam legimus

de ultimis hispaniae galliarumque finibus quosdam venisse nobiles legimus

Ce passage, à lui seul suffit pour écarter toute construction qui mettrait en tête de la tradition P ou $\Sigma D S$. La leçon de ΛH ne peut venir de la leur et, tout imparfaite qu'elle soit, elle est évidemment inspirée de l'original et du texte de Pline : par ailleurs son imperfection même empêche d'y voir une correction savante. Nous sommes donc de ce chef amenés à la succession :



Mais il y a ici plus d'une difficulté. Si, à l'endroit que nous venons d'étudier ΛH ont une leçon meilleure en soi, il est d'autres endroits où cette prérogative leur est disputée par P et $\Sigma D S$. Par exemple : 447. 17, *Malachias propheta, immo per Malachiam Dominus : Interroga, ait, sacerdotes legem*. Nous sommes en présence d'une citation. Or seul P donne ici : *interroga ait*, nous lisons *interrogat* dans ΛH et *interrogavit* dans $\Sigma D S$ etc. Plus loin : 453, 10 : *immo audacia disserunt aliis P N* ou *edisserunt aliis D S*, contre *deserunt aliis \Lambda H*, leçon qui n'a pas de sens. Ces passages et bien d'autres ne permettent pas de voir dans $P \Sigma D S$ une simple dérivation de ΛH . Nous ne pouvons donc pas maintenir la construction :

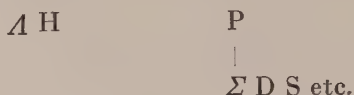


Résumons les faits : Nous avons deux groupes bien tranchés :

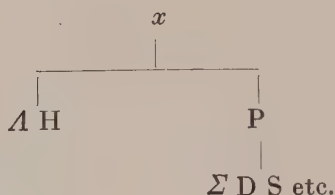
ΛH $P \Sigma D S$ etc.

Aucun de ces deux groupes ne peut représenter l'archétype dans tous les cas : tantôt c'est ΛH , tantôt c'est $P \Sigma D S$ qui sont plus proches de lui.

D'autre part, P se détache de $\Sigma D S$ pour se révéler intermédiaire entre eux et ΛH . Cependant P n'est pas la source commune, attendu que ΛH donnent parfois une leçon plus proche de l'original que la sienne. Il faut donc écrire :



Dès lors, la construction ne peut être autre que celle-ci :



Nous sommes en présence d'une tradition à deux rameaux dans laquelle l'archétype sera représenté tantôt par le rameau ΛH et tantôt par le rameau $P \Sigma D S$ et dans laquelle aussi P est intermédiaire entre ΛH et $\Sigma D S$.

Le canon critique à tirer de ce schéma est des plus faciles à établir.

- a) L'accord de ΛH et de $P \Sigma D S$ donne la leçon de x .
- b) Cette leçon est donnée aussi par l'accord de ΛH et de P contre $\Sigma D S$, à moins que la leçon de P ne soit une faute de ce manuscrit même, car il n'est pas l'ancêtre de $\Sigma D S$, mais seulement un représentant du type dont ceux-ci dérivent.
- c) Avons-nous deux groupes tranchés : ΛH et $P \Sigma D S$, la leçon de x est incertaine en soi, elle peut se trouver aussi bien dans un groupe que dans l'autre. C'est affaire à la critique interne de la désigner. D'une manière générale, cependant, ΛH représentant l'élément plus ancien, a plus de chance d'être en possession de la leçon de l'archétype.
- d) Avons-nous trois leçons : ΛH , P et $\Sigma D S$, le cas est le même. Le choix sera le plus souvent à faire entre ΛH et P , mais il se pourra aussi que la leçon de P soit une erreur propre à ce manuscrit et que $\Sigma D S$ l'emporte sur lui et sur ΛH à la fois.
- e) Mais avons-nous accord de Λ et de P ou de H et de P

contre une division quelconque des autres témoignages, c'est cet accord, qui en soi, doit nous donner la leçon de *x*.

Cette dernière règle est sans aucun doute le résultat le plus important de notre travail de classement. Nous allons maintenant, grâce au canon ainsi obtenu, entreprendre l'examen d'un certain nombre de passages de notre lettre.

Frater Ambrosius tua munuscula perferens A H; *tua MIHI munuscula perferens* P Σ D S. Le mot *mihi* est douteux. M. Hilberg l'a omis sur l'autorité de A H, avec raison, me semble-t-il, parce que nous allons constater que P Σ D S ont tendance à compléter le texte par des mots qui le rendent plus clair.

Detulit ET suavissimas litteras P Σ D S; *detulit SIMUL suavis. litt. A; detulit suavis. litt. H*. Le mot *et* est douteux lui aussi et ici M. Hilberg a suivi la leçon du second groupe. Je doute un peu que telle ait été la leçon de l'archétype, car on ne voit pas pourquoi H aurait omis *et*, et A l'aurait remplacé par *simul*, tandis que dans le cas où l'archétype aurait eu seulement *detulit suavissimas litteras*, on imagine très bien, des deux côtés de la tradition, l'addition de *et* et de *simul* qui arrondissent la phrase.

Quae IN principio A H P; *quae A principio* Σ D S. Ici le cas est clair. C'est *in* qu'il faut adopter avec M. Hilberg, contre toute la tradition inférieure de la seconde famille.

Principio ALLOCUTIONIS A H; *principio AMICITIARUM* P Σ D S: Voici un cas extrêmement intéressant. Les deux leçons sont permises par notre canon. M. Hilberg a choisi la seconde sur l'autorité des manuscrits de la seconde famille; mais ici je me séparerai de lui et choisirai *allocutionis*. Voici pourquoi: la lettre 53 de saint Jérôme est l'objet d'un problème chronologique soulevé par le P. Cavallera dans une très intéressante note de son *Saint Jérôme* ⁽¹⁾ dont je ne puis mieux faire que de reproduire ici le début.

« La correspondance de saint Jérôme, écrit le P. Cavallera,

(1) Tom. II, (1922), p. 89-91.

contient trois lettres adressées à saint Paulin de Nole. La dernière (*Epist.* LXXXV) est postérieure à la traduction hiéronymienne du *Periarchon* (399); les deux autres (*Epist.* LIII et LVIII) remontent aux premiers temps de la conversion et du monachisme de saint Paulin (394-396). Les manuscrits placent la lettre LVIII avant la lettre LIII. Une phrase de la lettre LIII a déterminé à considérer celle-ci comme la plus ancienne : « *Frater Ambrosius tua mihi munuscula perferens detulit et suavissimas litteras quae a principio amicitiarum fidem iam probatae fidei et veteris amicitiae praeferabant.* » On a conclu de ce *principium amicitiarum* qu'il s'agissait de la première lettre écrite à saint Jérôme par Paulin. Rien n'oblige à une interprétation aussi restrictive... En fait si on lit attentivement les deux lettres, et si on les compare, on est amené à conclure que la lettre LVIII est antérieure à la lettre LIII. » Et le P. Cavallera donne du fait une démonstration convaincante dans laquelle nous n'avons pas à le suivre ici. L'important pour nous était de constater la difficulté qu'introduit ici dans la chronologie des épîtres hiéronymiennes la leçon *amicitiarum* des manuscrits de la seconde famille. Au contraire, *allocutionis* donné par ceux de la première présente un sens non seulement acceptable, mais meilleur : dès ses premiers mots la lettre de Paulin témoignait d'une amitié déjà éprouvée. La suite de la phrase ne fait d'ailleurs que confirmer ce premier point :

Fidem probatae iam amicitiae praeferabant A H; *fidem probatae iam* ET *veteris amicitiae praeferabant* P; *fidem probatae iam* FIDEI ET *veteris amicitiae praeferabant* Σ. Ici M. Hilberg a adopté la leçon de P ; je préférerais encore celle de A H. Les mots *et veteris* sont une suite de la correction de *allocutionis* en *amicitiarum*. « Dès le début, fait dire le correcteur à S. Jérôme, votre amitié a déjà tous les signes d'une vieille amitié ». Combien est plus naturelle et plus délicate la phrase des manuscrits de la première famille : « Votre lettre dès les premiers mots témoigne d'une amitié déjà éprouvée. »

Nous ne pouvons tout étudier dans ce texte : il faut nous

contenter de quelques passages. Voici celui sur lequel nous nous sommes déjà arrêtés un moment tout à l'heure :

Ad Titum Livium lacteo eloquentiae fonte manantem VISENDUM; ce dernier mot n'est donné que par la première famille, M. Hilberg l'a gardé avec raison car il est déjà dans Pline. De même la restitution qui suit est excellente : *de ultimo terrarum orbe venisse Gaditanum quendam legimus*; elle s'appuie encore sur les manuscrits de la première famille; mais quelle erreur d'écrire ensuite : *habuit illa aetas inauditum omnibus saeculis celebrandumque miraculum* UT ORBEM TOTUM INGRESSUS ALIUM EXTRA ORBEM QUAERERET ! Qu'est-ce que *orbem totum ingredi*? Cette leçon de M. Hilberg s'appuie sur un seul manuscrit : H, et encore faut-il, pour l'obtenir, faire deux conjectures, car H donne : *ut orbem totam ingressus alium extra urbem quaereret*. Appliquons au contraire notre canon, nous avons :

ut urbem, leçon obligatoire, puisque les deux familles (sauf H) s'accordent sur elle;

tantam, leçon de P Σ D S, contre *totam* de A H; les deux nous sont permises mais la leçon de la seconde famille offre ici un meilleur sens;

ingressus, alium extra urbem quaereret, leçon de la première famille évidemment préférable à celle de la seconde : *ingressi aliud extra urbem quaererent* qui n'est qu'une suite logique de la correction opérée dans la phrase précédente. L'homme de Gadès est venu du fond de l'Espagne à Rome et, dit Pline, *statim ut viderat (Livium) abiit*; il ne s'est donc pas arrêté à visiter la Ville. C'est ce que saint Jérôme a exprimé en écrivant : *habuit illa aetas inauditum celebrandumque miraculum ut urbem tantam ingressus alium extra urbem quaereret*. Tous les mots de cette phrase figuraient dans l'archétype, mais nous devons, pour le retrouver, recourir, selon notre canon, tantôt à la première et tantôt à la seconde famille des manuscrits.

Un peu plus loin, saint Jérôme, après avoir dit que saint Paul resta quinze jours auprès de saint Pierre, ajoute : *hoc enim* MAGISTERIO hebdomadis et ogdoadis futurus gentium praedicator instruendus erat : c'est la leçon de A; les manuscrits H P

Σ D portent : *hoc enim MYSTERIO* et S donne *hoc enim MINISTERO*. En quelques endroits de ses commentaires saint Jérôme reconnaît le caractère mystérieux des chiffres sept et huit, la leçon *mysterio* de H P Σ D est donc acceptable. Néanmoins il y a peut-être lieu de s'écarter ici pour une fois du canon habituel pour adopter avec M. Hilberg la leçon *magisterio* du seul manuscrit A; saint Jérôme, en effet, emploie ce mot lorsqu'il commente le texte de l'épître aux Galates auquel il fait ici allusion : *Non grandi*, écrit-il, *indignuit MAGISTERIO, qui tanto se ad videndum Petrum tempore praeparavit*. Le manuscrit A pourrait donc avoir ici mieux conservé la leçon, sinon de l'archétype, du moins de l'original, soit qu'il ait été lui-même l'objet d'une correction d'après un manuscrit plus ancien, soit que H ait été conformé à une leçon qui aurait été celle de la seconde famille, soit enfin que le voisinage des mots *hebdomadis* et *ogdoadis* ait amené la correction *mysterio* simultanément dans les deux familles.

Toujours dans le passage concernant saint Paul, nos manuscrits se séparent sur le texte d'une citation scripturaire : *Tito praecipit ut... scientiam quoque in eo eligat scripturarum* : CONTINENTEM eum qui secundum doctrinam est, fidelem sermonem portent A H; les manuscrits P Σ D S donnent : OBTINENTEM cum. D'après le canon, une leçon vaut l'autre. M. Hilberg, comme il fait le plus souvent, donne ici la préférence à A H. Je suis persuadé qu'il faut, au contraire, suivre la leçon de la seconde famille. Le texte complet de saint Paul pour cette phrase est, d'après la Vulgate : *Oportet episcopum... esse... iustum, sanctum, continentem, amplectentem eum qui secundum doctrinam est fidelem sermonem*. Le mot *continentem* se retrouve dans l'ancienne version latine, mais très souvent, dans celle-ci, le mot suivant (*amplectentem*) est remplacé par *obtinentem*, et c'est cette leçon que suit saint Jérôme dans son commentaire même de l'épître à Tite. Il faut donc la suivre ici aussi, et *continentem* dans A H n'est qu'une très mauvaise correction inspirée par la présence du mot dans le texte de l'épître, mais avec un sens tout différent.

Deux lignes plus loin, au contraire M. Hilberg a tout à fait raison en préférant P à tous les autres pour la leçon : *Malachias propheta, immo per Malachiam dominus : INTERROGA AIT sacerdotes legem*. Notre canon autorise le choix de cette leçon préférable à *interrogat* de A H et à *interrogavit* de Σ D S.

Mais voici un autre passage où l'éditeur du *Corpus* de Vienne a suivi le seul manuscrit A et où, à mon avis, il aurait encore fallu suivre la leçon de la seconde famille. Il faut ici reprendre le texte d'assez haut : *Danihel in fine sacratissimae visionis iustos ait fulgere quasi stellas et intellegentes, id est doctos, quasi firmamentum. Vides quantum distent inter se iusta rusticitas et docta iustitia? alii stellis, alii caelo comparantur, quamquam iuxta hebraicam veritatem utrumque POSSIT* (sic A; *utrumque POSSIT INTELLIGI* H; *utrumque DE ERUDITIS POSSIT INTELLIGI* P Σ D S); *ita enim apud eos legimus : qui autem docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad iustitiam erudiunt multos quasi stellae in perpetuas aeternitates*. Ce texte est fort clair. Dans la *veritas hebraica*, qui correspond ici à la Vulgate, il s'agit, dans les deux membres de la phrase, des *eruditi* : les uns, *qui docti fuerint*, sont comparés au firmament, et les autres, *qui ad iustitiam erudiunt multos*, brilleront comme des étoiles. Au contraire, dans les Septante et l'ancienne version latine, si les doctes sont comparés au firmament, ce sont les justes qui brillent comme des étoiles ; d'où pour saint Jérôme l'occasion d'opposer la *docta iustitia* et la *iusta rusticitas* ; mais il se corrige aussitôt en ajoutant : cependant, en hébreu, étoiles et firmament s'appliquent tous deux aux savants : *quamquam iuxta hebraicam veritatem utrumque de eruditibus possit intelligi*. Cette leçon de P Σ D S est la seule acceptable ; celles de A et de H sont manifestement incomplètes.

Je m'arrête ici ; ces exemples suffisent à faire voir combien, même dans le cas peu favorable d'une tradition à deux rameaux, l'éditeur retire d'avantages d'un canon critique nettement établi. Les deux écueils dans ce cas sont la préférence habituelle donnée à une famille considérée comme meilleure et un respect exagéré pour la leçon des manuscrits plus anciens. La vision

concrète d'un schéma établi sur des comparaisons minutieuses, et l'établissement raisonné du canon critique font évanouir ces mirages. Quelles que soient la valeur et l'antiquité des manuscrits d'une famille, s'il est bien prouvé que les manuscrits plus défectueux et plus récents d'une autre famille dérivent du même archétype, rien n'empêche ces derniers d'être préférés aux premiers dans un cas concret, et la logique veut que leur leçon, à chaque endroit où la tradition se divise, soit considérée, en soi, comme ayant autant de droits à être admise que celle des manuscrits plus favorisés sous le rapport de l'antiquité et de la correction.

Mais il est une autre considération qu'amène tout naturellement cette étude de la lettre 53 de saint Jérôme. C'est celle du peu de certitude que nous avons actuellement, en bien des cas, de posséder le texte original de nos auteurs. Les jeunes gens en quête d'un sujet de recherches pour leur vie doivent s'en bien persuader : le champ de l'ecdotique est loin d'être un champ épuisé; bien plus, il ménage les surprises les plus heureuses, là même où il semble quelquefois avoir été le plus fouillé. L'immense majorité des éditions anciennes a été faite sans aucune règle critique, au hasard des manuscrits découverts; il est absolument certain qu'une recherche méthodique des manuscrits telle que l'on peut la faire aujourd'hui, des collations minutieuses, des classements raisonnés, l'adoption d'un canon critique auquel on se tiendra fermement, doivent dans la plupart des cas renouveler les textes étudiés.

Sera-ce pour les amener toujours à l'état de textes originaux? C'est là une autre question. J'étudierai à ce propos un dernier passage de la lettre 53 de saint Jérôme. Elle débute par les mots : *Frater AMBROSIUS tua munuscula perferens detulit et suavissimas litteras*. La tradition est unanime sur le mot *Ambrosius*. Qui était ce moine? Nous l'ignorons totalement. Or, à la fin de sa lettre, saint Jérôme, pour engager Paulin à venir le trouver lui écrit : *Habes hic amantissimum tui fratrem EUSEBIUM qui litterarum tuarum mihi gratiam duplicavit, referens honestatem morum tuorum, contemptum saeculi, fidem amicitiae, amorem*

Christi; nam prudentiam et eloquii venustatem, etiam absque illo, ipsa epistola praeferibat. Ici encore la tradition manuscrite est unanime, mais Eusebius est connu, semble-t-il, par au moins une autre lettre de saint Jérôme, la 61^e, adressée à Vigilance qui précisément était lui aussi une connaissance de saint Paulin.

N'est-il pas étrange qu'après avoir dit que la lettre de Paulin avait été apportée par le frère Ambroise, saint Jérôme ajoute que c'est le frère Eusèbe qui en double le prix en complétant de vive voix les détails sur les qualités de son correspondant, sur la solidité de son amitié, sur son amour du Christ, car pour ce qui était de la prudence et de la beauté du style, il n'avait pas besoin de parler, la lettre elle-même en témoignait assez haut. Tout cela, en effet, n'était-il pas affaire du messenger? La conclusion c'est qu'il y a très probablement eu erreur au début de la lettre, dans l'archétype de nos manuscrits, et que l'original, au lieu de *Frater Ambrosius* devait plus vraisemblablement porter : *Frater Eusebius*. Le frère Eusèbe appartenait comme Vigilance au cercle de saint Paulin; il a apporté à saint Jérôme la lettre et les présents de celui-ci, et, par les détails qu'il a ajoutés de vive voix, il a encore doublé le prix du message, mais ses paroles n'étaient pas nécessaires pour faire connaître à Jérôme le talent de Paulin en matière de littérature, la lettre elle-même en était un témoignage éclatant.

CHAPITRE NEUVIÈME

UNE TRADITION A TROIS RAMEAUX

Le Lai de l'Ombre de Jean Renart.

Le Lai de l'Ombre de Jean Renart est le poème, de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle, dont l'édition a donné à M. Joseph Bédier l'occasion de poser devant ses lecteurs le problème du classement des manuscrits. Il serait difficile de trouver un texte mieux préparé que celui-là pour servir de terrain d'expérience. M. Bédier, en effet, dans son Introduction à la deuxième édition du poème ⁽¹⁾, a poussé extrêmement loin l'analyse du cas critique et, par ailleurs, l'apparatus de son édition est extrêmement soigné. J'ai eu l'occasion de revoir les manuscrits pour les passages que je vais étudier et c'est à peine si j'ai eu à faire une correction. Pour le fond, nous sommes, M. Bédier et moi, aux antipodes : je m'attache à prouver par des exemples que l'on peut et que l'on doit classer les manuscrits pour aboutir à un canon critique rigide ; l'éminent académicien met en doute la légitimité de tous les classements en général et conclut à l'adoption d'un manuscrit choisi sans règles fixes et que l'on corrigera çà et là, suivant qu'il apparaîtra nécessaire ou simplement utile « au jugement, au tact, à la prudence de l'éditeur, et, pour dire le vrai mot, à son goût... ». Et ce ne sont pas là boutades ou assertions lancées à la légère : M. Bédier a établi son scepticisme sur une étude minutieuse des rapports qu'ont entre eux les manuscrits du texte du *Lai de l'Ombre* et il a fait ressortir, par des arguments positifs, les défauts d'au moins quatre arbres généalogiques. Je crois pouvoir en proposer ici un cinquième qui se rapproche de l'un d'eux, mais qui, cepen-

(1) Paris, 1913.

dant, en diffère profondément par la manière dont il explique le rapport des manuscrits avec l'archétype.

Sept manuscrits ont servi à M. Bédier pour son édition; en voici la liste et les sigles :

A.	Paris, Bibl. Nat.	fr. 837.	S. XIII.
B.	»	» fr. 1593.	S. XIII.
C.	»	» fr. 12603.	S. XIII-XIV.
G.	»	» fr. 1553.	S. XIII.
D.	»	» fr. 19152.	S. XIII.
E.	»	» fr. N. Acq. fr. 1104.	S. XIII
F.	»	» fr. 14971.	S. XIII.

J'ai pris au hasard, parmi les 962 vers dont se compose le poème, les vers 166 à 233 que je vais tout d'abord reproduire, sauf un court passage sur lequel les manuscrits ne donnent aucune variante intéressante :

166. « Las ! » fet il, « se je sui¹ amis,
 Que sera ce se n'est m'amie ²?
 Ce ne sai je ne ne voi mie
 Comment je puisse vivre un jor.
170. Deduis d'errer ne de sejour
 Ne me puet mon cuer³ solacier ⁴.
 Or n'i a fors de tenir⁵ chier
 Ceus qui la vont ou ele maint,
 Quar por ce fere ont eü maint
175. De lor amor⁶ joie et solas.
 Quar m'eüst ceste⁷ fet un las
 De ses .ii. braz entor mon col⁸ !

186. Or ne puet estre autre :
 Aler ou envoier m'estuet
 Proier, puis⁹ qu'autre estre ne puet,
 Qu'ele ait de moi merci en fin¹⁰
190. Et que, por Dieu, aïnz que je fin,
 Qu'ele ait pitié de ma destrece
 Et que, par sa grant gentillece,
 Qu'ele me gart et vie et sens.

- Elle i avroit un mains des suens¹¹
195. S'ele souffroit que je perisse¹²,
S'est bien droiz que de son cuer isse
Douçors, et pitiez¹³ de ses iex.
Mès je cuit¹⁴ qu'il me venist miex¹⁵
Li alers que se g'i envoi.
200. L'en dit¹⁶ : « N'i a tel comme soi »,
Ne nus n'iroit si volentiers.
Pieç'a c'on dist¹⁷ que li mestiers
Aprent l'omme et la grant soufrete.
Puis que g'i ai reson atrete,
205. Il n'i a se de l'aler non
Dire qu'ele a en sa prison
Mon cuer, qui de gré s'i est mis;
Ja, devant qu'il ait non amis,
N'en quiert eschaper por tristrece¹⁸.
210. Gentelises, pitiez, larguece
Le devroit a ce esmouvoir. »
Il s'est atornez por movoir,
Soi tiers de compaignons sanz plus.
Ne sai que vous deïsse plus¹⁹ :
215. Il monte, et vallet²⁰ jusqu'a .vi.
Il chevauche²¹ liez et penssis
En son penser et en sa voie²²;
Ses compaignons oste et desvoie
De la voie de son pensser,
220. Qu'il ne s'en²³ puissent apensser
En la reson²⁴ de son voiage.
Il dist qu'il chevauche a grant rage,
Celant son pensser souz sa joie²⁵,
Tant qu'il vindrent a la monjoie
225. Du chastel ou cele manoit.
Fet li sires quis i menoit²⁶ :
« Veez com cil chastiaus siet bien ! »
Il nel disoit pas tant por rien
Qui montast aus fossez n'aus murs,

230. Mès pour²⁷ savoir se ses eürs
 L'avroit encor si amonté²⁸
 Qu'il parlaissent de la biauté
 La dame²⁹ qu'il aloit veoir³⁰.

En trente endroits les manuscrits se divisent, sur ces vers, en groupes de deux ou plus : voici le relevé des leçons données par les différents groupes en chacun de ces endroits :

- 1) se je sui A B D E F
se j'estoie C G
- 2) m'amie A B
amie C G D E F
- 3) mon cuer A C G
mon cors B
mon mal D E F
- 4) solacier A B
alasier C G D E
alégier F
- 5) de tenir A B C G
du tenir D E F
- 6) amor A B C G
dame D E F
- 7) ceste A B E
elle C D F
ore G
- 8) entor mon col A B C G F
entor le col D E
- 9) puis A D E
quant C G F
(B *manque*)
- 10) ... merci en fin A B C G F
... de moi enfin D E
- 11) mains des suens A B
peu de sens C G
mains des siens D E
perdu son sens F

- 12) que je perisse A B
que je morusse C G D E F
- 13) douçors et pitiez A B
pitiez et doucor C G D E
pitie trouver F
- 14) mes je cuit A B C G
si cuit bien D E
il cuit que F
- 15) me venist miex A B
mi vauroit miex C G D E F
- 16) l'en dit A B
on dit C G D E F
- 17) pieça c'on dist A B C G
en dit pieça D E F
- 18) por tristrece A B
por destrece C G D E F
- 19) vous deïsse plus A B E
vous en die plus C G
gen deïsse plus D
vous desisse plus F
- 20) il monte et vallet A B D E F
il montent vallet C G
- 21) il chevauche A B E
et chevauche C G D F
- 22) en son penser et en sa voie A B
a son penser et a sa voie D E
celant son penser et sa voie C G
a ses amours et a sa joie F
- 23) ne s'en A B G
ne se C D E F
- 24) en la reson A B
a la raison D E
de l'occoison C G F
- 25) celant son penser souz sa joie A
celant son penser sor sa joie B D
celant son penser et sa joie F

- celant son penser et sa voie E
 en son penser et en sa voie C
 en son visage et en sa voie G
- 26) quis i menoit A B
 qui les menoit C G D E F
- 27) mes pour A B
 fors pour C G
 com por E F
 tout comme D
- 28) si amonté A B
 si haut monté C G D E F
- 29) la dame A B
 de la dame C G E F
 a la dame D
- 30) qu'il aloit veoir A B
 qu'il va veoir C G D E F

L'examen des concordances de chacun des manuscrits avec les autres donne pour premier résultat la constatation de l'identité de A et de B pour les variantes du cas étudié. Il y a donc lieu de considérer A B comme formant une unité, et nous laisserons de côté le manuscrit B. Les autres manuscrits s'accordent comme il suit :

A	C	G	D	E	F
avec	—	—	—	—	—
G 8	G 28	C 28	E 25	D 25	E 17
C 7	F 16	F 14	F 17	F 17	D 17
E 6	D 14	D 12	C 14	C 13	C 16
F 5	E 13	E 12	G 12	G 12	G 14
D 3	A 7	A 8	A 3	A 6	A 5

On voit du premier coup d'œil qu'en général A s'accorde d'une manière à peu près égale, mais peu considérable, avec les autres manuscrits, puis que C G ont entre eux un chiffre d'accords très élevé (28 cas sur 30) et aussi D E (25 accords sur 30 cas). Le manuscrit F, enfin, offre des accords moyens et à

peu près égaux avec tous les autres sauf A. Cet ensemble de faits veut dire que AB, puis C G, puis D E forment très probablement des groupes et que F participe à la fois des groupes C G et D E. Les comparaisons par trois vont nous mettre en mesure de préciser ces résultats. Lorsqu'on est en présence de 6 manuscrits, le nombre des comparaisons possibles est de 20. En voici le tableau au complet :

A C G			
» » D			
» » E			
» » F			
A G D	C G D		
» » E	» » E		
» » F	» » F		
A D E	C D E	G D E	
» » F	» » F	» » F	
A E F	C E F	G E F	D E F

Et voici, au complet encore, les résultats de ces comparaisons :

$$1) \quad A < C \quad G = 1, 2, 4, 9, 11, 12, 13, 15, 16, 18, 19, 20, 21, \\ 22, 24, 26, 27, 28, 29, 30 = 20$$

$$A > C < G = 23 = 1$$

$$A \quad C > G = 0$$

$$2) \quad A < C \quad D = 2, 4, 7, 12, 13, 15, 16, 18, 21, 23, 26, 28, \\ 30 = 13$$

$$A > C < D = 1, 9, 20, = 3$$

$$A \quad C > D = 3, 5, 6, 8, 10, 14, 17 = 7$$

$$3) \quad A < C \quad E = 2, 4, 12, 13, 15, 16, 18, 23, 26, 28, 29, \\ 30 = 12$$

$$A > C < E = 1, 7, 9, 19, 20, 21 = 6$$

$$A \quad C > E = 3, 5, 6, 8, 10, 14, 17 = 7$$

- 4) $A < C$ $F = 2, 7, 9, 12, 15, 16, 18, 21, 23, 24, 26, 28,$
 $29, 30 = 14$
 $A > C < F = 1, 20 = 2$
 $A < C > F = 3, 5, 6, 17 = 4$
- 5) $A < G$ $D = 2, 4, 12, 13, 15, 16, 18, 21, 26, 28, 30 = 11$
 $A > G < D = 1, 9, 20 = 3$
 $A < G > D = 3, 5, 6, 8, 10, 14, 17, 23 = 8$
- 6) $A < G$ $E = 2, 4, 12, 13, 15, 16, 18, 26, 28, 29, 30 = 11$
 $A > G < E = 1, 9, 19, 20, 21 = 5$
 $A < G > E = 3, 5, 8, 10, 14, 17, 23 = 7$
- 7) $A < G$ $F = 2, 9, 12, 15, 16, 18, 21, 24, 26, 28, 29,$
 $30 = 12$
 $A > G < F = 1, 20 = 2$
 $A < G > F = 3, 5, 6, 17, 23 = 5$
- 8) $A < D$ $E = 2, 3, 4, 5, 6, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16,$
 $17, 18, 22, 23, 24, 26, 28, 30 = 21$
 $A > D < E = 7, 22 = 2$
 $A < D > E = 0$
- 9) $A < D$ $F = 2, 3, 5, 6, 7, 12, 15, 16, 17, 18, 21, 23, 26,$
 $28, 30 = 15$
 $A > D < F = 8, 10 = 2$
 $A < D > F = 9 = 1$
- 10) $A < E$ $F = 2, 3, 5, 6, 12, 15, 16, 17, 18, 23, 26, 28,$
 $29, 30 = 14$
 $A > E < F = 8, 10 = 2$
 $A < E > F = 7, 9, 21 = 3$
- 11) $C < G$ $D = 0$
 $C > G < D = 23 = 1$
 $C < G > D = 1, 3, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 14, 17, 20, 22, 24 = 13$

- 12) $C < G$ $E = 0$
 $C > G < E = 23 = 1$
 $C \quad G > E = 1, 3, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 14, 17, 19, 20, 21,$
 $22, 24, 27 = 16$
- 13) $C < G$ $F = 0$
 $C > G < F = 23 = 1$
 $C \quad G > F = 1, 3, 5, 6, 17, 20, 27, = 7$
- 14) $C < D$ $E = 1, 3, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 14, 17, 20, 22, 24 = 13,$
 $C > D < E = 0$
 $C \quad D > E = 7, 21 = 2$
- 15) $C < D$ $F = 1, 3, 5, 6, 17, 20 = 6$
 $C > D < F = 8, 9, 10, 24 = 4$
 $C \quad D > F = 0$
- 16) $C < E$ $F = 1, 3, 5, 6, 17, 20, 27 = 7$
 $C > E < F = 7, 8, 9, 10, 21, 24 = 6$
 $C \quad E > F = 0$
- 17) $G < D$ $E = 1, 3, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 14, 17, 20, 22, 23,$
 $24 = 14$
 $G > D < E = 0$
 $G \quad D > E = 0$
- 18) $G < D$ $F = 1, 3, 5, 6, 17, 20, 23 = 7$
 $G > D < F = 8, 9, 10, 24 = 4$
 $G \quad D > F = 0$
- 19) $G < E$ $F = 1, 3, 5, 6, 17, 20, 23, 27 = 8$
 $G > E < F = 8, 9, 10, 21, 24 = 5$
 $G \quad E > F = 0$
- 20) $D < E$ $F = 0$
 $D > E < F = 7, 21 = 2$
 $D \quad E > F = 8, 9, 10, 24 = 4$

Il y a, dans ces résultats, des points sur lesquels on n'a aucune surprise, d'autres, au contraire, sont vraiment inattendus.

Ainsi, l'extrême voisinage de C G et de D E nous était déjà connu; il devait nécessairement produire les chiffres que nous trouvons avec N° 1, 8, 11, 12, 14 et 17; toutes les fois que les deux manuscrits du même groupe entrent dans une comparaison nous obtenons, ou à peu près, les deux zéros dont le sens nous est bien connu. Il est constaté une fois de plus que C G et D E, comme A B forment des familles. La question qui se pose est dès lors de savoir quel est le rapport de ces familles entre elles. Les comparaisons 2, 3, 5, 6, nous donnent la réponse. Elles portent chaque fois sur un membre du groupe A B, un membre du groupe C G, et un membre du groupe D E : le résultat est une série de 3 chiffres sans zéro. Aucun de ces manuscrits ne joue le rôle d'intermédiaire; nous avons donc affaire à trois familles séparées.

Mais voici le résultat inattendu : le manuscrit F qui, dans le tableau des comparaisons par deux, se mettait déjà à part des autres, nous apparaît ici comme intermédiaire entre C et D (15), entre C et E (16), entre G et D (18), entre G et E (19). La figure qui représente ces rapports est, en substance, celle-ci :



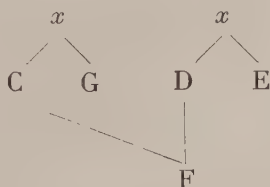
Mais, notons-le bien, le manuscrit F n'est pas intermédiaire entre C et G, ni entre D et E (13 et 20); il n'est intermédiaire que dans les combinaisons où entrent des représentants des deux familles, soit C et D ou E d'une part, soit G et D ou E d'autre part : en d'autres termes, il est intermédiaire entre les deux groupes :



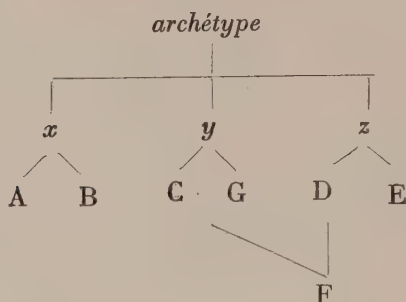
En serait-il l'archétype? L'examen intrinsèque des leçons donne un résultat qui n'est pas douteux : F ne peut pas être l'archétype de C G et de D E, de par les groupes de variantes 11, 13, et 14, par exemple, et aussi 3, 5, 6, 9 etc... On concevrait, en effet, qu'au groupe 2, les manuscrits A B d'une des familles ayant *m'amie*, les deux autres familles C G et D E, donnassent *amie* à la suite de F, ou au groupe 12, que C G D E aient reçu de lui la leçon *que je mourusse*, mais, au groupe 3, C G ne pourraient pas avoir *mon cuer* avec A, contre *mon mal* de D E F et ainsi des autres cas. Ainsi F, qui est intermédiaire, n'est pas archétype; il faut, par suite, qu'il soit dérivé des deux familles, en d'autres termes, il faut retourner la figure et lui donner la forme :



et cette construction se complète tout naturellement par le résultat de la comparaison 20, entre D E F, d'après lequel D est intermédiaire entre E et F, soit :



Rapprochons de ces résultats ceux obtenus au sujet de A B et nous obtenons le schéma général suivant :



Si le lecteur que ces arides déductions n'ont pas rebuté veut bien maintenant appliquer ce schéma aux différentes combinaisons de variantes données plus haut pour nos 30 groupes, il verra que toutes s'expliquent sans difficulté par lui : il n'y a qu'aux N^{os} 7, 21 et 23 qu'un manuscrit (E ou G) s'échappe de son groupe pour en rejoindre un autre, mais si l'on considère qu'il s'agit de leçons comme *ceste* pour *elle*, *il chevauche* pour *et chevauche*, *ne s'en* pour *ne se*, on conviendra que ce sont là quantités négligeables, car le premier copiste venu peut faire de ces modifications sans avoir besoin pour cela d'avoir un manuscrit différent sous les yeux. De même, les vers 191-192 sont omis dans A B et F, mais il y a là passage du même au même : *Qu'ele* (v. 191) à *Qu'ele* (v. 193), ce qui explique très facilement la coïncidence fortuite. Je crois donc avoir réussi à établir un arbre généalogique expliquant d'une façon satisfaisante les rapports que présentent entre eux les manuscrits du *Lai de l'Ombre* et, détail piquant, cet arbre généalogique est précisément un spécimen de la construction à trois branches que M. Bédier regrette si vivement et si justement de ne pas rencontrer dans les introductions aux éditions critiques, au moins dans l'immense majorité de ces introductions.

Reprenons maintenant l'exposé que M. Bédier a faite des rapports de ces mêmes manuscrits dans sa propre Introduction. « Si, écrit-il ⁽¹⁾, on essaye de classer... les manuscrits du *Lai de*

⁽¹⁾ *Le Lai de l'Ombre*, préface, p. XXIII et suiv.

l'Ombre, on parvient sans grand effort à discerner les cinq groupes de faits que voici :

« 1^o) Les manuscrits A et B, très voisins l'un de l'autre, s'opposent souvent aux cinq autres manuscrits, et plusieurs des leçons qu'ils ont en propre sont fautives. »

« 2^o) Il en va de même des manuscrits C et G... »

« 3^o) A leur tour, les manuscrits D et F, qui donnent d'ailleurs des leçons très différentes entre elles, offrent, en quelques passages, une même leçon que l'on peut tenir pour un remaniement de la leçon donnée par les cinq autres manuscrits. »

« 4^o) En 33 passages au moins, les manuscrits A B C G donnant une certaine leçon, les trois autres, D E F, en donnent une certaine autre... De ces 33 passages, il en est au moins quatre où la leçon A B C G, comparée à la leçon concurrente, apparaît ici comme moins bonne : c'est aux vers 511, 562-5, 573, 583. Voir nos remarques sur ces vers. »

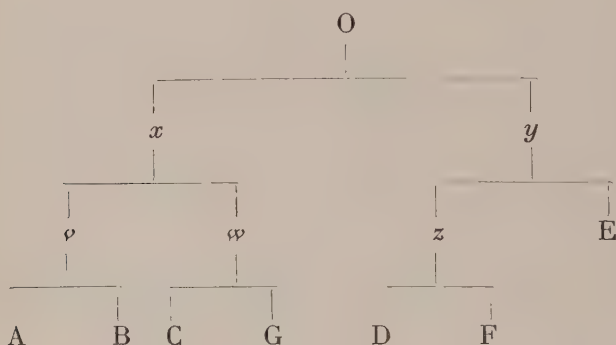
« 5^o) Inversement de ces 4 passages, il en est au moins deux où la leçon D E F, comparée à la leçon concurrente, semble moins bonne : c'est aux vers 523 et 608. »

Il y a là beaucoup de points incontestables. Nous n'admettons pas, dans notre méthode, les « fautes communes » à la base du classement, mais il est évident qu'il y a des fautes dans les manuscrits et il ne l'est pas moins que les groupements A B, C G, D F établis par M. Bédier sont exacts. Cependant, sur le rapport des manuscrits D E F, nous nous séparons de lui, car la particularité essentielle de F, celle d'intermédiaire entre C G et D E, lui a échappé. Notons aussi, au N^o 4, le passage de l'idée de « faute commune » à celle de leçon « moins bonne ». En somme, le groupement des manuscrits A B C G en une famille *x* repose sur quatre leçons qui, peut-être, sont discutables, et, de fait, en 1913, l'une d'elles (v. 583) a été conservée par M. Bédier dans le texte.

Et M. Bédier conclut :

« Si l'on tient pour ^{si} bien interprétés ^{qu'} quelques-uns des faits rangés dans ces cinq catégories, ^{ne} ne serait-ce qu'un seul fait de

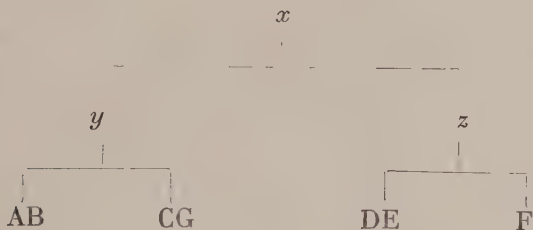
chaque catégorie, et si l'on ne connaît pas de faits qui contredisent ceux-là, on pourra réputer acquis le classement des manuscrits : on admettra que A B C G remontent, par l'intermédiaire de deux manuscrits perdus, φ et ω , à un même manuscrit, déjà fautif, x ; — que, d'autre part, D et F, par l'intermédiaire du manuscrit perdu z , et E remontent à un même manuscrit perdu, déjà fautif, y ; — et que x et y sont deux dérivés indépendants l'un de l'autre, du manuscrit original O. Ce que l'on peut représenter aux yeux par le graphique que voici :



C'est à ce classement que je m'arrêtai, et c'est en vertu des règles qu'il me traçait que j'établis, dans mon édition de 1890, le « texte critique » du *Lai de l'Ombre*...

Il y aurait ici beaucoup à dire. Tout d'abord je n'admettrais pas facilement qu'un seul fait, d'une manière générale, suffît pour établir ou pour infirmer une partie du classement. Il faudrait pour cela que ce fût un fait capital. Les copistes ne sont pas des machines, mais des hommes qui pensent, qui raisonnent et qui, sur un point donné, peuvent faire une modification qui les fait retomber dans la leçon d'une autre famille, sans que pour cela il y ait influence nécessaire des manuscrits de cette autre famille. Ce qui procure le classement ce sont les données constantes et ce qui prouve la fausseté d'un classement proposé ce sont également les données constantes, habituelles et non un cas isolé, fût-il parfaitement constaté. Or, c'est précisé-

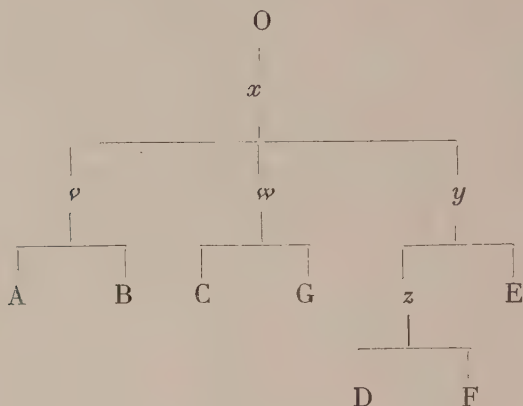
ment là ce qui nous met en garde contre le classement auquel M. Bédier s'était arrêté tout d'abord. Il y a, en effet, une donnée constante de la tradition du *Lai de l'Ombre* qui n'est pas envisagée dans les cinq catégories de faits énumérées ci-dessus : c'est la concordance des manuscrits C G D E (F) contre A B. L'apparatus de M. Bédier relève ce cas un nombre considérable de fois, comment se fait-il que le critique ne lui ait pas fait place dans son Introduction? J'en devine la raison : c'est qu'en aucun de ces cas M. Bédier n'a trouvé de « faute commune » ; mais il n'y a pas que les fautes à considérer dans un classement — nous disons même que les fautes ne doivent pas être considérées dans le classement et ce cas en est une belle preuve — il y a surtout les accords des manuscrits sur les leçons courantes. Or comment expliquer l'accord constant de C G D E contre A B avec un classement qui les sépare en deux familles?



Il n'y a qu'un moyen, c'est de dire que dans ces cas, C G D E (F) ayant conservé la leçon de l'archétype, le groupe A B a une faute (ou une correction). Mais alors pourquoi dans son édition de 1913, M. Bédier a-t-il si souvent admis la leçon de A B contre C G D E? Il y a là une sorte de cercle vicieux.

Je le sais, M. Bédier, en reproduisant dans son introduction de 1913 ces arguments sur lesquels s'appuyait son classement de 1890, rejette le classement en question. Néanmoins, le principe des « fautes communes » reste admis par lui et c'est ainsi qu'après avoir déclaré qu'il y a « un troisième moyen de rendre un compte exact de tous les faits groupés ci-dessus en cinq catégories », il présente, entre autres schémas, celui-ci qui divise

les manuscrits en trois familles, à peu de chose près comme nous-mêmes :



Et il explique : « J'appelle ici *x* un manuscrit perdu, déjà fautif, duquel dérivent les sept manuscrits conservés. Les quatre fautes communes qui nous ont servi tout à l'heure à reconnaître la parenté d'A B C G, se trouvaient déjà dans ce manuscrit. Mais un scribe *y*, copiant *x* à son tour, les a aperçues toutes quatre, (ce qui n'était pas difficile). Il y a substitué ce que nous lisons aujourd'hui dans ses dérivés D F, E, c'est-à-dire des leçons qui ne restituent pas, il va sans dire, le texte, à jamais détruit par *x*, de Jean Renart, et que pourtant, les voyant sensées et acceptables, nous attribuerons de confiance à Jean Renart; en outre, le scribe *y* a, par caprice, retouché son modèle en vingt-neuf autres passages. Ignorant que tel est le véritable rapport des manuscrits, et supposé que nous ayons adopté le classement de G. Paris, nous introduirons trente-trois fois dans le « texte critique » la leçon D F E, et les trente-trois fois nous nous tromperons ».

On voit l'influence persévérante des quatre « leçons moins bonnes » devenues des « fautes communes » sur tous les raisonnements de M. Bédier. Là est vraiment la clef de toute la situation. Pour être parti de l'idée de « faute commune », l'éminent critique s'est trouvé dans une situation si difficile

qu'il a été amené à rejeter tout classement des manuscrits et à proposer une méthode d'édition qui, dans des mains moins habiles, pourrait être bien dommageable à la critique textuelle.

En suivant une voie très différente et, avant tout, en nous débarrassant, à la base même du classement des manuscrits, de la tyrannie des « fautes communes », nous sommes arrivés à un résultat tout autre. Nous avons constaté que les manuscrits du *Lai de l'Ombre* se divisent en trois familles dérivées d'un archétype commun et le canon qui se dégage de notre schéma est le suivant : *La leçon de l'archétype X doit être demandée à l'accord des trois familles A B, C G et D E F ou de deux d'entre elles contre la troisième. Dans le cas de désaccord des manuscrits nous suivrons donc la leçon de A B C G contre D E F, ou de C G D E F contre A B, ou de A B D E F contre C G.* La forme de texte ainsi obtenue représente non l'original, mais l'archétype, elle pourra donc être fautive. Si la faute est bien constatée il nous sera loisible de la corriger par voie de conjecture, soit en adoptant la correction déjà faite par quelque famille ou manuscrit, soit en nous écartant même du texte de tous les manuscrits, mais à chaque fois nous devons signaler le caractère conjectural de la leçon ainsi corrigée.

Arrivé à ce point, je n'ai plus qu'à m'en remettre au jugement de M. Bédier lui-même. Je ne commettrai pas la faute d'aller, ignorant comme je suis en philologie romane, discuter avec un tel maître sur la valeur respective des leçons en présence dans chaque cas. Mon vœu, M. Bédier le sait bien, est de conquérir son suffrage, et je n'en désespère pas, car il y a, dans les notes critiques du *Lai de l'Ombre* beaucoup de passages qui appellent précisément la solution critique que donne mon canon. N'est-ce pas aussi un encouragement de constater, par exemple, pour les passages de *Guillaume de Dôle* apportés dans l'Introduction en faveur de l'attribution du *Lai de l'Ombre* à Jean Renart, une plus grande ressemblance avec les leçons données par notre canon qu'avec celles de A B adoptées par M. Bédier dans son texte : V. 777, *Guillaume de Dôle* et C G D E F : « ce dont il puet être au deseure » ; A B : « chose dont l'en est au

deseure ». V. 915, *Guillaume de Dôle* et B C G D E F : « Qu'i fet cortoisie au besoing »; A : « qu'il fet... ». Mais, encore une fois, je n'ai pas le droit d'insister sur ce terrain et il ne me reste qu'à soumettre ici à M. Bédier la liste des leçons qui, d'après le canon exprimé plus haut, devraient, pour le passage étudié, être substituées à celles qu'il a lui-même adoptées dans son édition de 1913 :

- V. 167. *amie*, pour *m'amie*
- 171. *alaschier*, pour *solacier*
- 195. *que je morisse*, pour *que je perisse*
- 197. *pitiez et douçor*, pour *douçors et pitiez*
- 198. *mi vauroit miez*, pour *me venist miez*
- 200. *on dit*, pour *l'en dit*
- 209. *por destrece*, pour *por tristrece*
- 220. *ne se puissent*, pour *ne s'en puissent*
- 226. *qui les menoit*, pour *quis i menoit*
- 231. *si haut monté*, pour *si amonté*
- 233. *de la dame qu'il va veoir*, pour *la dame qu'il aloit veoir*.

Il est assez piquant de constater que, pour tous ces passages, nous retombons précisément dans la leçon adoptée par M. Bédier en 1890 et rejetée par lui en 1913. Mais, à l'examen, le fait s'explique avec la plus grande facilité. Dans tous ces cas, en effet, ce sont les manuscrits A B qui, en 1913, ont été préférés. Or, que l'on adopte, comme nous l'avons fait, la division en trois familles : A B, C G et D E (F), ou que l'on s'arrête à deux familles ABC (G) et D E F, comme M. Bédier l'avait fait en 1890, toute leçon qui n'a pour elle que les manuscrits A et B contre CGDEF est nécessairement condamnée. De là le phénomène de concordance qui, à première vue, pourrait paraître singulier.

CHAPITRE DIXIÈME

SUR LA TRADITION DU TEXTE DES *ANNALES* ET DES *HISTOIRES* DE TACITE ⁽¹⁾

J'ai l'honneur de signaler à l'Académie les intéressants résultats de recherches exécutées par M. Félix Grat, membre de l'École Française de Rome, sur les manuscrits de Tacite conservés à la Bibliothèque Vaticane. M. Grat ajoute trois manuscrits à ceux déjà connus et étudiés de l'œuvre de Tacite. Ce sont les *Vaticani* 1209, qui renferme un exemplaire de la Germanie où abondent les doubles et même triples leçons, et 1422 et 1748, qui donnent les livres connus des *Annales*, à partir du XI^e, et des *Histoires*. Ces trois manuscrits sont du XV^e siècle; les deux derniers ne présentent qu'un intérêt secondaire, mais, à leur occasion, — et ceci expliquera pourquoi je m'occupe aujourd'hui de Tacite, — M. Grat a bien voulu accepter l'offre que je lui fis de travailler avec lui à un classement des sept manuscrits vaticans des *Annales* et des *Histoires* d'après la méthode exposée dans mon *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*. Ce classement, tout provisoire, aboutit à mettre en relief le remarquable voisinage de deux de ces manuscrits, les *Vaticani* 1863 (Q) et 1958 (S) avec le *Mediceus alter*. Reprenant alors le classement avec plus de soin encore, et poussant plus avant l'étude des deux *Vaticani* en question, M. Grat a eu le très grand mérite de réunir toute une série d'observations tendant à établir que le manuscrit 1958, désigné par la lettre S, n'est pas un dérivé du *Mediceus* mais le représen-

(1) Communication à l'Académie Pontificale Romaine d'Archéologie, le 28 mai 1925. M. Goelzer a également fait une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur ce sujet. V. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, juillet 1925, pp. 24-31.

tant d'un autre rameau de la tradition du texte, remontant au même archétype que le *Mediceus*, et donnant, un nombre considérable de fois, des leçons bien préférables à celles de ce manuscrit.

Pour bien saisir tout l'intérêt de cette thèse, il importe de se rappeler que le *Mediceus alter* ⁽¹⁾, seul manuscrit ancien conservé de la fin des Annales, et des Histoires, (il est du XI^e siècle,) est aujourd'hui regardé comme la source incontestée des autres exemplaires connus, qui sont tous du XV^e siècle. La raison principale apportée est que le *Mediceus* est affecté de lacunes et d'interversions du texte qui se retrouvent dans toutes les autres copies. Son témoignage est donc le seul que l'on apporte, et les éditeurs ne s'appuient sur d'autres manuscrits que pour quelques pages qui lui font aujourd'hui défaut, mais qui ont dû être enlevées à une époque relativement récente, puisqu'elles figurent dans le reste de la tradition. M. Grat a montré que, pour ces passages, comme pour les autres, le *Vaticanus* 1958 donne des leçons bien meilleures que celles des deux manuscrits de la Laurentienne employés par les éditeurs et que, là aussi, il représente une tradition différente de celle des deux *Laurentiani* lesquels, par contre, rejoignent nettement le groupe des autres manuscrits Vaticans examinés.

Naturellement, dans un cas comme celui du *Vaticanus* 1958, copié au XV^e siècle, l'intervention de quelque habile humaniste est toujours à craindre. M. Grat n'a pas omis d'envisager cette hypothèse et l'examen de passages heureusement choisis l'a amené à conclure que le copiste reproduit trop fidèlement son exemplaire-type, y compris des fautes grossières, pour pouvoir s'être substitué à lui dans les endroits où il donne des leçons meilleures que celles du *Mediceus*, et qui sont extrêmement nombreux.

Je ne reproduirai pas ici les textes allégués par M. Grat; on pourra les lire dans le prochain fascicule des *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*. J'essaierai plutôt, après avoir de

(¹) Florence, *Laur. Medic.* 68, II. Il en existe une reproduction phototypique avec préface de H. Rostagno, Leyde, 1902.

nouveau, et très vivement, félicité l'auteur, de pousser un peu plus avant l'examen de quelques questions qui se rattachent à celles qu'il a traitées dans son intéressant Mémoire.

Tout d'abord, peut-on identifier le copiste de ce manuscrit vatican 1958 qui, si la thèse de M. Grat est admise, sera appelé à prendre une place si importante dans l'établissement du texte de Tacite? Je le crois, et, l'identification, à première vue, est loin d'être rassurante, car ce copiste est précisément un humaniste, et l'un des plus féconds éditeurs de son temps. Jean Andreas de Bussi ⁽¹⁾ a signé de ses initiales (*Jo. an.*) trois des notes marginales qui accompagnent la copie des *Rhetorica* de Georges de Trébizonde qui, dans le *Vat.* 1958, fait suite au Tacite. Ces notes et le texte qu'elles commentent sont de la même main que le Tacite, très reconnaissable, entre bien d'autres détails, à la forme des I majuscules. Jean Andreas a également mis son nom, cette fois en toutes lettres, en tête d'une courte pièce de vers qu'il a insérée entre le prologue et le premier livre des *Rhetorica* :

Joannis Andreae Vigevii

Rhetoricos quisquis non aspernabitur haustus etc.

M. Nogara, dans son catalogue des *Vaticani*, a lu *Andreae Vigerii*, mais la lecture *Vigevii* est sûre et elle est appuyée par le fait que Jean Andreas était originaire de Vigevano. Enfin, et surtout, Andreas avait signé en grec la finale du manuscrit. Cette signature a été grattée depuis, mais Mgr. G. Mercati, avant que je lui fisse part de ces remarques, avait déjà déchiffré les lettres *ανδρεου εκ βιγ....*

La finale du Tacite est accompagnée d'une note qui la date du 17 octobre 1449. Or, Jean Andreas est né en 1417; il n'avait donc, lorsqu'il copia les Annales et les Histoires, que 31 ou 32 ans. De plus, il a fait son travail de transcription assez rapidement, car la fin du livre XII^e des Annales est datée du 4 des Calendes d'Août. S'il est vrai que, vingt ans plus tard, en 1469, lorsqu'il préparait son édition de Pline, après bien d'autres travaux du même genre, il s'est montré un correcteur hardi,

(1) Voyez plus haut p. 27.

comme le lui reproche M. Sabbadini ⁽¹⁾; il ne s'en suit pas nécessairement qu'il ait pratiqué l'*ars critica* dès le début de sa carrière. En outre, les leçons que présente sa copie, par rapport à celles du *Mediceus*, si elles étaient des corrections, révéleraient la main d'un maître et non celles d'un commençant. Le nom de Jean Andreas n'emporte donc pas *ipso facto* la condamnation du *Vaticanus* 1958 : dans les circonstances où il se présente il serait plutôt une recommandation.

En second lieu, où le *Vaticanus* 1958 a-t-il été écrit? La note finale du Tacite à laquelle il a été fait allusion plus haut, est rédigée ainsi qu'il suit :

In exemplari tantum erat. Si quispiam hinc descriperit novum, sciat me quantum repperi fideliter ab exemplo transcripsisse, quod inter cætera de quibus scitur non est neque pessimum neque mendosissimum. *τελος Θεω χαιρειν.* die septima decima Octobris ab ortu Salvatoris nostri Domini Jesu Christi anno MCCCC^o XLVIII^o Genuæ, pridie festum divi Lucæ evangelistæ.

D'autre part, à la hauteur du passage du livre III^e des Histoires (ch. 30) où Tacite parle du marché de Crémone, on lit en marge :

Status mercatus, generales nundinæ ut Genuæ Allobrogum urbis hodie sunt.

Du rapprochement de ces deux notes, M. Grat a conclu que le manuscrit avait été copié non à Gênes, mais à Genève. Je ne puis partager sa manière de voir sur ce point. La foire de Genève était, au milieu du XV^e siècle, le plus important et le plus célèbre des marchés de l'Europe centrale ⁽²⁾; il est tout naturel que Jean Andreas l'ait connue. Si, par ailleurs, il avait exécuté sa copie à Genève, il aurait écrit *Genuae Allobrogum* dans sa note finale aussi bien que dans celle du fol. 77. Nous ignorons à peu près tout de la jeunesse d'Andreas, néanmoins nous savons

⁽¹⁾ *Le edizioni quattrocentistiche della Storia Naturale di Plinio*, dans *Studi Italiani di filologia classica*, VIII (1900), p. 443.

⁽²⁾ F. Borel, *Les foires de Genève au XV^e siècle*, 1892. Cf. *Bibl. Ec. des Chartes*, 53 (1892), p. 179.

qu'il enseigna à Gênes vers 1450 ⁽¹⁾ et, à la fin de sa vie, les Ambassadeurs de Gênes près la Cour Romaine le priaient de léguer ses livres à Gênes ⁽²⁾, ce qui indique bien l'existence de liens entre cette ville et lui.

C'est donc à Gênes, entre le mois de Juillet et le mois d'Octobre 1449, que fut exécutée la copie de Tacite contenue dans le *Vaticanus* 1958. A cette époque, le *Mediceus alter* était, selon toute vraisemblance, à Florence où, en 1427 Nicolas de Niccolis l'avait légué au Couvent de Saint-Marc. De ce chef est exclue radicalement, à ce qu'il semble, la possibilité d'une dépendance immédiate du *Vaticanus* par rapport au *Mediceus*. Mais cette dépendance pourrait à la rigueur s'être produite par le moyen de quelque intermédiaire et, à ce propos, il ne sera pas inutile de considérer un instant le cas de quelques autres manuscrits des Annales et des Histoires, de la description desquels il appert qu'ils forment groupe avec le *Vaticanus* 1958.

Ce sont les manuscrits 4422 de Wolfenbüttel (Gudianus 118), XIII. 5 de la Malatestiana de Cesena, et 861 de la Bibliothèque de Parme; l'attention a été attirée sur eux par M. Sabbadini qui a décrit celui de Parme, et a cru pouvoir s'appuyer sur lui pour résoudre la question de la date à laquelle apparaîtrait déjà certaine lacune moderne du *Mediceus*, provenant de la disparition de deux feuillets, dont l'un contenait la fin du livre XVII^e et le début du livre XVIII^e de l'œuvre de Tacite ⁽³⁾. De ce que, en effet, le *Parmensis* insère à la fin de l'ouvrage la note :

In exemplari tantum erat. Si quispiam hinc descriperit sciat me quantum reperi fideliter ab exemplari transcripsisse.

⁽¹⁾ Cf. Sabbadini, *Spigolature latine*, dans *Studi Italiani di filologia classica*, V (1897), p. 382; Fossati, *Nuovi particolari su Giovanni Andrea de Bussi*, dans *Viglevanum*, I (1907), p. 232 et suiv. Je dois l'indication de ces articles à Mgr. G. Mercati.

⁽²⁾ Cf. Motta (Em.), *Pamfilo Castaldi ed il vescovo d'Aleria* dans *Rivista Storica Italiana*, I (1884), p. 264 suiv.

⁽³⁾ Cf. Sabbadini, *Spogli Ambrosiani latini*, dans *Studi Italiani di filologia classica*, XI (1903), p. 203 et suiv.

Puis, à la fin du livre XVIII^e (II^e des Histoires) cette autre note :

Si repperero finem septimi decimi libri et principium octavi decimi que utraque confusa sunt cunctis in libris et varia, locum annotabo; si lector offenderis, et tu signes oro. Valeas qui legeris et recte annotaveris.

Et enfin, en marge de *Hist. III*, 34, les mots :

Cremona condita est annis abhinc MDCCXI, quo etiam tempore Ariminum et Beneventum edificantur; hodie autem ab ortu Creatoris sunt anni MCCCCLII.

M. Sabbadini a conclu : « Il est prouvé par là que, au moins dès 1452, le *Mediceus alter* avait déjà souffert les deux lacunes (d'entre les pp. 57-58 et 59-60). Le *Parmensis* signale la seconde dont il était facile de s'apercevoir par suite de l'absence du chiffre XVIII dans la série des livres; il ne s'est pas rendu compte de la première (1). » C'est là une étrange erreur. La fin du premier livre et le début du second livre des Histoires, autrement dits livres XVII et XVIII de l'œuvre totale manquent aujourd'hui dans le *Mediceus*, mais la note de ci-dessus ne signifie nullement que cette lacune existe aussi chez le *Parmensis*. Dans les manuscrits de ce groupe le titre, le seul titre du livre XVIII, est omis, si bien que l'on arrive à sa finale croyant être toujours dans le livre XVII^e et que subitement on se trouve devant l'*incipit* du livre XIX^e; de là, la note qui se trouve en cet endroit; elle ne fait pas allusion à une lacune, mais seulement à la difficulté de désigner exactement l'endroit où commence le XVIII^e livre, et, de fait, il ne manque pas une ligne au texte des manuscrits du groupe.

Il est donc faux que le *Parmensis*, et les manuscrits de son espèce, soient des dérivés du *Mediceus alter* déjà affecté de la lacune moderne. J'ai dit qu'ils étaient en rapport étroit avec le *Vaticanus* 1958. En effet, toutes ces notes sur lesquelles M. Sabbadini a appuyé son raisonnement, et bien d'autres détails, se retrouvent chez lui, mais beaucoup plus cohérents.

(1) Art. cité, p. 206-207.

Il est daté de 1449, le *Parmensis* l'est de 1452, le *Gudianus* de Wolfenbüttel, corrigé par Pierre Candidus Decembrio, a été acheté à Ferrare en 1461. Tout cela permet de conclure que le groupe dérive non du *Mediceus*, mais de notre *Vaticanus*, c'est-à-dire de l'autographe de Jean Andreas. Il n'y a donc pas à rechercher de ce côté des intermédiaires entre lui et le *Mediceus*, encore moins entre lui et le *Mediceus* après les lacunes modernes.

Naturellement, cette multiplication des exemplaires serait déjà de nature à expliquer un fait très curieux, à savoir la concordance extrêmement fréquente du texte des éditions avec celui du *Vaticanus* 1958, dans les endroits où celui-ci se sépare de la leçon du *Mediceus*. M. Grat n'a pas manqué de noter que le *Vaticanus* confirmait ainsi en de très nombreux endroits les conjectures des éditeurs. La vérité c'est plutôt qu'en ces endroits, les éditeurs, sans s'en douter, ne font que dépendre du *Vaticanus* 1958 ou des manuscrits de son groupe. Son texte, en effet, jusque dans les particularités les plus menues, a été imprimé plusieurs fois. C'est lui que reproduit l'édition de Puteolanus, donnée à Milan, en 1475 et assez souvent réimprimée par la suite. Point n'est besoin de longues recherches pour s'en rendre compte. Voici un relevé des variantes du *Vaticanus* 1958 par rapport à l'édition de Halm et au *Mediceus*, pour les chapitres 83 à 86 du livre II des Histoires.

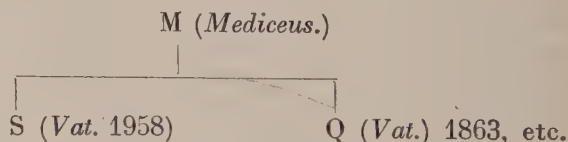
83. 1. mutianus | 2. contari | 4. vires esse sibi | 6. bizantium | 12. et lucaniae calabriaeque | 84. 9. obstinato | 13. carissimus 2^e m. | 85. 5. aquileiam iam progressae | 13. tectium | 18. contabundus | 86. 2. bebriacensis | 3. contanter | 5. recuperaverat | 14. T. Fabianus | 15. Pompeius Syllanus | 21. ambigua et.

Toutes ces variantes, sans exception, se retrouvent dans l'édition de Puteolanus, et le fait est constant pour tous les passages des Annales et des Histoires que j'ai eu occasion de vérifier. C'est donc bien à tort que les critiques et éditeurs modernes présentent les deux éditions princeps de Tacite comme des dérivés du *Mediceus*; cela n'est vrai que pour celle de Vendelin, et on fait honneur à Puteolanus de corrections qu'il n'a pas exécu-

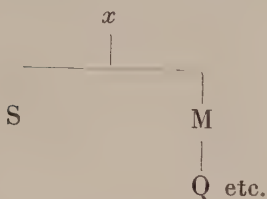
tées, lorsqu'on imprime ses variantes avec la mention *emendavit Puteolanus*; il ne fait, en ces endroits, que reproduire la leçon du *Vaticanus* 1958.

En somme, c'est dans la définition exacte des rapports existant entre le *Mediceus alter* et le *Vaticanus* 1958 que réside actuellement le point le plus intéressant de la critique du texte de Tacite. On a dit : le *Vaticanus*, du XV^e siècle, reproduit exactement les lacunes du début et de la fin du *Mediceus* et les interversions de son texte, donc il en est évidemment un dérivé. — Non, cette conclusion n'est pas évidente, car les lacunes du *Mediceus* ne sont pas des lacunes ordinaires. Ce manuscrit n'est pas un exemplaire démembré commençant brusquement au début d'un feuillet et s'arrêtant de même à la fin d'un autre. Le texte s'y termine au milieu d'une page restée inachevée et, surtout il commence au verso d'une page dont le recto a été laissé en blanc. C'est là une preuve que le copiste n'a fait que reproduire des lacunes préexistantes : ces lacunes peuvent donc fort bien se trouver dans un autre exemplaire, sans que celui-ci provienne nécessairement pour cela du *Mediceus* : la communauté d'archétype peut aussi en rendre compte.

D'autre part, cependant, est-il évident que les nombreuses différences entre les deux manuscrits prouvent leur dérivation de deux rameaux différents, partant d'un même archétype? C'est là le point délicat. Ce que notre méthode de comparaison des manuscrits par groupes de trois sur un apparatus positif met bien en relief, c'est que le *Vaticanus* 1958 n'appartient pas à la même lignée que les autres *Vaticani*, et, en outre, que le *Mediceus* est intermédiaire entre eux et lui. Mais la forme définitive du *Stemma codicum* doit-elle être :



ou bien :



C'est ce que la critique interne, à elle seule, n'arrive pas, à mon sens, à décider avec une absolue certitude, du moins, pour les passages que j'ai étudiés.

Le *Mediceus* donne *Hist.* I. 50, 11, *pars aliam* pour *Pharsaliam*; I, 50, 12, *claudium* pour *cladium*; II, 21, 1 *consilii* pour *Celsi*; II, 49, 9, *subsidiium* pour *subdidit*; II, 77, 1, *postulantem* pour *post valentem*, la plupart de ces fautes sont passées dans le *Vaticanus* 1863 (Q) et sa tradition, tandis que notre *Vaticanus* 1958 (S) offre chaque fois la leçon qui a toutes les chances d'être celle de l'original et qui a été adoptée par les éditeurs; mais un correcteur habile ne devait-il pas facilement débarrasser le texte de ces erreurs?

Dans l'un de ces passages (II, 49) le *Mediceus* porte qu'Othon se fit apporter des poignards : *adlatis pugionibus*, le manuscrit S ajoute très justement le mot *duobus*, qui est appelé par le *cum utrumque pertemptasset* qui suit; mais précisément à cause de cela, *duobus* peut n'être qu'une correction.

Voici dès les premières lignes du livre XI^e des Annales, la phrase où Tacite narre que Messaline convoitait les jardins *quos (Valerius)... insigni magnificentia extollebat*; le manuscrit S porte *excolebat*. Les deux lectures se soutiennent : *excolebat* peut être une mauvaise lecture d'*extollebat* écrit en lettres cassiniennes, mais *extollebat* peut venir d'une mauvaise audition de *excolebat*.

XI, 7. 1. Des coupables implorèrent du prince l'oubli du passé; *et postquam adnuit tacere incipiunt* porte le *Mediceus*, et après lui le manuscrit Q et sa tradition; les éditeurs ont corrigé: *agere incipiunt*; le Ms. S donne : *et postquam annuit tacens, incipiunt*, leçon excellente, mais peut-être pas convaincante encore.

XI, 8, 1. Tacite fait allusion à un fait rapporté dans la partie perdue des Annales : *Sub idem tempus Mithridates quem imperitasse Armeniis et ad praesentiam Caesaris vinctum memoravi*. Il s'agit d'un prince qui va retourner dans son pays par la bienveillance et sur les conseils de Claude. Les éditeurs prenant occasion de ce que les mots *et ad praesentiam* sont de 2^e main et d'une écriture plus fine dans le *Mediceus*, ont corrigé *iussuque Gai*. Le Ms. S lui, donne *et ad praesentiam Caesaris vectum memoravi*. De fait Mithridate n'est pas traité en prisonnier par Claude : *vectum* semble bien meilleur que *vinctum*.

XII, 67. Agrippine fait empoisonner Claude : *infusum delectabili cibo leto venenum* écrit le *Mediceus* suivi par le Ms. Q. Les éditeurs ont corrigé : *delectabili cibo boleto*, un plat de champignons. Au contraire le Ms. S donne *delectabili cibo boletorum venenum*, un plat dans lequel on met du poison tiré des champignons, leçon préférable.

XIII, 58. L'arbre ruminal se dessèche : *arborem ruminalem in comitio quae octingentos et triginta ante annos Remi Romulique infantiam texerat*. C'est la leçon des éditions, où la date est mise d'accord avec la chronologie reçue. Le *Mediceus* donne *septingentos et quadraginta ante annos*. Le Ms. S, de son côté porte : *super octingentos et quadraginta ante annos*. Faut-il dire que ce *super* explique la faute *septingentos* ou au contraire qu'il est inspiré par *septingentos*?

Partout, on le voit, on se heurte à des possibilités en sens contraires, néanmoins il faut reconnaître que des leçons comme la dernière dont il vient d'être question : *super octingentos*, pour *septingentos*, sont plus difficiles à expliquer par une correction que par une tradition différente et il en est de même, par exemple, d'un des cas signalés par M. Grat; il s'agit d'un passage du livre I^{er} des Histoires : Cécina est en Helvétie; il apprend qu'une partie de l'Italie du Nord s'est soumise à Vitellius et, comme cette région ne peut être défendue par une seule division de soldats à cheval, avant d'y descendre lui-même par les Alpes Pennines, il y envoie des cohortes de Gaulois, de Lusitaniens, de Bretons et de Germains. L'édition porte : *praemissis Gallo-*

rum, Lusitanorum, Britannorumque cohortibus et Germanorum vexillis cum ala Petriana. Ces derniers mots sont une correction, car les manuscrits qui remplacent ici le *Mediceus* actuellement lacuneux, portent *cum Alpe triaria*. Or le *Vaticanus* 1958 donne *praemissis... Germanorum vexillis in Alpe Graia*. Si c'est une correction, il faut avouer qu'elle n'est pas du premier venu.

Que conclure de tout cela, sinon que du point de vue de la critique interne il y a bien des raisons de pencher pour la solution de la double tradition, sans que cependant cette solution ait en sa faveur, des preuves absolument apodictiques. Par ailleurs, le classement des manuscrits, en plaçant le *Vaticanus* 1958 en tête de la tradition et tout proche du *Mediceus*, favorise lui aussi la thèse de la double descendance d'un original commun. Ajoutons que si Jean Andreas était l'auteur des leçons meilleures données par le *Vaticanus*, ce serait déjà une grande merveille qu'il fût tout juste tombé sur un manuscrit si proche de l'archétype, et que c'en serait une plus grande encore qu'après de corrections si excellentes il eût laissé tant d'erreurs et de fautes grossières. Si donc le problème critique du texte de Tacite n'est pas encore définitivement résolu, il est du moins bien près de l'être. En tout cas ce sera le grand mérite de M. Grat de l'avoir fait passer sur son véritable terrain, à savoir la comparaison entre le *Vaticanus* 1958 et le *Mediceus*. Il est clair que le *Vaticanus* 1958 ne peut plus, en aucune manière, être assimilé à la série commune des copies du XV^e siècle qui paraissent dérivées du *Mediceus*. D'autre part, si ce dernier manuscrit vient à être détrôné de la situation d'archétype incontesté dont il jouit aujourd'hui, il n'y aura pas à s'en étonner outre mesure. Poggio, qui l'a certainement connu, ne déclare-t-il pas, à son occasion, qu'il a vu au moins un autre exemplaire en lettres antiques, et Jean Andreas, certifiant qu'il a reproduit son modèle avec le plus grand soin, n'ajoute-t-il pas qu'il y en a d'autres *de quibus scitur*? Il a donc dû exister d'autres manuscrits anciens que le *Mediceus*. Nul doute qu'une comparaison plus complète entre lui et le *Vaticanus* 1958 n'apporte la lumière sur cette question et ne donne finale-

ment les résultats les plus importants pour la définition de l'archétype d'où dérive notre tradition du texte de Tacite.

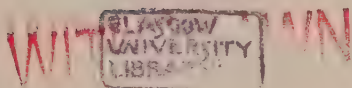
On me permettra de faire, en terminant, une dernière observation sur la disposition matérielle de cet archétype dont le *Mediceus* lui-même n'est qu'un représentant. Il était affecté, nous l'avons vu, de lacunes, dont une en tête et une autre à la fin du texte, et aussi d'interversions. Deux de ces interventions, les deux fois où elles se présentent au cours du III^e livre des Histoires, portent sur des passages qui se suivent immédiatement. C'est un signe qu'elles sont dues à ce que, au centre de deux quaternions, des feuillets ont été pliés à l'envers, lors de la reliure de l'archétype, ce qui a fait passer les pages 9 et 10 avant les pages 7 et 8. De fait les quatre passages intervertis ont tous la même longueur, ce qui prouve bien que chacun d'eux correspond à la même somme d'écriture, soit deux pages de texte, c'est-à-dire un feuillet, recto et verso. Or si l'on compte le nombre de lettres contenues dans ces feuillets on arrive à un total moyen de 1080. En appliquant ce calcul à la quantité de texte contenue entre les deux séries d'interversions on voit d'abord que ce texte correspond exactement à la valeur de trois quaternions, soit un demi quaternion depuis la première intervention, puis deux quaternions pleins et enfin un autre demi quaternion jusqu'à la seconde intervention. Mais surtout si l'on rapproche ce chiffre moyen de 1080 lettres au feuillet, de ceux donnés par des manuscrits existants, on constate qu'il est un de ceux-ci avec lequel la concordance est vraiment extraordinaire : c'est le *Mediceus prior*, du IX^e siècle, qui nous a conservé le texte des cinq premiers livres des Annales.

Relevés dans l'édition de Halm, les quatre passages intervertis dont il vient d'être question correspondent à 42, 43, 45 et 46 lignes de texte. Or si l'on prend, par exemple, le feuillet 78 du *Mediceus prior*, qui contient la portion de texte Annales III, 41.3-44.7, on constate qu'il correspond à 44 lignes de l'édition de Halm et si l'on renouvelle l'expérience sur un autre feuillet choisi au hasard, soit le 124^e (Annales VI, 15.9-18.3) c'est à 46 lignes de l'édition de Halm que ce feuillet correspond

de nouveau. Il n'est pas vraisemblable qu'une pareille coïncidence soit purement fortuite. Je crois donc qu'il faut chercher dans la suite aujourd'hui disparue du *Mediceus prior* la source et l'archétype de toute notre tradition des *Annales* de Tacite, à partir du XI^e livre et de tout ce que nous possédons des *Histoires*.

TABLE DES CHAPITRES

<i>Préface</i>	p. 9
I. L'établissement du texte de la Vulgate et le problème critique	13
II. Principes pour le classement des manuscrits. A propos d'une critique	41
III. Esquisse d'une méthode pour le classement des manuscrits	61
IV. Original et archétype. Nouveaux éclaircissements sur la méthode	97
V. Une fausse conception de l'original. Note sur la leçon : <i>Ipsa observabit caput tuum</i> (Genes. 3. 15) chez les Pères du iv ^e siècle.	113
VI. Un archétype fautif. Note sur la Préface <i>Desiderii mei</i> de saint Jérôme.	119
VII. Une tradition à rameau unique. La <i>Passio SS. Mariani et Jacobi</i>	123
VIII. Une tradition à deux rameaux. La lettre 53: <i>Frater Ambrosius</i> , de saint Jérôme.	131
IX. Une tradition à trois rameaux. Le <i>Lai de l'Ombre</i> de Jean Renart	147
X. Sur la tradition du texte des <i>Annales</i> et des <i>Histoires</i> de Tacite.	165



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE PREMIER
MARS MIL NEUF CENT VINGT-SIX
PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE,
BRUGES, (BELGIQUE).







KW-228-422

